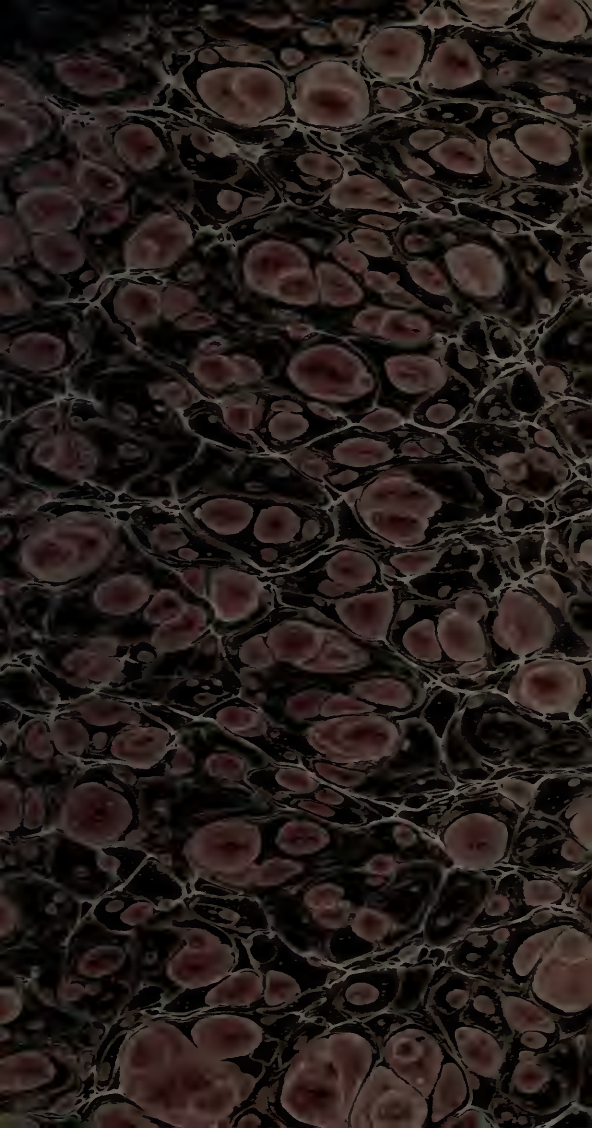






haut 9 Hoffman François
1760-1828
auteur dramatique et
critique français



Boilly invenit.

Quid rides? . . . . de te tabula

Horatius Sat.

FABLES

PAR

A. V. ARNAULT,

De l'Institut Impérial, de l'Académie de Madrid, etc., etc., etc.

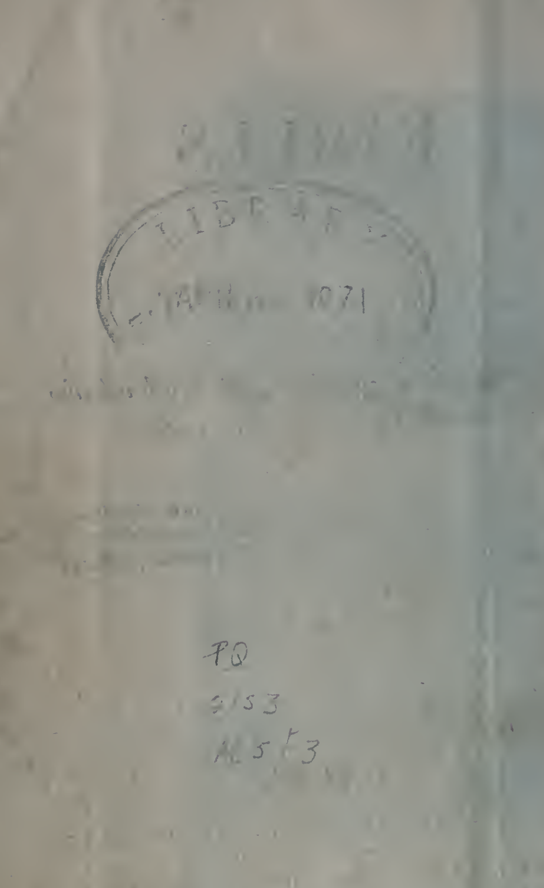
Calumniari si quis autem voluerit....
Fictis jocari nos meminerit fabulis.
(PHÆDRI, PROL.)

PARIS,

CHEZ JH. CHAUMEROT, LIBRAIRE, PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N.° 11;
CHAUMEROT jeune, PALAIS ROYAL, GALERIE DE BOIS, N.° 188.

IMPRIMERIE DE GILLÉ FILS.

1812.


PQ
9153

DE L'APOLOGUE.

Il reste peu de choses à dire sur l'apologue. *La Fontaine*, dans sa courte préface, a exposé avec simplicité le but vers lequel doit tendre le fabuliste (1), et les moyens par lesquels il peut y parvenir. Après lui, *Lamotte*, dans une excellente dissertation, et *Florian*, dans un ingénieux discours, ont développé ce qu'il n'avait qu'indiqué, et dit ce qu'il avait laissé à dire. Enfin, grâce aux panégyristes, aux commentateurs, aux imitateurs de *La Fontaine*, les dissertations sur ce genre de littérature se sont tellement multipliées, que la matière semble à peu près épuisée.

Mon intention n'est donc pas de donner ici une poétique de l'*apologue*, mais de faire connaitre le système d'après lequel j'ai travaillé.

Avant que de l'exposer pourtant, je prie le lecteur de me permettre de lui présenter quelques idées générales.

Les deux premiers fabulistes de l'antiquité, *Esope* et *Phèdre* étaient esclaves. On a conclu de là que l'apologue était né de l'esclavage. On a tort; car, avant *Phèdre*, avant *Esope* même, des hommes libres s'étaient servi de l'apologue: cette manière d'habiller la vérité fut de tout temps familière aux peuples de l'Orient; la Bible en offre plusieurs exemples (2). Les prophètes, hommes indépendans s'il en fut, employaient, pour parler aux rois comme aux peuples, la parabole, qui n'est pas autre chose que l'apologue.

L'apologue, dit-on, n'était qu'un déguisement à la faveur duquel la vérité circulait impunément sous les yeux du maître même qu'elle attaquait. Expliquons-nous : si l'on veut dire par-là, qu'enveloppée dans une allégorie, la vérité circulait sous les yeux du maître sans qu'il s'en fît l'application, on a tort. Cette opi-

nion me paraît plus injurieuse encore aux opprimés qu'aux oppresseurs. C'est rabaisser beaucoup la classe asservie que de refuser à ceux qui l'asservissent le degré d'intelligence accordé au commun des hommes. Mais si l'on se borne à dire que les ornemens prêtés par le fabuliste à la vérité, l'ont fait accueillir par les puissans même qu'elle devait le plus effaroucher, on peut avoir raison; mais cela est applicable à tous les hommes.

Loin donc de penser que l'apologue soit l'ombre répandue sur une vérité, je pense que c'est la lumière jetée sur la vérité, avec un art qui la fait paraître sous l'aspect le plus favorable; je crois que c'est la forme à l'aide de laquelle on exprime le plus facilement une idée, la forme sous laquelle on la fait le plus facilement comprendre.

L'homme qui aura été ému par un récit soit gai, soit pathétique, sera communément disposé à souffrir qu'on lui en fasse l'application; bien

plus, la majeure partie du temps, il se la sera faite lui-même pendant le récit, pour peu qu'il ne soit pas dénué de pénétration, et supposé, bien entendu, que le fabuliste ne manque pas de talent.

David épouse la femme d'*Urie*, de la mort duquel il était l'auteur. *Nathan* veut lui faire sentir l'énormité de ce crime. Quoique envoyé de Dieu, il croit devoir des ménagemens à un roi (5) : « Il y avait, dit-il à *David*, deux hommes » dans une même ville ; l'un était riche, l'autre » était pauvre. Le riche avait un grand nombre » de brebis et de bœufs. Le pauvre n'avait rien » du tout qu'une petite brebis, qu'il avait ache- » tée et nourrie ; qui était crue parmi ses enfans, » en mangeant de son pain, buvant de sa » coupe, et dormant dans son sein ; et il la » chérissait comme sa fille. Un étranger étant » venu voir le riche, celui-ci n'a pas voulu tou- » cher à ses brebis, ni à ses bœufs, pour lui » faire festin ; mais il a pris la brebis du pau- » vre, et l'a donnée à son hôte. »

« Vive Dieu! dit *David* dans sa colère, celui
» qui a fait une telle action est digne de mort. Il
» rendra la brebis au quadruple, pour en avoir
» usé de la sorte et n'avoir pas épargné le
» pauvre. »

C'est vous qui êtes cet homme, répond le prophète au roi ravisseur, qu'il avait forcé à prononcer contre lui-même.

S'il se trouve des cas où l'apologue adoucit ce que la vérité peut avoir d'âpre pour l'homme puissant, en combien de circonstances ne sert-il pas à la faire comprendre à tant d'esprits bornés ou paresseux, à l'intelligence desquels on n'arrive que par l'imagination? Le poète, l'orateur, le dissertateur même, ont continuellement recours aux comparaisons pour rendre plus sensibles les idées qu'ils ne croient pas suffisamment éclaircies par la démonstration. L'apologue est-il autre chose qu'une comparaison? Quelle économie de paroles et de raisonnemens n'obtient-on pas en l'employant avec les hommes? Il offre souvent le résumé de vingt

chapitres ; il fait faire toutes les réflexions qu'on n'eût pas voulu lire.

Un publiciste, pour démontrer l'avantage de la monarchie telle qu'elle existe aujourd'hui en France, sur la monarchie telle qu'elle existait sous les grands vassaux, fera un gros livre, qui ne sera pas compris de toutes les personnes qui le liront, si petit qu'en soit le nombre : substituez à ce livre l'apologue *du Dragon à plusieurs têtes et du Dragon à plusieurs queues* (4) ; et la vérité, aimable pour tous les esprits sous cette forme, grâce à elle aussi, se trouve à la portée de toutes les intelligences. L'apologue peut être comparé à ces estampes à l'aide desquelles on communique la science aux gens même qui ne savent pas lire.

La populace de Rome s'élève contre l'autorité du gouvernement. Le sénat, disait-elle, jouissait dans l'inaction du fruit de l'activité du peuple. Je doute que, dans la fermentation, elle eût consenti à entendre jusqu'au bout le

péroreur qui, par des raisonnemens, eût tâché de lui faire comprendre les rapports d'utilité établis par la constitution romaine entre les patriciens et les plébéiens, et l'intérêt que le peuple avait à les respecter. *Ménénius*, laissant les formes de la dialectique, raconte à ces forcenés l'histoire de *la révolte des membres contre l'estomac* (5). Fabuliste, il captive l'attention qu'orateur il n'eût pas obtenue; il fait comprendre, en amusant, ce qu'en raisonnant il n'eût pas eu le loisir de démontrer. Les esprits s'éclairent, les haines se calment, chacun se résigne : un apologue rétablit l'ordre dans la république.

L'apologue, en cette circonstance, éclaire l'ignorance; il en est d'autres où il éclaire les hommes instruits.

Une illustre compagnie, trop portée autrefois à donner aux gens de qualité les places qu'elle doit aux hommes de lettres, inclinait à disposer d'un fauteuil en faveur d'un grand seigneur. *Patru*, d'un tout autre avis que ses confrères, les prie de surseoir à l'élection, et improvise cet

apologue : « Un ancien Grec avait une lyre admirable ; il s'y rompit une corde : au lieu d'en » remettre une de boyau, il en voulut une d'ar- » gent ; et la lyre, avec sa corde d'argent, perdit » son harmonie (6). » Le résultat du scrutin prouva que l'Académie française n'avait pas moins d'intelligence que le peuple romain.

Les conteurs ont toujours exercé une grande influence sur les assemblées ; aussi voyons-nous plusieurs grands hommes de l'antiquité recourir aux fables, par le seul intérêt quelquefois de tirer l'attention de leur auditoire de la léthargie dans laquelle elle tombe si facilement. *Démosthènes*, en pareil cas, invente le conte de *l'ombre de l'âne* (7). C'est en empruntant un moment l'art d'*Ésope*, que le prince des orateurs parvient à réveiller chez les Athéniens le soin des plus grands intérêts de l'État.

L'apologue étant employé communément pour rendre une vérité plus sensible, il ne peut être écrit avec trop de simplicité. Ce n'est pas pour une seule classe de lecteurs, mais pour les

lecteurs de toutes les classes que le fabuliste écrit ; il doit donc se maintenir à la portée de la raison commune ; mais cette simplicité n'exclut pas la variété des tons : le fabuliste peut les prendre tous, depuis le plus élevé jusqu'au plus familier, suivant la nature des sujets qu'il traite. Ainsi *La Fontaine*, toujours simple, écrit d'un ton bien différent la fable *du Chêne et du Roseau* et celle *du Pot au lait*.

C'est en cela seulement qu'il peut être imité. Quant à ce caractère naïf qui répand sur ses écrits un charme si particulier, il y aurait folie à prétendre le reproduire ; c'est un don qu'il tenait de la nature de son esprit ; tout homme qui a tenté de le donner à ses fables, n'a fait jusqu'à présent que substituer la niaiserie à la naïveté.

Ce en quoi il faut imiter *La Fontaine*, c'est qu'il n'a imité personne. *Ésope*, *Phèdre*, à qui il a emprunté des sujets, n'ont point été ses modèles, quelque désir qu'il ait eu de conformer son style au leur ; et c'est parce qu'il n'y a pas

réussi, qu'en dépit de lui-même il s'est placé au-dessus d'eux (8). Je ne pense pas que le fabuliste qui s'abandonnera aux impulsions de son génie, obtienne jamais de pareils avantages sur *La Fontaine*; mais du moins pourra-t-il se placer au premier rang derrière cet homme aussi dangereux à imiter que difficile à égaler. C'est à cette méthode que *Florian* doit l'honorable réputation qu'il s'est acquise dans un genre où il ne semblait plus possible d'en obtenir; c'est à elle aussi que M. *Ginguené* (9), à qui tant de genres de littérature sont familiers, doit le succès récent de ses fables, auxquelles son talent a donné la physionomie qui lui est propre.

Pourquoi n'en serait-il pas de l'apologue comme des autres genres de littérature, dans lesquels la supériorité n'est pas exclusivement réservée à une seule manière? Dans la tragédie, par exemple, *Racine*, si différent de son rival, s'est placé au premier rang à côté de *Corneille*, qui semblait ne pas pouvoir souffrir ce partage; et *Voltaire*, différent de l'un et de l'autre, s'est élevé à leur hauteur, et siége au milieu d'eux,

Gardons-nous donc de prononcer qu'il n'y ait qu'une seule manière de bien faire l'apologue ; et ressouvenons-nous que ceux des tragiques qui rivalisent *Corneille* ne sont pas ceux qui lui ressemblent.

L'on n'inférera pas, j'espère, de ces réflexions, que je pense que quelqu'un se soit placé auprès de *La Fontaine* ; c'est une possibilité, et non une réalité que je discute ici. Mais, tout convaincu que je sois de la justesse de mon opinion, je n'en sens pas moins combien il y a peu d'espérance de la voir justifier par l'événement.

Que conclure de ces observations relativement au Recueil qu'elles précèdent ? Que les fables dont il se compose n'ont été faites à l'imitation de personne. Quand je ne sais quelle circonstance m'amena à m'essayer dans ce genre de composition, des rapports nouveaux que je crus apercevoir entre les objets, et desquels il me semblait possible de déduire une moralité piquante, me déterminèrent à tenter quelques essais. L'apologue a pris sous ma plume un

caractère plus épigrammatique, mais par cela, du moins, une physionomie particulière; et c'est ce qui m'enhardit à publier ceux-ci. A un seul près (10), j'ai inventé tous mes sujets; ce n'est pas un avantage auprès de *La Fontaine*, qui par son style est inventeur; mais peut-être en est-ce un auprès de tant d'autres fabulistes, qui n'ont inventé ni leurs sujets ni leur style. Quant à la proportion que l'on devait donner à l'apologue, je n'ai pas pris de parti exclusif; elle doit être réglée, ce me semble, par la nature de la matière. La concision peut être un défaut dans telle circonstance, comme la prolixité dans telle autre: ce que j'ai tâché d'éviter, c'est l'obscurité et la diffusion, la négligence et la recherche: Dieu veuille que j'y aie réussi!

Je me suis appliqué à conserver aux acteurs que j'ai mis en scène, les mœurs qui leur ont été données par la nature, ou tout au moins par l'opinion (11). Cette exactitude me semble indispensable pour la clarté. J'ai conservé aussi cette exactitude quand j'ai mis en action des êtres inanimés, soit naturels, soit artificiels. Ces êtres

ou reçoivent des propriétés de la nature, ou sont fabriqués par l'art pour des usages auxquels ils sont propres exclusivement. Leurs aptitudes sont les mœurs d'après lesquelles il faut les faire agir ou raisonner. Je ne crois pas enfin devoir me justifier d'avoir employé des acteurs de cette espèce : il n'y a pas un fabuliste qui, en dépit *d'Aristote* (12), n'ait usé de cette liberté avant moi ; j'en trouve des exemples non-seulement dans *Esope*, dans *Phèdre*, dans *La Fontaine*, mais même chez ceux de leurs successeurs qui ont apporté le plus d'application à se garantir des défauts de ces maîtres, dont ils ne pouvaient égaler les beautés ; et parmi eux se trouvent des hommes d'un excellent jugement.

Une partie de ces fables a été entendue avec bienveillance dans des séances publiques de l'Institut. Accueillies favorablement lorsqu'elles ont été publiées isolément, soit dans des Recueils de Poésies fugitives, soit dans les journaux, puissent-elles, réunies, obtenir la même indulgence ! Je n'ose m'en flatter ; ce dont je me flatte,

du moins, c'est que la critique, dont le talent doit être l'objet, ne s'étendra pas aujourd'hui jusque sur les intentions. L'apologue, comme la comédie, porte sur des généralités : celui-là serait calomniateur qui transformerait en satires personnelles les traits de satire générale dont j'ai cru pouvoir assaisonner mes fables.

PROLOGUE.

Amis, dans la riante plaine
Qu'Ésope ensemença jadis,
J'ai ramassé quelques épis,
Après Phèdre, après La Fontaine.

Récolte d'un pauvre glaneur,
Ces épis ne sont pas superbes :
Ce sont des brins, et non des gerbes,
Qu'on trouve après le moissonneur.

N'importe, et Dieu me le pardonne !
Quand je vois mon petit trésor,
Je me trouve assez riche encor,
Et je n'ai rien pris à personne.

Sans rivaliser ses travaux,
De Jean j'ai suivi le système :
Je me dois le peu que je vaux ;
Je suis moi, comme il est lui-même.

« Ne forçons point notre talent,
» Nous ne ferions rien avec grâce, »
A dit cet esprit excellent,
Dont je n'ai pas suivi la trace.

De l'avis c'était profiter.
J'écris d'après mon caractère.
Bonhomme, en voulant t'imiter,
J'aurais craint de te contrefaire.

FABLES.

LIVRE PREMIER.

L'OLIVE.

FABLE PREMIÈRE.

L'OLIVE, aux champs, n'est pas ce qu'elle est sur la table;
Le premier qui, sur l'arbre, essaya d'en goûter,
Fit une mine épouvantable;
Au feu voulut faire jeter
Le tronc qui produisait un fruit si détestable.
Mieux vaut le cultiver, lui dit la Déité
Qui faisait ce présent à l'Attique fertile;
Plus qu'on ne croit, son fruit peut devenir utile,
S'il se trouve chez vous un homme assez habile
Pour corriger sa crudité.
Minerve avait raison; le fruit que l'on dédaigne,
Par un fort habile homme à la fin ramassé,
Dans l'eau propice où l'art le baigne,
De ses défauts un jour se voit débarrassé (13).

Il n'est, depuis, ami de bonne chère
Qui n'en veuille en mille ragoûts ;
Et grâce à l'apprêt qui tempère
L'âpreté de son caractère,
Ni trop douce, ni trop amère,
L'Olive est devenue un mets de tous les goûts.
Cet apprêt que l'habile artiste
Fit subir au fruit rebuté,
Est celui que le fabuliste
Doit donner à la vérité.

LE FER ET L'AIMANT.

FABLE II.

Aux lois de la nature, amis, soumettons-nous ;
Toujours sa volonté l'emporta sur la nôtre.
L'aimant disait au fer : Pourquoi me cherchez-vous ?
Pourquoi m'attirez-vous ? soudain répondait l'autre.
Notre faiblesse et ton pouvoir,
Sexe enchanteur, s'expliqueraient de même :
Ainsi tu plais sans le vouloir;
Sans le vouloir, ainsi l'on t'aime (14).

ACTÉON.

FABLE III.

D'ACTÉON (15), mes amis, vous savez l'aventure ;
Vous savez qu'un peu cher il paya des transports
Où la seule Diane a pu voir une injure.
Aux mots qu'en son courroux cette prude murmure,
Sans trop cacher pourtant ses pudiques trésors,
Notre indiscret, d'un cerf dix cors
A tout à coup pris l'encolure.
Un pied fourchu s'ajuste à sa jambe, à son bras ;
Ses cheveux en rameaux se dressent sur sa tête ;
Jusqu'au bout de son nez qui s'allonge, un poil ras
Court habiller notre homme en bête.
Peu content de voir sur son front
Ce qui paraît moins sur le nôtre,
Le nouveau quadrupède à décamper fut prompt.
Mais, hélas! un malheur vient-il jamais sans l'autre?
Ses bassets, un peu trop ardens,
Et, comme nous, enclins à juger sur la mine,
Le suivent en jappant dans la forêt voisine,
Où, tout en pleurs, bientôt il périt sous leurs dents.
Aucun d'eux cependant n'était ingrat ou traître,

Aucun du moins ne croyait l'être,
Lorsque dans son sang même ils se désaltéraient ;
Ce n'était pas leur pauvre maître,
C'était un cerf qu'ils déchiraient.
Vous qui d'écrire avez l'audace ou la faiblesse,
Si haut que soit le rang où vous plaça le sort,
Au destin d'Actéon résignez-vous d'abord,
Et surtout oubliez vos titres de noblesse.
Bien qu'au pied du Parnasse il soit plus d'un flatteur,
La critique et sa meute y fixent leur retraite :
Quand vous vous donnez pour auteur,
En auteur souffrez qu'on vous traite.

LE COLIMAÇON.

FABLE IV.

Sans ami, comme sans famille,
Ici bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes;
De soi seul emplir sa maison;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à sou prochain les cornes;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures;
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi, comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

LE CHIEN ET LE CHAT.

FABLE V.

Pataud jouait avec Raton,
Mais sans gronder, sans mordre ; en camarade, en frère.
Les chiens sont bonnes gens ; mais les chats, nous dit-on,
Sont justement tout le contraire.
Aussi, bien qu'il jurât toujours
Avoir fait pate de velours,
Raton, et ce n'est pas une histoire apocryphe,
Dans la peau d'un ami, comme fait maint plaisant,
Enfonçait, tout en s'amusant,
Tantôt la dent, tantôt la griffe.
Pareil jeu dut cesser bientôt.
— Eh quoi, Pataud, tu fais la mine !
Ne sais-tu pas qu'il est d'un sot
De se fâcher quand on badine ?
Ne suis-je pas ton bon ami ?
— Prends un nom qui convienne à ton humeur maligne ;
Raton, ne sois rien à demi :
J'aime mieux un franc ennemi,
Qu'un bon ami qui m'égratigne.

LES CYGNES ET LES DINDONS.

FABLE VI.

On nous raconte que Léda,
Par le diable autrefois tentée,
D'un amant à l'aile argentée,
Un beau matin, s'accommoda.
Hélas ! ces caprices insignes
Sont encor les jeux des Amours ;
Si ce n'est qu'on voit de nos jours
Les Dindons remplacer les Cygnes.

LE SECRET DE POLICHINELLE (16).

FABLE VII.

Qui découvre une vérité,
A dit un grave personnage,
La gardera pour soi, s'il est quelque peu sage
Et chérit sa tranquillité.
Socrate (17), Galilée (18), et gens de cette étoffe,
Ont méconnu ce dogme, et s'en sont mal trouvés.
Quels maux n'ont-ils pas éprouvés !
D'abord c'est Anitus qui crie au philosophe ;
Mélitus applaudit ; et mon sage, en prison,
Reconnaît, mais trop tard, le tort d'avoir raison.
Socrate y but la mort : mais quoi ! son infortune,
Qui n'a fait qu'assurer son immortalité,
Pourrait-elle étonner mon intrépidité ?
Ce qu'il osa cent fois, je ne l'oserais une !
Non, non, je veux combattre un préjugé reçu.
Dût l'Anitus du jour (19), aboyant au scandale,
Calomnier mes mœurs pour venger la morale,
Je rectifie un fait qu'on n'a jamais bien su ;
Des générations erreur héréditaire,
Erreur qu'avec Fréron (20) partage aussi Voltaire (21).

Polichinelle, amis, n'était pas né bossu.
L'histoire universelle affirme le contraire;
Je le sais fort bien; mais qu'y faire?
Ne pas lui céder sur ce point,
Ni sur cet autre encor: monsieur Polichinelle
Grasseyait bien un peu, mais ne bredouillait point,
Quoi qu'en ait dit aussi l'histoire universelle.
Du reste, en fait d'esprit, se croyant tout donné,
Pour avoir un peu de mémoire,
Monsieur Polichinelle, au théâtre adonné,
Fondait sur ce bel art sa fortune et sa gloire:
Il voulait l'une et l'autre. Assez mal à propos,
Un soir donc il débute en costume tragique,
Ignorant, l'idiot, qu'un habit héroïque
Veut une taille de héros.
Aussi la pourpre et l'or dont mon vilain rayonne,
Font-ils voir aux plus étourdis
Ce qui, sous ses simples habits,
N'avait encor frappé personne;
Son dos un peu trop arrondi,
Son ventre un peu trop rebondi,
Sa figure un peu trop vermeille.
De plus, si ce n'est trop de la plus douce voix
Pour dire ces beaux vers qui charment à la fois
L'esprit, et le cœur et l'oreille,
Imaginez-vous mon grivois
Psalmodiant Racine et grasseyant Corneille.
On n'y tint pas: il fut hué,

Sifflé, bafoué, conspué.
Un autre en serait mort, ou de honte ou de rage.
Lui, plus sensé, n'en mourut pas;
Et crut même de ce faux pas
Pouvoir tirer quelqu'avantage.
Mes défauts sont connus: pourquoi m'en affliger?
Mieux vaudrait les mettre à la mode.
Je ne saurais les corriger,
Affichons-les; c'est si commode!
Il est plusieurs célébrités.
Hommes de goût, gens à scrupules,
La vôtre est dans vos qualités,
La nôtre est dans nos ridicules.
Il dit, et sur son dos, qui n'était que voûté,
Il ajuste une bosse énorme;
Puis un ventre de même forme
A son gros ventre est ajouté.
Loin d'imiter ce Démosthènes,
Qui, bredouilleur ambitieux,
Devant les flots séditieux,
Image du peuple d'Athènes,
S'exerçait à briser les chaînes
De son organe vicieux,
Confiait aux vents la harangue
Où des Grecs il vengeait les droits,
Et, pour mieux triompher des rois,
S'efforçait à dompter sa langue,
Polichinelle croit qu'on peut encor charmer

Sans être plus intelligible
Que tel que je pourrais nommer,
Et met son art à se former
Un parlage un peu plus risible.
Puis, vêtu d'un habit de maint échantillon,
Il barbouille de vermillon
Sa face déjà rubiconde;
Prend des manchettes, des sabots;
Dit des sentences, de gros mots;
Bref, n'omet rien pour plaire aux sots
Et plaît à presque tout le monde.
Quels succès, par les siens, ne sont pas effacés?
Les *Roussels* passeront, les *Janots* (22) sont passés!
Lui seul, toujours de mode, à Paris comme à Rome,
Peut se prodiguer sans s'user;
Lui seul, toujours sûr d'amuser,
Pour les petits enfans est toujours un grand homme.
Ajoutons à ce que j'ai dit,
Que tel qui tout bas s'applaudit
De la faveur universelle,
Ne doit sa vogue et son crédit
Qu'au secret de Polichinelle.

LE LÉZARD ET LA VIPÈRE.

FABLE VIII.

Quoi! je ne me vengerais pas
De cette maudite vipère!
Disait un lézard à son père.
Pourquoi fuirais-je les combats?
Au triomphe je puis prétendre;
N'ai-je pas des ongles, des dents?
Il est mal d'attaquer les gens;
Mais il est bien de se défendre.
— Ce point est assez entendu,
Mon fils; mais parlons avec ordre.
Pour faire la guerre, il faut mordre;
Et qui mord peut être mordu.
D'après cela, si je raisonne,
A ta perte tu veux courir.
Un serpent mordu peut guérir,
Un serpent qui mord empoisonne.

*

LE LABOUREUR ET SON FILS.

FABLE IX.

VOILA nos champs bien préparés,
Bien engraissés, bien labourés;
Ensemençons sans plus attendre.
Mon fils, ne perds pas un moment :
Tu vois bien ce sac de froment;
Dans nos sillons va le répandre.
— Tout entier? — Depuis quarante ans,
Du blé que je sème en mes champs,
N'est-ce pas la juste mesure?
— Mon père, avez-vous essayé
De n'en semer que la moitié?
La part qu'on garde est la plus sûre.
— Mon fils, ce n'est pas la leçon
Que donne toujours la prudence;
Gagner moitié sur la semence,
C'est le perdre sur la moisson.

LES ÉPONGES.

FABLE X.

L'ÉPONGE boit, c'est son métier;
Mais elle est aussi souvent pleine
De l'eau fangeuse du bourbier,
Que de celle de la fontaine.
Docteurs qui, dans votre cerveau,
Logez le vieux et le nouveau,
Les vérités et les mensonges,
J'en conviens, vous retenez tout;
Mais aux yeux de l'homme de goût,
Ne seriez-vous pas des éponges?

LE CHIEN DE CHASSE ET LE CHIEN DE BERGER.

FABLE XI.

Un bon chien de berger, au coin d'une forêt,
Rencontre un jour un chien d'arrêt.
On a bientôt fait connaissance.
A quelques pas, d'abord, on s'est considéré,
L'oreille en l'air; puis on s'avance;
Puis, en virant la queue, on flaire, on est flairé;
Puis enfin l'entretien commence.
Vous, ici! dit avec un ris des plus malins,
Au gardeur de brebis, le coureur de lapins;
Qui vous amène au bois? Si j'en crois votre race,
Mon ami, ce n'est pas la chasse.
Tant pis! c'est un métier si noble pour un chien!
Il exige, il est vrai, l'esprit et le courage,
Un nez aussi fin que le mien,
Et quelques mois d'apprentissage.
S'il est ainsi, répond, d'un ton simple et soumis,
Au coureur de lapins, le gardeur de brebis,
Je bénis d'autant plus le sort qui nous rassemble.

Un loup, la terreur du canton,
Vient de nous voler un mouton;
Son fort est près d'ici, donnons-lui chasse ensemble.
Si vous avez quelque loisir,
Je vous promets gloire et plaisir;
Les loups se battent à merveille;
Vingt fois par eux au cou je me suis vu saisir;
Mais on peut au fermier rapporter leurs oreilles;
Notre porte en fait foi. Marchons donc. Qui fut pris?
Ce fut le chien d'arrêt. Moins courageux que traître,
Comme aux lapins, parfois il chassait aux perdrix;
Mais encor fallait-il qu'il fût avec son maître.
« Serviteur; à ce jeu je n'entends rien du tout.
J'aime la chasse, et non la guerre:
Tu cours sur l'ennemi debout,
Et moi j'attends qu'il soit par terre. »

L'HOMME ET L'ÉCHO.

FABLE XII.

Un médisant accusait les échos.
Un médisant ! . . . Je le ménage.
Le Ciel, disait-il dans sa rage,
Puisse-t-il les punir de leurs mauvais propos !
Que d'ennemis je dois à leur langue indiscrète !
Tout, jusqu'à mes moindres discours,
Devient article de gazette.
M'échappe-t-il un mot ? il se trouve toujours
Un chien d'écho qui le répète.
Ami, repart l'écho, faut-il s'en prendre à nous ?
Je répète, il est vrai ; mais pourquoi parlez-vous ?

LE LIÈVRE, LA TAUPE ET LE HÉRISSON.

FABLE XIII.

Un lièvre avait son gîte auprès de la tanière
D'un maussade et vieux hérisson.
Chacun, de son côté, vivait à sa manière,
A l'abri du même buisson,
Quand une taupe y vint creuser sa taupinière.
Entre les gens de certaine façon,
Nous savons tous qu'il est d'usage
Que le dernier venu dans tout le voisinage
Promène sa personne, ou tout au moins son nom.
En habit de velours, notre taupe au plus vite,
Fait donc au lièvre sa visite.
Après la révérence, après maint compliment,
(Ceux des bêtes, dit-on, ressemblent fort aux nôtres,)
Après avoir parlé de soi fort longuement,
On parla tant soit peu des autres,
Et du voisin conséquemment.
Quel esprit! dit la taupe; y peut-on rien comprendre?
Est-il rien de moius amusant?
Est-il rien de moins complaisant?
Savez-vous par quel bout le prendre?

Il vit toujours triste et caché ;
Une sombre humeur le dévore ;
Il blesse quand il est fâché,
Et quand il joue il blesse encore ;
Et c'est pourtant chez lui que je cours de ce pas !
Madame, dit le lièvre, assurément badine.
— Et le bon ton, voisin ! — Et le bon sens, voisine,
M'assure que vous n'irez pas.
Plains et fuis, nous dit-il, ces personnes chagrines
Qu'on ne peut aborder avec sécurité,
Et qui, même dans la gaîté,
Ne quittent jamais leurs épines.

L'ANE ET LE CERF.

FABLE XIV.

Vive la liberté! criait, dans la prairie,
L'unique fois, hélas! qu'il se soit emporté,
Martin, qui se croyait vraiment en liberté,
Pour n'être pas à l'écurie.
Un cerf lui dit: Pauvre imprudent!
Vivre libre et bâté n'est pas chose facile.
Ne te crois pas indépendant,
Mon ami, tu n'es qu'indocile.

L'ENFANT ET LES DEUX CHIENS.

FABLE XV.

PAUVRE Turc! qu'il est bon! le charmant caractère!
S'écriait un enfant en promenant sa main
Sur un dogue enchaîné qui, dit-on, par dédain,
Impunément le laissait faire.
Vilain Fox! comme il est méchant!
Dit un moment après le même personnage,
Agaçant un barbet qui, malgré maint outrage,
Mordait à peine en se fâchant.
Papa, c'est celui-ci qu'il faut mettre à la chaîne;
L'autre, dans la maison, doit errer librement.
Le père avait la tête saine,
Et pensa tout différemment.
— Mon enfant, moins de promptitude
A porter condamnation!
Tu juges sur une action;
Il faut juger sur l'habitude.
Différons donc, si tu m'en crois,
De rien changer à l'ancien ordre;
Car si Fox a mordu, c'est la première fois;
C'est la première aussi que Turc cesse de mordre.

L'AIGLE ET LE CHAPON.

FABLE XVI.

On admirait l'oiseau de Jupiter,
Qui, déployant ses vastes ailes,
Aussi rapide que l'éclair,
Remontait vers son maître aux voûtes éternelles.
Toute la basse-cour avait les yeux en l'air.
Ce n'est pas sans raison qu'un grand dieu le préfère!
S'écriait un vieux coq. Parmi ses envieux,
Qui pourrait, comme lui, laissant bien loin la terre,
Voler en un clin d'œil au séjour du tonnerre,
Et d'un élan franchir l'immensité des cieux?
Qui? reprit un chapon; vous et moi, mon confrère.
Moi, vous dis-je. Laissons les dindons s'étonner
De ce qui sort de leurs coutumes:
Osons au lieu de raisonner.
D'aussi près qu'il voudra verra Jupin tonner
Quiconque a du cœur et des plumes.
Il dit, et de l'exemple appuyant la leçon,
Il a déjà pris vol vers la céleste plaine.
Mais c'était le vol du chapon.
L'enfant gâté du Mans s'élève, et, comme un plomb,

Va tomber sur le toit de l'étable prochaine.
On sait que l'indulgence, en un malheur pareil,
N'est pas le fort de la canaille :
On suit le pauvre hère, on le hue, on le raille;
Les plus petits exprès montaient sur la muraille.
Le vieux coq, plus sensé, lui donna ce conseil :
Que ceci te serve de règle;
Raser la terre est ton vrai lot :
Renonce à prendre un vol plus haut,
Mon ami, tu n'es pas un aigle.

LE FLEUVE.

FABLE XVII.

Un grand fleuve parcourt le monde:
Tantôt lent, il serpente entre des prés fleuris,
Les embellit et les féconde;
Tantôt rapide, il s'enfle, il se courrouce, il gronde,
Roulant, précipitant au milieu des débris
Son eau turbulente et profonde.
A travers les cités, les guérets, les déserts,
Il va, distribuant à mesure inégale,
Aux avides humains, dont ses bords sont couverts,
Les trésors de son urne avare et libérale;
Ainsi, tandis que l'un, dans son repos,
Bénit la main de la nature,
Qui dans son héritage a fait passer leurs flots,
Ou les lui donne pour ceinture,
L'autre maudit le sol, dont les flancs déchirés,
Reproduisent sans cesse et le roc et la pierre,
Indestructible digue, éternelle barrière,
Assise entre le fleuve et ses champs altérés.
Mais le plaisant de cette histoire,
C'est de voir certain compagnon,

Plongé dans l'eau jusqu'au menton;
Plus il a bu, plus il veut boire.
Insatiable; et dans son bain,
Cent fois moins heureux et moins sage,
Qu'un homme qui tout près, sans désir, sans dédain,
Regardant l'eau couler, n'en prend pour son usage,
Que ce qui peut tenir dans le creux de sa main.
Homme rare, sur ma parole!
Avec moi vous en conviendrez,
Mes bons amis, quand vous saurez
Que notre fleuve est le Pactole.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

LES TROIS ZONES (23).

A M. ANDRIEUX, DE L'INSTITUT (24).

FABLE PREMIÈRE.

Toi qui vis vraiment comme un sage,
Sans te montrer, sans te cacher,
Sans fuir les grands, sans les chercher,
Exemple assez rare en notre âge;
Pardonne-moi, cher Andrieux,
Dans ces vers qu'aux vents je confie,
De dévoiler à tous les yeux
Ta secrète philosophie.

Certain Lapon des plus trapus,
Certain Cafre des plus camus,
Équipaient, comme on dit, de la bonne manière,

Un homme qui, fermant l'oreille à leurs raisons,
Vantait l'astre éclatant qui préside aux saisons,
Enfante la chaleur, et produit la lumière.
—Peut-il ériger, s'il n'est fou,
En bienfaiteur de la nature,
Un astre qui, six mois, me cache sa figure,
Et va briller je ne sais où,
Tandis que je gèle en mon trou,
Malgré ma femme et ma fourrure?
On conçoit que celui qui s'exprimait ainsi
N'était pas l'habitant de la zone torride.
Pour moi, disait cet autre, en mon climat aride,
Je ne gèle pas, Dieu merci!
Mais je rôtis en récompense;
Et sans avoir l'honneur d'être Lapon, je pense
Qu'un fou, lui seul, a pu vanter
La douce et bénigne influence
Du soleil, qui ne luit que pour me tourmenter;
Qui, d'un bout de l'année à l'autre,
Embrase la terre, les airs,
Et porte en mon pays, jusques au fond des mers,
La chaleur qu'il refuse au vôtre.
Le fou, qui cependant célébrait les bienfaits
Du roi de la plaine éthérée,
Fils de la zone tempérée,
N'était rien moins que fou, quoiqu'il fût né Français.
Sans se formaliser des vives apostrophes
Du nègre et du nain philosophes,

Seigneur Lapon, dit-il, votre raisonnement
Est sans réplique, en Sibérie (25);
Comme le vôtre en Cafrerie (26),
Monsieur le Noir; mais franchement,
Autre part, c'est tout autrement.
En France, par exemple, on ne vous croirait guère.
L'astre à qui vous faites la guerre,
Là, par ses rayons bienfaisans,
De fleurs et de fruits, tous les ans,
Couvre mes champs et mon parterre;
S'éloignant sans trop me geler,
S'approchant sans trop me brûler,
De mon climat, qu'il favorise;
A la faucille, au soc, il livre tour à tour
Mes campagnes, qu'il fertilise
Par son départ et son retour.
Vous qui craignez le feu, vous qui craignez la glace,
Venez donc à Paris. Gens d'excellent conseil
Disent qu'un sage ne se place
Trop près ni trop loin du soleil.

LE RICHE ET LE PAUVRE.

FABLE II.

PENSONS-Y deux fois, je t'en prie;
A jeun, mal chaussé, mal vêtu,
Pauvre diable! comment peux-tu
Sur un billet de loterie
Mettre ainsi ton dernier écu?
C'est par trop manquer de prudence;
Dans l'eau c'est jeter ton argent;
C'est vouloir. . . . — Non, dit l'indigent;
C'est acheter de l'espérance.

LE COLIN-MAILLARD (27).

A MA FEMME.

FABLE III.

Que j'aime le colin-maillard!
C'est le jeu de la ville et celui du village;
Il est de tout pays, et même de tout âge:
Presque autant qu'un enfant il égaye un vieillard.
Voyez comme il se précipite,
Sans penser même aux *casse-cous* ,
Comme il tourne, comme il s'agite
Parmi ce jeune essaim de folles et de fous,
Ce jeune homme enivré qu'on cherche et qu'on évite.
Quel plaisir! il poursuit vingt belles à la fois;
Comme la moins sévère il prend la plus farouche;
S'il n'y voit pas, du moins il touche;
Ses yeux sont au bout de ses doigts.
Que dis-je? hélas! tout n'est pas fête.
Au lieu des doux attraits qu'on croit en son pouvoir,
Si l'on rencontre *pot au noir*,
Jeune homme, alors, gare à la tête.

En amour, comme au jeu qu'en ces vers nous chantons,
Un bandeau sur les yeux, on s'attrape à tâtons.
De son aveuglement, sage qui se défie,
Et qui, même en trichant, cherche à voir tant soit peu.
Mais c'est ainsi, dit-on, que l'on friponne au jeu ;
C'est ainsi qu'on y gagne, et que j'ai pris Sophie.

LES DIEUX JOUANT AU COLIN-MAILLARD.

FABLE IV.

Dans l'Olympe on s'ennuie. — Y pensez-vous, grands Dieux!
— Oui, Messieurs; oui, j'y pense, et je veux le redire:
Dans l'Olympe on s'ennuie, ainsi qu'en d'autres lieux
Qui souffrent peu le mot pour rire.
Dieux d'en-haut, Dieux d'en-bas, vous jetez quelquefois
Des regards envieux sur la fange où nous sommes.
Il est beau d'être dieux, il est bon d'être rois;
Mais il est doux parfois d'être hommes.
Jupiter le pensait ainsi;
Un soir, libre de tout souci,
Voulant se divertir sans user son tonnerre,
Or çà, dit-il aux Dieux, amusons-nous ici
Comme on s'amuse sur la terre.
Momus (28), un jeu bien gai! Bien gai! dit l'égrillard,
Qui des jeux dans sa tête a tout le répertoire;
Jouons un jeu d'enfant; si vous voulez m'en croire,
Nous ferons un Colin-Maillard.
En quatre mots, il fait connaître
Le jeu terrestre à la céleste cour;
Comment on prend, comment on est pris tour à tour.

Junon prête un mouchoir : c'est au plus jeune à l'être ;
Le plus jeune c'était l'Amour.
L'enfant, qui déjà n'y voit goutte,
Un bandeau de plus sur les yeux,
Va d'un côté, de l'autre ; et les éclats joyeux
De l'Olympe étonné font retentir la voûte.
Les Dieux, qui riaient fort, comptaient rire encor plus,
Quand notre espiègle eut mis la main sur la Justice.
Cet autre aveugle au jeu n'entendra pas malice ;
Elle est là pour long-tems, disait surtout Momus.
Il se trompait. Elle entre en lice,
Et, dès le premier pas, elle attrapa Plutus.
Celui-là devait-il s'attendre
A jamais sortir d'embarras ?
Il est quelque peu lourd. Vénus, tu m'apprendras
Comment il a fait pour te prendre.

LES BLÉS ET LES FLEURS.

A M. LE COMTE DE FONTANES,

DE L'INSTITUT, GRAND-MAÎTRE DE L'UNIVERSITÉ.

FABLE V.

Plus galant que sensé, Colin voulut jadis
Réunir dans son champ l'agréable à l'utile,
Et cultiver les fleurs au milieu des épis.
Rien n'était, à son gré, plus sage et plus facile.
Parmi les blés, dans la saison,
Il va donc semant à foison
Bluets, coquelicots, et mainte fleur pareille
Qu'on voit égayer nos guérets,
Quand Flore, en passant chez Cérès,
A laissé pencher sa corbeille.
Dans peu, se disait-il, que mon champ sera beau!
Avant l'ample récolte au moissonneur promise,
Que de bouquets pour Suzette, pour Lise,
Pour les fillettes du hameau!
Partant que de baisers! oui, cadeau pour cadeau;

Ou rien pour rien, c'est ma devise.
Le doux printems paraît enfin :
Le bluet naît avec la rose.
En mai, le bonheur de Colin
Faisait envie à maint voisin ;
En oût (29) ce fut tout autre chose.
Tandis qu'il n'était pas d'endroits
Où la moisson ne fût certaine ;
Que les trésors de Beauce (30) au loin doraient la plaine,
Et que le laboureur n'avait plus d'autre peine
Que celle de trouver ses greniers trop étroits ;
Trop tard désabusé de ses projets futiles,
D'un œil obscurci par les pleurs,
Colin, dans ses sillons stérilement fertiles,
Cherche en vain les épis étouffés sous les fleurs.

Vous qui dans ses travaux guidez la faible enfance,
Ceci vous regarde, je crois ;
Chez vous, on apprend à la fois
Le latin, la musique, et l'algèbre, et la danse.
C'est trop. Heureusement savons-nous, mes amis,
Que le Rollin (31) du jour n'est pas de cet avis.
Enseigner moins, mais mieux, oui, tel est son système ;
Colin, vous dit-il sagement,
Ne cultivons que le froment,
Le bluet viendra de lui-même.

LES LARMES DU CROCODILE.

FABLE VI.

Le crocodile en pleurs, aux animaux surpris,
De la pitié vantait les charmes :
« Craignez ceux qui jamais ne se sont attendris ;
» Fiez-vous à quiconque a répandu des larmes,
» Frères, l'homme est croyable, et l'homme pense ainsi. »
Je le sais, dit le bœuf ; et même il pleure aussi.

LA COURONNE ET LE BONNET DE NUIT.

FABLE VII.

Toi qui te dis mon camarade,
Devrais-je ici te rencontrer,
Bonnet ridicule et maussade?
Le jour, peux-tu bien te montrer,
Si ce n'est au front d'un malade?
Quel espoir te retient céans?
De l'indolence épais emblème,
Te crois-tu chez ces fainéans
Qui te ceignaient pour diadème?
Va, le prince à qui j'appartiens,
Porte autrement qu'eux la couronne
Vois tout l'éclat qui m'environne,
C'est de lui seul que je le tiens.
Actif dans la paix, dans la guerre,
Ce roi ne se repose guère;
S'il me permet quelque repos,
C'est lorsque, des mains de la Gloire,
Il prend le casque des héros,
Ou le laurier de la Victoire.
Mais le bonnet, jusqu'à ce jour,

Vit-il jamais venir son tour?
Pourquoi donc sort-il de l'armoire?
Crois-moi, si tu crains les railleurs,
A la cour grand en est le nombre,
Crois-moi, rentre au plus tôt dans l'ombre,
Ou va chercher fortune ailleurs.
C'est ici que je dois l'attendre,
Répond humblement le bonnet;
Et je puis vous le prouver net,
Si vous consentez à m'entendre.
Partout où le trône est placé,
De droit vous vous dites admise;
Eh bien! moi, je me crois de mise
Partout où le lit est dressé.
N'en est-il en cette demeure?
Nature y perd-elle ses droits?
Ou, par bonheur, les yeux des rois
Seraient-ils ouverts à toute heure?
Quand vient minuit, nous le voyons,
Votre noble poids les chagrine,
Et l'on dirait que quelque épine
Les tourmente sous vos rayons.
Mon règne alors succède au vôtre:
Le front de toute majesté
Qui veut dormir en liberté,
Doit être coiffé comme un autre.
Et puis, mais soit dit entre nous,
N'est-il pas d'autres soins plus doux,

Qui font quitter la compagnie
Et l'habit de cérémonie?
A moi la nuit, à vous le jour :
Oui, bien que votre orgueil en gronde,
Mon crédit, même ici, se fonde
Sur les premiers besoins du monde,
Sur le sommeil et sur l'amour.

LES GUÈBRES ET L'ASTRONOME.

A M. DELILLE (DE L'INSTITUT) (32).

FABLE VIII.

L'ASTRE du jour rentrait dans sa carrière;
Les Guèbres (33) l'adoraient. Quelle Divinité,
Disaient-ils à genoux, au sein de la poussière,
Oserait avec toi disputer de beauté?
Ton domaine est l'immensité!
Ta durée est l'éternité!
Et ta présence la lumière!
Rien de parfait que toi dans la nature entière.
Parfait! dit un docteur à mes dévots surpris,
Quoiqu'aussi bien qu'un autre il baissât la paupière;
Parfait! y pensez-vous? parfait! Pauvres esprits!
Apprenez donc combien votre erreur est grossière.
Sachez qu'en plus d'un point le soleil est taché.
Non, ce n'est pas tout or que ce roi des planètes.
A vos yeux, j'en conviens, ce mystère est caché;
Mais il est clair pour nos lunettes.

C'est peut-être y mal voir qu'y voir mieux qu'il ne faut.
Censeurs trop scrupuleux, ma fable est votre histoire.
Dans Delille, un Clément (34) a vu plus d'un défaut;
Mais grâce à tout défaut qui se perd dans sa gloire!

L'ŒUF DE L'AIGLE.

FABLE IX.

Au tems où les bêtes parlaient (35),
Non pas hier pourtant; un grave personnage,
Un dindon, le Nestor (36) des dindons de son âge,
Élevait quinze enfans, qui tous lui ressemblaient.
Tous, j'ai tort; car l'un d'eux, et la chose est prouvée,
Éclos de la même couvée,
Des autres, toutefois, croissait fort différent.
Bien qu'il fût le plus jeune, il était le plus grand.
S'il ne disputait pas la noirceur à l'ébène,
La blancheur de l'albâtre éclatait sur son corps.
Son bec tranchant était retors
Comme un nez dit à la romaine.
Ces yeux si peu malins, que ses jeunes amis
Portaient enchâssés sous leur crête,
Chez ce dindon manqué, pareils à deux rubis,
Étincelaient enfoncés dans sa tête.
Au lieu de ces ergots dont le coq orgueilleux
Laboure obscurément le fumier et la terre,
Ses pieds étaient armés de cette double serre
Qui porte l'échanson des Dieux,

Et se joue avec le tonnerre.
On conçoit qu'un tel écolier
Aux leçons d'un coq-d'inde était fort peu docile.
Chaque jour son humeur, de moins en moins facile,
Scandalisait le poulailler.
Le chat paraissait-il? Vite, enfans, qu'on se cache!
Criait le surveillant, le premier à partir.
Dindonneaux de rentrer; mon drôle de sortir,
Et de narguer Raton jusque sous sa moustache.
L'autour ou l'épervier, sur le troupeau gloussant,
Faisaient-ils mine de s'abattre?
Tandis que tout fuyait, sur ses pieds se dressant,
Le bec en l'air, mon drôle, attendait pour combattre.
Ami des jeux bien moins qu'ennemi du repos,
Jouait-il une fois? il jouait, Dieu sait comme!
De la cage à poulets se faisant un champ clos :
Tel, déjà capitaine au milieu des marmots,
Gueselin, (37) dans un enfant, faisait voir un grand homme.
Bref; maint ami plumé se plaignait du héros.
Dindons étaient toujours les dindons de l'affaire;
Dindons de répéter leur éternel propos :
C'est un mauvais sujet; on n'en pourra rien faire.
Ce mauvais sujet, un beau jour,
Quand ses ailes furent venues,
Prit congé de la basse-cour,
Et, du premier essor, se perdit dans les nues.

Ainsi plus d'un héros futur,
Élevé dans un rang obscur,

En suivant son génie, agit contre la règle :
Dans le comptoir, Fabert (58) ne rêvait que combats.
Mais pourquoi? mais, comment? Amis, n'oubliez pas
Qu'une dinde parfois peut couver l'œuf d'un aigle.

L'OURS, LE SANSONNET, LE SINGE ET LE SERPENT.

FABLE X.

NAGUÈRE un ours encor sauvage,
Ours sans esprit et sans usage,
Mais non pas sans ambition,
Disait à ses amis, A la cour du lion
Apprenez-moi comment on entre.
Le singe dit, c'est en sautant;
Le sansonnet, c'est en chantant;
Ou bien, dit le serpent, en marchant sur le ventre.

LE MULOT (39) ET L'ÉLÉPHANT.

FABLE XI.

Un jour, tout en philosophant,
Tout en promenant ses pensées,
Une bête des plus sensées,
Un homme? . . . non, un éléphant,
D'un mulot sous ses pieds rencontra la retraite.
La voûte ici n'était pas faite
Pour porter un tel poids; comme on l'a deviné,
Maître et maison, d'un pas, tout fut exterminé.
Et puis après que l'on prétende
Que pour notre bien seul les grands penseurs sont nés
Bref, la petite bête échappait, si la grande
Eût pu voir une fois jusqu'au bout de son nez.
Barbare! s'écriait, en sa douleur amère,
Du malheureux défunt l'inconsolable mère,
Le ciel punisse ton forfait!
Hélas! quel mal t'avait-il fait,
Mon pauvre enfant? — Aucun sans doute;
Mais faut-il vous en prendre à moi?
Dit le rêve-creux; et pourquoi
S'est-il rencontré sur ma route?

Monseigneur passe ; amis, rangeons-nous de côté :
Sous ses pas, croyez-moi, bien fou qui se hasarde ;
S'il ne vous fait du mal par volonté,
Il vous en fera par mégarde.

L'ENFANT ET LE FRELON.

FABLE XII.

Un jeune enfant n'avait pas remarqué
Certain Frelon qui pillait un parterre;
Comme un auteur surpris par le folliculaire (40),
Au milieu de ses jeux, zeste, il se sent piqué,
Au moment qu'il n'y pensait guère.
Comme un auteur, il jette les hauts cris.
Accourt monsieur l'abbé du fond de sa retraite.
Vengez-moi, lui dit-on, quand il a tout appris.
– Vous venger, mon enfant! la chose est déjà faite.
Le sage avait raison; car l'insecte pillard,
Martyr de sa propre furie,
Dans la piqûre, avec son dard,
Avait déjà laissé sa vie.

A même cause, même effet.
Laissons en paix le pauvre monde:
Gens d'humeur par trop furibonde,
On peut mourir du mal qu'on fait.

LE SINGE ET LE PHILOSOPHE.

FABLE XIII.

En Chine, un animal, singe de son métier,
Crut, comme bien des gens, que, s'il changeait de cage,
Il changerait de personnage.
Profitant donc de l'heure où le saint du quartier,
Chez le peintre ou le charpentier,
Se trouvait en raccommodage,
Il se loge en sa niche; et, composant son ton,
Du béat, qu'il supplée, affectant l'air paterne,
Il se dit, on le croit le patron du canton.
Le petit peuple se prosterne;
Mainte dévote aussi. Cent fois j'ai rencontré
Mainte dévote aux pieds de saints de moindre étoffe.
L'exemple avait gagné, quand un jeune lettré,
Fils de Confucius (41), apprenti philosophe (42),
Avisant le magot, qui, toujours méconnu,
De sa guérite parfumée
Humait les vœux et la fumée,
Lui donna cet avis, qu'on a peu retenu:
« Hors d'ici, que l'on ne te chasse,
» Sot qu'un plus sot vient adorer;
» La place ne peut t'honorer,
» Et tu déshonores la place. »

L'ARAIGNÉE.

FABLE XIV.

Dame Arachné (43), dans un palais,
Se glissa sans être aperçue ;
Mais sa toile à peine est tissue,
Qu'on voit en l'air tous les balais.
La pauvrette ! comment fit-elle
Pour échapper ? Je n'en sais rien ;
Mais, l'instant d'après, je sais bien
Qu'elle travaillait de plus belle.
Autre toile, autre événement !
Il était là plus d'un esclave.
Toute araignée imprudemment
Quitte le grenier ou la cave
Pour un plus riche appartement.
Laborieuse autant qu'adroite,
Celle-ci point ne reposait,
Et vite à gauche refaisait
Ce qu'on avait défait à droite.
Les gens de se désespérer :
Chaque jour c'était à refaire.
Un bon homme, apprenant l'affaire,

Leur dit : Je veux vous éclairer.
Quand l'ouvrière est épargnée,
Vainement l'ouvrage est détruit.
Cela posé, sans plus de bruit,
Il met le pied sur l'araignée.

LE CHEVAL ET LE POURCEAU.

FABLE XV.

Que fais-tu donc en ce bourbier,
Où je te vois vautré sans cesse ?
Au pourceau disait le coursier.
Ce que j'y fais? parbleu ! j'engraisse ;
Et tu ne ferais pas très-mal,
Poursuivait l'immonde animal,
D'en faire autant : parfois la guerre
Accroît le renom d'un héros,
De qui l'embonpoint n'accroît guère ;
Tu n'as que la peau sur les os.
— Cela se peut; mais, de ma vie,
Ton sort ne tentera mon cœur.
J'aime mieux maigrir dans l'honneur,
Que d'engraisser dans l'infamie.

LA STATUE RENVERSÉE (44).

FABLE XVI.

Je ne sais quel despote aperçoit sa statue
Le nez sur le carreau, dans la fange abattue.
Jeune et prince, à juger il était un peu prompt.
        La mort! la mort au téméraire
        Qui m'ose faire un tel affront!
Qu'il périsse à l'instant! — Seigneur, c'est le tonnerre.

LA CHASSE AU RENARD.

FABLE XVII.

A qui diable en veut cet Anglais?
Il sort du lit avant l'aurore,
Laisse dormir sa femme, éveille ses valets,
Et court déjà les champs qu'il n'est pas jour encore.
Le silence a fui loin des bois;
Comme ceux des murs où nous sommes,
Leur écho redit à la fois
Les juremens, les cris, les voix
Des chiens, des chevaux et des hommes.
Mais quoi! le limier est lâché;
Sur ses pas, de très-près le chien courant détale;
La queue en l'air, le nez à la terre attaché,
Des bassets suit la meute intrépide et bancale.
Un commun espoir les soutient.
On trotte, on court, on va, l'on vient;
On se rejoint, on se sépare;
On presse, on retient son essor,
Au gré des sons bruyans du cor,
Au caprice de la fanfare.
Point de repos : bêtes et gens,

A qui mieux mieux chacun s'excite.
Mais tombe enfin qui va si vite.
Tout l'équipage est sur les dents.
Couvert d'écume et de fumée,
Le coursier du maître est rendu ;
Plus d'un chien haletant sur l'herbe est étendu,
Et de sa gueule en feu pend sa langue enflammée.
Mylord, qui de chemise a besoin de changer,
Et lentement chez soi retourne à la nuit noire,
A passé le jour sans manger,
Et, qui pis est pour lui, sans boire!
Et pourquoi tant de bruit, tant de soins, tant de mal?
Pour forcer un triste animal
Qui perd, aussitôt qu'on l'attrape,
Le prix qu'il semble avoir alors qu'il nous échappe ;
Et, loin de nous valoir ce qu'il nous a coûté,
N'offre à l'heureux vainqueur de tous ses stratagèmes,
Qu'un mets auquel deux fois on n'a jamais goûté,
Et dont les chiens à jeûn ne veulent pas eux-mêmes!

Toi qui possèdes la grandeur,
Et t'es éreinté sur sa trace,
S'il se peut, parle avec candeur ;
As-tu fait plus heureuse chasse?

LA MAIN DROITE ET LA MAIN GAUCHE.

FABLE XVIII.

Tandis que sa main droite achevait un tableau,
Certain professeur en peinture
Gourmandait sa main gauche, et disait : La nature
T'a fait là, pauvre peintre ! un assez sot cadeau.
Jamais une esquisse, une ébauche,
Un simple trait peut-il sortir de ma main gauche ? (15)
Sait-elle tenir un pinceau ?
Non, pas même un crayon ! Cependant, maladroite,
N'as-tu pas cinq doigts bien comptés ?
Pour faire en tout mes volontés,
Qu'as-tu de moins que ma main droite ?
Beaucoup, monsieur, répond pour le membre accusé
L'un des cinq doigts ; le petit doigt, sans doute ;
Doigt très-instruit, doigt très-rusé,
Doigt qui sait ce qu'il dit comme tel qui l'écoute.
La main gauche à la droite est semblable en tous points,
Dans l'état de nature ou l'état d'ignorance,
Car c'est tout un ; mais quelle différence
Entre ces sœurs bientôt s'établit par vos soins,
Vers la droite en tout tems portés de préférence !

La main droite est toujours en opération,
La main gauche en repos ; voilà toute l'affaire.
On ne peut devenir habile à ne rien faire.
Au seul défaut d'instruction,
Attribuez, monsieur, l'impuissance où nous sommes.
Croyez-vous l'éducation
Moins nécessaire aux mains qu'aux hommes ?

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

LES QUERELLES DE CHIENS.

FABLE PREMIÈRE.

Un dogue se battait avec un chien danois,
Pour moins qu'un os, pour rien; dans le tems où nous sommes,
Il faut presqu'aussi peu, je crois,
Pour diviser les chiens que pour brouiller les hommes.
L'un et l'autre était aux abois;
Écorché par mainte morsure,
Entamé par mainte blessure,
L'un et l'autre eût cent fois fait trêve à son courroux,
Si l'impitoyable canaille,
Que la querelle amuse, et qui jugeait les coups,
N'eût cent fois en sifflant rengagé la bataille.
Le combat des Titans dura, dit-on, trois jours:
Celui-ci fut moins long, sans être des plus courts.

J'ignore auquel des deux demeura l'avantage,
Mais je sais qu'en héros chacun d'eux s'est battu;
Et pourtant des oisifs le sot aréopage
S'est moqué du vainqueur autant que du vaincu.

Gens d'esprit, quelquefois si bêtes,
Loin de prolonger vos débats,
Songez que vos jours de combats,
Pour les sots, sont des jours de fêtes.

LE CHIEN DE CHASSE.

FABLE II.

Médor est un vrai chien de race.
Des mieux nés et des mieux appris,
Il n'a pas d'égal, soit qu'il chasse
Lièvre ou lapin, caille ou perdrix.
Le maître aussi jamais ne va battre les plaines,
Fouiller ses bois et ses garennes,
Qu'à le suivre Médor n'ait été convié;
Et pourtant, au retour, lorsque le maître dîne
Du gibier dont Médor a fourni sa cuisine,
A la cour, sans égard, Médor est renvoyé.

En plus d'un cas, dit-on, la chose ainsi se passe.
Au dévoûment ce sort est parfois destiné;
Et tel qu'on invitait à l'heure de la chasse,
S'est vu chassé de même à l'heure du dîné.

L'INSECTE UTILE ET L'INSECTE NUISIBLE.

FABLE III.

Tu fais un fort mauvais métier,
Quoiqu'il soit des plus à la mode,
Disait à cet insecte inutile, incommode,
Plat surtout, qui, parfois, nous oblige à veiller,
Le ver industrieux que nourrit le mûrier.
Pour toi, mordre est une habitude,
Et tourmenter est un plaisir;
J'en conclus, non sans certitude,
Que tu n'es pas né pour vieillir.
On te déteste; à chaque phrase,
Petits et grands, chacun le dit;
Si l'on te nomme, on te maudit;
Si l'on te rencontre, on t'écrase.
M'en croiras-tu? renonce à tes goûts malfaisans.
Tu fus nuisible, sois utile.
Comme les Dieux, l'homme est facile;
On l'adoucit par des présens.
Songes-y bien, l'or que je file,
Celui que l'abeille distille,
De tes persécuteurs a fait nos complaisans:

A l'œuvre donc ! — Vraiment, c'est parler comme un livre !
Dit la fille des nuits ; et ceux à qui le ciel
Donna l'art de produire ou la soie ou le miel,
N'ont pas d'avis meilleur à suivre ;
Mais nous, à qui Dieu départit
Moins de talent que d'appétit,
Si nous ne mordions, comment vivre ?

—LE CHARDON ET LA ROSE.

FABLE IV.

La fleur du chardon se carrait
Au milieu des piquans dont sa tige est armée;
Et sans plus de façons, d'elle-même charmée,
A la rose se préférait.
«Je suis plus qu'elle encore et sévère et pudique;
Car on la vit parfois s'humaniser un peu.
Quant à moi, qu'on approche, et l'on verra beau jeu!
Ma devise est, enfin : Qui s'y frotte, s'y pique.»
— Et pourquoi s'y frotterait-on?
Dit un jeune berger qui cherchait aventure:
Pour jouir d'une rose on brave une blessure;
Mais se fait-on piquer pour cueillir un chardon?

LES BULLES DE SAVON.

FABLE V.

Tous les jours on voit des marmots,
Avec un peu de vent, gonfler un peu d'écume;
Tous les jours, avec de grands mots,
Pour l'heureux du moment maint sot fait maint volume.

Mes amis, retenez-le bien,
Le pouvoir de l'homme est immense:
Tirer quelque chose de rien,
Est plus aisé qu'on ne le pense.

LA FUMÉE.

FABLE VI.

PENDANT mille ans et plus, Jupiter fut fêté.
C'était justice : alors il portait le tonnerre ;
Il était immortel : dans les cieux, sur la terre,
La pluie et le beau tems, et la paix et la guerre,
Tout allait à sa volonté.
A ses autels, parés de fleurs et de guirlandes,
Devant la pierre ou l'or qui le représentait,
L'indigent, l'opulent, tour à tour apportait
Ses oraisons et ses offrandes.
Mais les dons étaient différens,
Bien que la ferveur fût la même.
Si les parfums étaient prodigués par les grands,
On offre ce qu'on a, disaient les pauvres gens ;
Et la poix quelquefois fumait, au lieu d'encens,
Devant la déïté suprême.
Jupiter, de ce tour, jamais ne s'offensa :
Il avait l'âme bonne ; et sa bonté fut telle,
Qu'en bon homme il récompensa
La foi d'une sempiternelle
Qui, voulant l'encenser, faute de mieux, laissa
Sous son nez tout-puissant fumer une chandelle.

La fumée est toujours un mets délicieux.
Allons, flatteurs, faites des vôtres : (16)
Les nez des hommes et des dieux
Sont faits les uns comme les autres.

LES TACHES ET LES PAILLETTES

FABLE VII.

Au diable soient les étourdis
Qui m'ont fait une horrible tache ! . . . .
Qu'ai-je dit, une? en voilà dix;
Et c'est à mon velours pistache !
Ainsi parlait monsieur Denis,
Marchand fameux dès l'ancien règne,
Marchand connu de tout Paris,
Marchand de soie à juste prix,
Du moins si j'en crois son enseigne.
Conçois-tu bien tout mon malheur,
Ma fille? un velours magnifique,
Un velours de cette couleur
Va donc rester dans ma boutique?
L'art du dégraisseur n'y peut rien.
L'eau de Dupleix, (47) à qui tout cède,
Est sans vertu ! — Mon père ! — eh bien !
— Essayons un autre remède ;
Envoyons l'étoffe au brodeur.
— Elle a raison ! — Notre grondeur

Suit le conseil de la fillette.
Amis, plus souvent qu'on ne croit,
La tache est tout juste à l'endroit
Où l'on voit briller la paillette.

LE COUP DE FUSIL.

FABLE VIII.

Au milieu des forêts, sans trop user ma poudre,
Mon fusil, rival de la foudre,
Fait un bruit qui ne finit pas.
En plaine, c'est tout autre chose :
Du salpêtre infernal j'ai beau forcer la dose,
Un court moment à peine on m'entend à vingt pas.
Des réputations serait-ce donc l'histoire?
Bien choisir son théâtre et bruire à propos,
Sont deux grands points. Un bruit accru par des échos,
Ressemble beaucoup à la gloire.

LE TAS DE NEIGE ET LE TAS DE BOUE.

FABLE IX.

Dans une rue, au bord du moins clair des ruisseaux,
Était un tas de neige auprès d'un tas de boue.
Un carrosse a passé ; sous la quadruple roue,
Du noir bourbier au loin j'ai vu jaillir les eaux.
Au tas de boue en vain l'onde impure s'attache ;
Il parut tel après qu'il paraissait avant.
Mais, quant au tas de neige, il en fut autrement :
La moindre goutte avait fait tache.

Tel sort d'un mauvais pas sans paraître gâté,
Grâce à d'anciennes flétrissures !
Lorsque sur la pudeur et sur la probité,
J'aperçois des éclaboussures.

L'HUITRE ET LE MARSOUIN.

FABLE X.

ENFIN j'ai trouvé le repos!
Disait une huître de Marène;
Fidèle au nœud qui nous enchaîne,
Ce roc me défendra des flots;
Nous ne fesons qu'un; Je défie
Au trident de nous séparer;
Je défie au tems d'altérer
La tendre amitié qui nous lie.
— L'amitié, repart un marsouin,
De sa nature est peu constante,
Quand le besoin qui la cimente
N'est pas un mutuel besoin.
A maint courtisan qui s'accroche
Après maint puissant, c'est pourquoi
Je dis, crains le flot qui s'approche,
Bien que tu tiennes à la roche,
La roche ne tient pas à toi.

LE CHÊNE ET LES BUISSONS.

FABLE XI.

Le vent s'élève ; un gland tombe dans la poussière ;
Un chêne en sort. Un chêne ! — Osez-vous appeler
Chêne, cet avorton qu'un souffle fait trembler ?
Ce fétu, près de qui la plus humble bruyère
Serait un arbre ? — Et pourquoi non ?
Je ne m'en dédis pas, docteur, cet avorton,
Ce fétu c'est un chêne, un vrai chêne, tout comme
Cet enfant qu'on berce est un homme.
Quoi de plus naturel d'ailleurs que vos propos !
Vous n'avez rien dit là, docteur, qu'en leur langage,
Tous les buissons du voisinage
Sur mon chêne, avant vous, n'aient dit en d'autres mots :
« Quel brin d'herbe, en rampant, sous notre abri se range ?
Quel germe inutile, égaré,
A nos pieds végète enterré
Dans la poussière et dans la fange ? »
Messieurs, leur répondait, sans discours superflus,
Le germe, au fond du cœur, chêne dès sa naissance,
Messieurs, pour ma jeunesse ayez plus d'indulgence.
Je crois, ne vous déplaise, et vous ne croissez plus.

Le germe raisonnait fort juste :
Le tems qui détruit tout, fait tout croître d'abord;
Par lui le faible devient fort,
Le petit, grand, le germe, arbuste.
Les buissons, indignés qu'en une année ou deux
Un chêne devînt grand comme eux,
Se récriaient contre l'audace
De cet aventurier qui, comme un champignon,
Né d'hier, et de quoi? sans gêne ici se place,
Et prétend nous traiter de pair à compagnon!
L'égal qu'ils dédaignaient cependant les surpasse;
D'arbuste il devient arbre, et les sucs généreux
Qui fermentent sous son écorce,
De son robuste tronc à ses rameaux nombreux
Renouvelant sans cesse et la vie et la force,
Il grandit, il grossit, il s'allonge, il s'étend,
Il se développe, il s'élance;
Et l'arbre, comme on en voit tant,
Finit par être un arbre immense.
De protégé qu'il fut, le voilà protecteur,
Abritant, nourrissant des peuplades sans nombre;
Les troupeaux, les chiens, le pasteur,
Vont dormir en paix sous son ombre;
L'abeille, dans son sein, vient déposer son miel,
Et l'aigle suspendre son aire
A l'un des mille bras dont il perce le ciel,
Tandis que mille pieds l'attachent à la terre.
L'impétueux Eurus, l'Aquilon mugissant,

En vain contre sa masse ont déchaîné leur rage ;
Il rit de leurs efforts, et leur souffle impuissant
Ne fait qu'agiter son feuillage.
Cybèle aussi n'a pas de nourrissons,
De l'orme le plus fort au genêt le plus mince,
Qui des forêts en lui ne respectent le prince :
Tout l'admire aujourd'hui, tout, hormis les buissons.
L'orgueilleux ! disent-ils ; il ne se souvient guères
De notre ancienne égalité ;
Enflé de sa prospérité,
A-t-il donc oublié que les arbres sont frères ?
Si nous naissons égaux, repart, avec bonté,
L'arbre de Jupiter, dans la même mesure,
Nous ne végétons pas ; et ce tort, je vous jure,
Est l'ouvrage de la nature,
Et non pas de ma volonté.
Le chêne vers les cieux portant un front superbe,
L'arbuste qui se perd sous l'herbe,
Ne font qu'obéir à sa loi.
Vous la voulez changer ; ce n'est pas mon affaire ;
Je ne dois pas, en bonne foi,
Me rapetisser pour vous plaire.
Mes frères, tâchez donc de grandir comme moi.

LES DÉS.

FABLE XII.

Ces dés qui, chassés d'un cornet
Pour être agités dans un autre,
Par un carme ou par un sonnet (48)
Règlent ma fortune et la vôtre;
Ces dés tout écornés n'en retracent que mieux
Le sort d'un pauvre peuple aux mains des factieux;
Par l'intérêt des chefs tiré de l'inertie,
Ballotté, non sans bruit, au gré de leurs fureurs,
Il s'écharpe, il s'échine. — Et pourquoi? je vous prie.
--- Pourquoi? pour varier les coups d'une partie
Qui ne profite qu'aux joueurs.

LA STATUE DE NEIGE.

FABLE XIII.

L'AUTRE hiver, des badauds attroupés dans ma rue,
S'extasiaient devant une statue;
C'était la reine de Paphos,
Chef-d'œuvre qu'un artiste échappé du collége
Avait tiré. . . D'un marbre de Paros?
—Non, lecteur; mais d'un tas de neige.
Le ciseau de Chaudet (49) n'aurait pas excité
Plus d'admiration dans la foule ébahie.
—Voilà ce qui s'appelle une œuvre de génie,
Un morceau vraiment fait pour la postérité!
Que cette tête est noble et belle!
Disaient, en soufflant dans leurs doigts,
Trois amateurs transis; l'antiquité, je crois,
N'a rien à mettre en parallèle.
— Rien! dit un antiquaire indigné du propos;
Rien! puis-je entendre un tel blasphème?
Rien! ne craignez-vous point de passer pour des sots?
— Des sots! nous, monsieur? Sot vous-même,
Si vous n'admirez pas ces formes, ces contours,
Cette pose, à la fois sublime et naturelle,

Ce sourire où l'on voit se jouer les Amours :
Non, la Vénus de Praxitèle
N'est qu'un bloc en comparaison.
— Qu'un bloc! dit l'érudit étouffant de colère,
Comme s'il n'avait pas raison,
J'espère aux ignorans démontrer le contraire;
Je ne veux rien qu'un mois: Et, s'échappant soudain,
Il grimpe à son taudis, s'enferme, prend la plume,
Compulse maint et maint volume,
Cite maint Grec et maint Romain,
Se fatigue la tête, et plus encor la main.
Que d'encre prodiguée, et que d'encre perdue!
Non qu'au jour dit, l'erreur n'eût été confondue,
Et le goût rétabli dans son honneur vengé;
Mais, tandis qu'il grimpait, le tems avait changé,
Et la Vénus était fondue.

LE ZÈBRE.

FABLE XIV.

Le zèbre débarque en Europe ;
Les ânes d'admirer, et les savans aussi.
Le beau cheval que celui-ci !
Disent nos connaisseurs qu'éblouit l'enveloppe.
Le cheval, lui seul étonné,
Prétend qu'à son espèce on ose faire injure.
« Un cheval ! lui, messieurs, un cheval ! je le jure,
Ce n'est qu'un âne galonné. »

LE MELON ET LA RAVE.

FABLE XV.

COMME ce fournisseur, au visage vermeil,
Rebondi, ramassé dans sa courte structure,
Et brodé sur toute couture,
Un melon étalait son gros ventre au soleil;
Et, du haut de sa couche, à la rave modeste
Qui, dans le sable aride, à ses pieds végétait,
Adressait ce discours, qu'en bêchant écoutait
Mon jardinier, qui vous l'atteste:
« Que je te plains! (Ce mot est le mot du mépris
Comme de la pitié.) Que je te plains, ma chère,
D'être si mal nourrie! et que je suis surpris
Qu'on trouve même à vivre en aussi maigre terre.
Gros-Jean n'a des yeux que pour moi.
C'est un tort; et, d'honneur, j'aurais l'âme ravie
S'il s'occupait un peu de toi
Qui meurs, soyons de bonne foi,
De faim moins encor que d'envie. »
— Et que peut-on vous envier?
Répond l'humble racine; oui, vous vivez à l'aise;
Vous êtes gros et gras, soit; mais, ne vous déplaise,
Votre embonpoint vient du fumier.

LA PIÈCE DE BOEUF.

FABLE XVI.

SANS la pièce de bœuf il n'est point de dîné :
Combien, en fait de bœuf, n'a-t-on pas raffiné !
En plus de cent façons je crois qu'il s'accommode :
L'un veut qu'en miroton le bœuf soit mitonné,
L'autre qu'en vinaigrette il pique assaisonné ;
Moi, j'aime le bœuf à la mode.
Le bœuf grille en Espagne ; en Allemagne il bout ;
A la Chine, èn France, partout,
Point d'enfant gâté qui n'en mange,
Pourvu qu'on l'apprête à son goût.
J'en dis autant de la louange.
Honnêtes gens qui m'écoutez,
L'aimez-vous moins que moi ? Disons, sans honte fausse,
Que, pour ce mets aussi, jamais les dégoûtés
Ne disputent que sur la sauce.

LES DEUX DINDONS.

FABLE XVII.

Deux dindons s'engraissaient dans une métairie ;
Egaux en droits : l'un d'eux croyait pourtant valoir
Bien plus que son confrère. Eh pourquoi, je vous prie ?
Parce qu'il était blanc, et que l'autre était noir.
Aussi Dieu sait quels droits à la prééminence,
Par un tel avantage il se croyait acquis ;
Toisant son commensal de l'œil dont un marquis
Regardait autrefois un homme de finance.
Vient cependant la Saint-Martin.
Le maître invite sa famille ;
Le maître ordonne un grand festin ;
Il célébrait sa fète et mariait sa fille.
Or ce jour de bombance et d'indigestion,
Inscrit par La Reynière (50) au rang des jours célèbres,
Est pour la basse-cour un jour des plus funèbres.
Le poulailler fut mis à contribution.
Dans le garde-manger dès la veille on admire
Deux compagnons de truffes parfumés.
Lequel des deux fut noir ? on ne saurait le dire,
Car tous les deux étaient plumés.

Ainsi sous l'éclat dont il brille,
Tel homme paraît sans égal,
Jusqu'au moment triste et fatal
Qui pour jamais nous déshabille.

LES VITRES CASSÉES.

FABLE XVIII.

A. M. le Comte REGNAUD DE St.-JEAN-D'ANGELY,
De l'Institut, Ministre-d'État, etc.

Toi, chez qui tant de sens à tant d'esprit s'allie,
Chez qui les préjugés n'ont jamais eu d'accès;
Toi qui fuis en tout les excès,
En tout, même en philosophie,
Lis ce court apologue où je crois, j'en conviens,
Peindre les sentimens dont tout sage s'honore.
Si dans ces sentimens tu retrouves les tiens,
Je le croirai bien plus encore.

Dans son manoir gothique, en tourelle arrondi,
Entre quatre vitraux noircis par la fumée,
Un certain vieux baron n'y voyait, à midi,
Qu'avec la chandelle allumée.
Les barons sont mortels : le ténébreux donjon,
Un beau soir, passe à d'autres maîtres.
Ceux-là voulaient y voir. C'est pour cette raison,

Disait l'un d'eux, qu'à sa maison
D'ordinaire on fait des fenêtres.
D'un si beau privilége usons à notre tour.
C'est trop long-tems souffrir qu'un importun nuage
Ferme ce noble asile aux doux rayons du jour.
Qu'on y mette ordre avant que je sois de retour.
Il dit et part. Il eût été plus sage,
S'il en avait dit davantage;
Car il s'adressait à des gens
Bien plus zélés qu'intelligens.
Dans la ferveur qui les anime,
Les servantes et les valets
De s'armer aussitôt de manches à balais;
Et Dieu sait comme on s'en escrime!
Vingt écoliers, dans le château,
N'auraient pas fait pis ni plus vite.
En moins d'un quart d'heure, en son gîte,
Le nouveau possesseur n'avait plus un carreau.
On y vit clair : d'accord; mais la neige, la grêle,
Mais la pluie et le vent d'arriver pêle mêle,
Dans le salon glacé d'où l'obscurité fuit.
Nos gens, en faisant à leur tête,
Ont changé l'antre de la nuit
En caverne de la tempête.

Aux maux produits par l'incrédulité
Sur ceux qu'enfante l'ignorance
Pourquoi donner la préférence?

Entre ces deux erreurs cherchons la vérité.
Précepteurs de l'humanité,
Pour réponse à vos longs chapitres,
Au maître de ma fable il faut vous renvoyer.
Ce qu'il dit à ses gens, sans trop les rudoyer,
Vous conviendrait à bien des titres :
« Il ne faut pas casser les vitres;
» Mais il faut bien les nettoyer. »

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIEME.

LA LEVRETTE, LE CHAT ET LE DOGUE.

FABLE PREMIÈRE.

Je n'aime pas ces paladins femelles, (51)
Désavoués de Vénus et de Mars,
Qui contre un heaume échangeaient leurs dentelles,
Portaient rondache, et brassarts et cuissarts,
Et, se jetant au milieu des hasards,
L'épéc au poing, contre de vieux soudars
Ne craignaient pas de mesurer leurs lames;
Par des brutaux se laissaient terrasser,
Ou, d'une main faite pour caresser,
Sabraient des sots, qui les croyaient des femmes.
Le prix du tems est mieux connu des dames,
Et, de nos jours, on sait mieux l'employer.
Que dis-je ? hélas! si Mars n'a plus d'amantes,
La plume en-main, burlesques Bradamantes,

Ne voit-on pas les Saphos guerroyer ? (52)
Ne voit-on pas plus d'une péronnelle,
Du dieu du goût soi-disant sentinelle,
Cuistre (53) en cornette, et Zoïle (54) en jupon,
De Despeautère (55) empoigner la férule,
Et de Boileau se déclarer émule,
Les doigts salis de l'encre de Gâcon ? (56)
A ce métier qui les force à descendre ?
Quel est l'honneur, le bien qu'il leur promet ?
Par ce récit vous le pouvez apprendre,
Si votre tems, Messieurs, vous le permet.
Folette avait été jolie en sa jeunesse,
Du moins le croyait-elle, et cela se conçoit :
On croit, et c'est encor la commune faiblesse,
Aux complimens que l'on reçoit
Bien plus qu'à ceux qu'on fait. Pardonnons à Folette,
Qui n'est qu'une pauvre levrette,
Un travers, qu'il nous faut excuser tous les jours
Chez tant de personnes honnêtes,
Femmes d'esprit, parfois, à de pareils discours
Aussi crédules que des bêtes.
Sur une aile rapide incessamment porté,
Le Tems entraîne tout en sa vitesse extrême ;
Et souvent l'âge heureux qui tient lieu de beauté,
Fuit plus prompt que la beauté même.
Ce vernis de fraîcheur, sous lequel, à vingt ans,
La laideur même a quelque grâce,
Des charmes qu'on lui dut pendant quelques instans,

Emporte, en s'effaçant, jusqu'à la moindre trace.
Folette, en le perdant, parut ce qu'elle était.
Tel défaut qui passait avant pour un attrait,
Ne fut plus qu'un défaut; sa taille, en tout tems maigre,
Et qu'on disait légère, enfin prend son vrai nom.
Son poil roux cesse d'être blond;
Piquante auparavant, son humeur n'est plus qu'aigre.
De caresses sevrée, ainsi que de bonbons,
Folette, à ses jeunes rivales,
Voit, par des mains pour elle autrefois libérales,
La préférence offrir et prodiguer ses dons.
Son orgueil s'en indigne. « Et c'est à moi, dit-elle,
Qu'on refuse même un regard!
C'est moi qu'on traite, sans égard,
Comme une vieille demoiselle!
Un tel scandale doit cesser;
Bientôt tout rentrera dans l'ordre.
Je ne me faisais pas prier pour caresser,
Je me ferai prier bien moins encor pour mordre. »
Et puis, sans distinguer le maître, les valets,
Les grands et les petits, le garçon et la fille,
La voilà qui se rue à travers la famille,
A ceux-ci mordant les mollets,
A ceux-là mordant la cheville:
Je vous laisse à penser quel fut l'étonnement!
Sur la cause du mal, dans le premier moment,
La compagnie est partagée:
— La levrette, dit l'un, est folle assurément!

Non, dit l'autre, elle est enragée.
Il s'en faut assurer, ajoute le dernier,
Et prévenir la récidive.
Folette cependant, en aboyant, s'esquive ;
En trois sauts elle est au grenier.
Là, vivait un ermite, un égoïste, un sage ;
Là, vivait un vieux chat, animal casanier,
Vieil ennemi des rats, vieil ami du fromage,
Vieux courtisan du cuisinier.
Il demande, on lui dit le sujet du tapage.
— Maître Mitis, oui, ce fracas
Me blesse moins que le silence.
— Ainsi donc, tout ce bruit que l'on entend là-bas. . . .
— C'est ma célébrité, mon ami, qui commence.
— Pour être illustre, en ce bon tems,
Suffit-il qu'on crie et qu'on gronde ?
— Voyez Moufflard : Moufflard, si dur aux pauvres gens,
Serait-il fameux à la ronde,
S'il n'aboyait tous les passans,
S'il ne montrait toujours les dents,
S'il n'épouvantait tout le monde ?
— Tu veux l'imiter aujourd'hui :
Mais as-tu la gueule assez forte ?
Mais, de plus, veux-tu qu'à la porte
On t'envoie à côté de lui ?
Qu'attrape-t-il là ? des injures ;
Pour lui répondre, on prend son ton ;
Et, quand il mord, par le bâton

Il est payé de ses morsures :
Tels seront tes plus sûrs produits,
Si tu prends son ton, son air rogue ;
En dogue si tu te conduis,
On t'étrillera comme un dogue.

LE CHIEN ENRAGÉ.

FABLE II.

A.

ÉPARGNE ce pauvre animal.

B.

Un bâton fera son affaire.

A.

Mais il ne t'a fait aucun mal.

B.

A tant d'autres il vient d'en faire !

A.

La douleur se peint dans ses yeux.

B.

Ne t'y trompe pas, c'est la rage.

A.

Et puis, regarde ; il est si vieux !

B.

Les chiens enragés n'ont point d'âge.

LES DEUX PINCETTES.

FABLE III.

MADAME était au bal, Monsieur était au jeu,
Et leurs gens, comme on l'imagine,
Sur le poële assoupis, s'inquiétaient fort peu
D'une pincette de cuisine,
Par eux, dans le salon, laissée au coin du feu.
Mais la pincette de leur maître,
Noble pincette, qui, de droit,
Seule avait jusqu'alors servi dans cet endroit,
S'en inquiétait trop peut-être.
— Laisser auprès de moi cet instrument grossier!
A quoi pense-t-on? disait-elle.
Voudrait-on mettre en parallèle
Et le fer et la rouille, avec l'or et l'acier
Dont ma double branche étincelle?
Comme Monsieur, à son retour,
Des valets négligens frottera les oreilles!
Comme on vous renverra, ma chère, au feu du four
Vous chauffer avec vos pareilles!
— Mes pareilles, répond l'instrument roturier,
Madame, ainsi que vous sont faites,

Et j'en vois, en dépit de l'art de l'ouvrier,
Partout où je vois des pincettes.
Les efforts de cet art n'ont mis
Qu'une différence assez mince
Entre la pincette d'un prince
Et la pincette d'un commis.
L'une et l'autre, ma sœur, quittent fort peu la cendre;
L'une et l'autre, soit dit sans vous effaroucher,
A celui qui s'en sert prêtent leurs doigts pour prendre
Tout ce qu'avec ses doigts il ne veut pas toucher.
Pensez moins à votre parure,
Et pensez plus à votre emploi :
La différence, au fait, n'est, entre vous et moi,
Que de la rouille à la dorure.

LE PAPILLON, L'ABEILLE ET LA ROSE.

FABLE IV.

A MES ENFANS.

Du printems la fille vermeille,
La rose ne vit qu'un moment,
Dont le papillon et l'abeille
Profitent bien différemment.
Gaspillant, comme un fou, les biens qu'on lui prodigue,
Tandis que l'insecte léger,
Chenille un jour avant, funeste au potager,
En stériles baisers sur la fleur se fatigue;
L'abeille y puise l'or qu'attendent ses rayons,
L'or qui doit la nourrir dans sa maison bien close,
Long-tems après le jour fatal aux papillons,
Où l'on voit se faner la rose.

Au travail, mes enfans, accordez une part
Dans les jours de votre jeunesse:
Tout donner au plaisir n'est pas de la sagesse;
Tel qui pense autrement, même avant la vieillesse,
S'en repentira, mais trop tard.

LE COCHON ET LE GUÊPIER.

FABLE V.

Dom pourceau, lâché dans la plaine,
S'émancipait à travers choux,
Flairant, fouillant dans tous les trous,
Et dans l'espoir de quelque aubaine,
Mettant tout sens dessus dessous;
Du fait sa noble espèce est assez coutumière.
Or donc, après avoir ravagé maint terrier,
Saccagé mainte fourmilière,
Écrasé mainte taupinière,
Mon galant va dans un guêpier
Donner la tête la première.
Vous devinez comment il y fut accueilli.
En un clin d'œil son nez immonde,
Par la peuplade furibonde,
De toutes parts est assailli.
Malgré l'épais abri du lard qui l'environne,
Ce pauvre nez paya pour toute la personne,
Et fut par l'aiguillon chatouillé jusqu'au bout.

Etourdis, prenez-y donc garde !
Vous voyez que l'on se hasarde
A mettre ainsi le nez partout.

LE SOLEIL ET LA CHANDELLE.

FABLE VI.

Or çà, mes amis, essayons
De vous redire en vers tout ce que la chandelle
Disait naguère en prose, en voyant ses rayons
Porter, jusqu'à six pas, la lumière autour d'elle.
« Ce n'est pas tout-à-fait la clarté du soleil,
Et je n'éclaire pas une sphère aussi grande.
A cela près, je le demande,
Mon rôle au sien n'est-il pas tout pareil?
A votre gré, monsieur, à votre goût, madame,
Écrivez, jouez ou lisez,
Tricotez, brodez ou cousez,
A qui veut en user je prodigue ma flamme.
Vous blâmez le soleil de trop tôt se coucher,
De se lever trop tard; qu'il dorme en paix sous l'onde,
Et l'on ne saura pas s'il est nuit en ce monde,
Pour peu qu'on ait pris place à cette table ronde,
Et que l'on pense à me moucher. »
Cependant le soleil, averti par les heures,
Plus alerte et plus radieux,

Avait abandonné les humides demeures,
Et ses premiers rayons doraient déjà les cieux.
A mesure qu'il perce et dissipe les voiles
Par la nuit étendus sur le monde obscurci,
        Voyez-vous pâlir les étoiles?
Les étoiles, la lune, et la chandelle aussi !
        Ainsi, dans mainte académie,
        Passez-moi la comparaison,
Le faux esprit s'éclipse auprès de la raison;
Le bel esprit s'éclipse à côté du génie.
        « Mon enfant, dit l'astre du jour,
En plaignant sa rivale à demi-consumée
        De perdre sa gloire en fumée,
Veux-tu de ton triomphe assurer le retour?
        Fais tout fermer, porte, fenêtre,
        Volets surtout; fais que la nuit
        Règne à jamais dans ce réduit :
La nuit te fait briller; je la fais disparaître.

L'ARBRE EXOTIQUE ET L'ARBRE INDIGÈNE.

FABLE VII.

— TANDIS qu'en vain cet arbre utile
Attend l'eau dont il a besoin,
Pourquoi prenez-vous tant de soin
De cet arbre ingrat et stérile ?
— Mon ami, c'est qu'il vient de loin.

LES MALADROITS.

FABLE VIII.

Pour complaire aux goûts innocens
Des grands et des petits enfans,
De pauvres baladins allaient de foire en foire,
Représentant les faits les plus intéressans
On de la fable ou de l'histoire.
Ressuscitant les vieux héros
De l'Italie et de la Grèce,
Casque en tête, cuirasse au dos,
Épée au poing, c'est en champ clos
Qu'ils faisaient briller leur adresse.
Or, un beau jour (et, cette fois,
On avait mis la scène en France)
Sous les murs d'Orléans, et, pour leur délivrance,
Contre Jean Chandos, Jean Dunois
Devait combattre à toute outrance.
Sous le fer du Français, notez bien ce point-ci,
Le Breton, dans cette aventure,
Devait mourir; mais, Dieu merci,
Mourir sans une égratignure.
Il en advint tout autrement,

Au détriment du pauvre sire,
Qui fut estropié très-sérieusement,
Au lieu d'être tué pour rire.
Et que fit le public? — Le public? il siffla
Et le vainqueur et sa prouesse.
J'aurais fait comme lui si j'avais été là.
Dans un jeu, mes amis, quelle qu'en soit l'espèce,
Jeu d'esprit, jeu de mains, retenez bien cela,
On doit siffler celui qui blesse.

LES BRACONNIERS ET LE LIÈVRE.

FABLE IX.

Prétendons-nous au même office?
Aspirons-nous au même objet,
Sous-lieutenance ou bénéfice,
Trône ou fauteuil ? En ce projet,
Mes bons amis, que Dieu nous serve !
Mais, comme entre nous tous il n'en peut servir qu'un,
D'un travers, dès long-tems commun,
Qu'au moins sa bonté nous préserve !
Des vœux sont-ils des droits ? Non, camarade : eh bien!
Qu'au bonheur d'un rival notre raison pardonne.
Nous-a-t-il dépouillé pour s'emparer d'un bien
Qui n'appartenait à personne ?

Deux braconniers chassaient le long d'un bois,
Étrangers l'un à l'autre et pour gain et pour perte;
Mais bons amis : l'un d'eux était un vieux matois;
L'autre jeune, et parfois plus étourdi qu'alerte.
Il voit passer un lièvre, et ses cris aussitôt
D'ébruiter ce qu'il doit taire.
Le vieux routier, tout au contraire,

D'ajuster sans dire un seul mot;
Et, pan! voilà le lièvre à terre.
— Quoi! dit le bavard étonné,
Et qui, dans son dépit, avait presque la fièvre,
Quoi! venir jusque sous mon né,
Venir me prendre ainsi mon lièvre!
— Lui! ton lièvre? es-tu fou? Te moques-tu des gens?
Dit l'autre, en se jetant sur la pièce abattue.
Ton lièvre! dis le mien. Lièvre qui court les champs
N'appartient, mon ami, qu'au chasseur qui le tue.

LE CARROSSE ET LA CHARRETTE.

FABLE X.

Ma sœur, vois-tu là-bas, là-bas,
Vois-tu ce tourbillon s'élever sur la route ?
Comme il grossit ! vers nous comme il vient à grands pas !
Que nous annonce-t-il ? un carrosse sans doute.
— Oui, mon frère, et celui d'un prince assurément.
— Ah ! dis plutôt du roi ; car très-distinctement
Je vois d'ici ses équipages,
Ses gardes-du-corps, ses courriers,
Ses postillons, ses écuyers,
Ses chiens, et même aussi ses pages.
Pendant que le frère et la sœur,
Enfans plus hommes qu'on ne pense,
Jugeaient ainsi sur l'apparence,
Le poudreux tourbillon de plus en plus s'avance,
Et permet à leurs yeux d'en percer l'épaisseur.
Produit par un cortége en sa course rapide,
Que cachait-il ? C'était, je ne puis le nier,
C'était les ânes d'un meunier,
Qui galopaient autour de sa charrette vide.

Je vous laisse à penser quel fut l'étonnement,
J'allais presque dire la honte,
De nos pauvres petits en voyant leur mécompte.
Le père en rit d'abord ; et puis, très-sensément :
« Votre erreur, leur dit-il, n'était pas si grossière.
» Les grands et les petits ne diffèrent pas tant
» Que vous pensez ; maint fait le prouve à chaque instant.
» Rien, surtout, mes amis, ne se ressemble autant
» Que les hommes dans la poussière. »

LA CRUCHE ET LA BOUTEILLE.

FABLE XI.

LA BOUTEILLE.

L'INTÉRÊT ne peut me guider ;
Je n'ai rien à moi, ma cousine,
Et volontiers si je m'incline,
Ce n'est que pour mieux me vider.

LA CRUCHE.

Ma cousine, je le confesse,
Un autre instinct me fait agir,
Et volontiers si je me baisse,
Ce n'est que pour mieux me remplir.

L'AIGLE, L'AIGLON ET LE SOLEIL.

FABLE XII.

AU ROI DE ROME.

L'OISEAU-ROI veut-il reconnaître
S'il a transmis sa force au fruit de son amour,
Si l'aiglon sera digne un jour
Du noble sang qui l'a fait naître?
A l'heure où du soleil le front plus épuré
De splendeur inonde l'espace,
Saisissant l'espoir de sa race,
Il l'enlève, et lui fait contempler face à face
Le prince étincelant du royaume azuré.
Sur cet éclat que rien n'efface,
Si l'aiglon jette un regard assuré;
Sans cligner même la paupière,
S'il fixe un œil audacieux
Sur l'immortel foyer d'où jaillit la lumière
Qui nous force à baisser les yeux;
Exhalant l'orgueil qu'il respire,
L'aigle annonce à la terre, au ciel, au monde entier,

Qu'il a reconnu l'héritier
Et de la foudre et de l'empire.
Toi qu'aux vœux des Français l'Amour vient de donner,
Qu'en ton berceau sa main se plaît à couronner,
Je te présage un règne aussi grand que prospère,
Si, tout en l'admirant, tu peux, sans t'étonner,
Entendre ou lire un jour l'histoire de ton père.

LE CHIEN ET LES PUCES.

FABLE XIII.

A-T-ON des puces, mes amis?
Il faut songer à s'en défaire.
Mais, loin qu'il fût de cet avis,
Certain barbet jadis faisait tout le contraire,
Et du ton d'un riche, ou d'un grand
Qui s'enorgueillirait des amis de tout rang
Dont toute bonne table en tout pays foisonne,
Disait, au lieu de se gratter :
« Que de gens je puis me flatter
D'avoir autour de ma personne!
Un peuple tout entier accompagne mes pas. »
— Rien de plus vrai, dit une puce ;
Mais, crois-moi, ne t'en prévaux pas :
S'il tient à toi, c'est qu'il te suce.

LE COQ ET LE CHAPON.

FABLE XIV.

« L'EXCELLENTE caricature !
Disait un jeune coq, en riant aux éclats :
Un chapon, malgré l'aventure
Qui l'oblige au moins gai de tous les célibats,
Vouloir être chef de famille !
De poussins quelle bande autour de lui fourmille !
S'il était sincère aujourd'hui,
Il conviendrait, le pauvre hère,
Qu'entouré des enfans d'autrui,
Il croit quelquefois être père. »
D'accord, dit le Manceau, mais quelquefois aussi,
Conviens-en, l'ami, tu crois l'être ?
— Compère, autour de nous je ne vois, Dieu merci,
Qu'enfans auxquels j'ai donné l'être.
— Poussé par le plaisir bien plus que par l'amour,
Lovelace (57) de basse-cour,
A demi, je le sais, tu leur donnas le jour.
Mais quel soin les a fait éclore ?
Sous ton aile, en naissant, vinrent-ils se ranger ?
Dans le besoin, dans le danger,

Es-tu le protecteur que leur faiblesse implore?
Entr'eux et toi jamais fut-il rien de commun?
Pas un ne te connaît, tu n'en connais pas un.
Séparons-nous; et puis, observe
Vers qui les conduira l'instinct reconnaissant.
Tu leur donnas la vie... une fois; et moi, cent;
Chaque jour je la leur conserve.
Les doux soins, dont tu te défends,
C'est la paternité. Prodigue tes caresses:
Tu peux avoir eu des maîtresses,
Mais tu n'as jamais eu d'enfans.

LA CLOCHE ET LE CARILLONNEUR.

FABLE XV.

Le voisinage d'un clocher
Est un assez sot voisinage.
Soit dit sans le leur reprocher,
Les cloches ont certain langage
Dont on se fatigue aisément :
Langage à vous rompre la tête,
Langage à tout événement,
Langage en vogue également,
Un jour de deuil, un jour de fête,
De baptême ou d'enterrement.
Ainsi maint homme de génie
Que le bon Dieu fit tout exprès
Pour ennuyer leur compagnie, (58)
A tout propos, sur tous sujets,
A péroier sont toujours prêts.
Mais ces gens-là n'ont pas l'excuse
Que la cloche peut opposer
A tout mécontent qui l'accuse
De rarement se reposer.
« Si l'on se lasse de m'entendre,

Ami, dans sa mauvaise humeur,
Est-ce à moi que l'on doit s'en prendre ?
Qu'on s'en prenne au carillonneur ! »
Exposés au même reproche,
Que de médisans, aujourd'hui,
Ne sont pourtant, comme la cloche,
Qu'un instrument mu par autrui !

LA BOUCHE PLEINE.—

FABLE XVI.

Demande-t-on la bouche pleine?
Disait ma femme à son marmot:
Fi! qu'il est laid! fi! qu'il est sot!
Il n'aura plus rien, pour sa peine.
Le marmot de pleurer, non qu'il eût appétit;
Mais il était à table, et c'était là son centre;
Mais il était de ceux dont le proverbe dit:
« Tes yeux sont plus grands que ton ventre. »

Ambitieux! ambitieux!
Vous qui, comblés des dons de la fortune,
La poursuivez encor d'une plainte importune,
C'est ainsi que sont faits vos yeux.
A de nouveaux honneurs vous parvenez à peine,
Qu'à des honneurs nouveaux déjà vous prétendez.
Un peu plus de raison, enfans, vous l'entendez,
Demande-t-on la bouche pleine?

LES OURS MAL LÉCHÉS. (59)

FABLE XVII.

Une ourse avait mis bas; ourses du voisinage
D'accourir pour voir le poupon.
« Est-ce une fille? Est-ce un garçon?
Est-il bien gros? est-il bien sage?
Sans que ce soit un damoiseau,
Puisqu'il est le fils de son père,
Comme un ange il doit être beau,
Pour peu qu'il ressemble à sa mère. »
Comme un diable il est laid, commère,
Devait répondre la maman,
Si sur ce point, une fois l'an,
Maman pouvait être sincère.
La nôtre à tous les yeux cachait son nourrisson;
Masse informe, ébauche grossière,
Ours, qui d'ours n'avait que le nom;
D'un ours c'était bien la matière,
Mais il y manquait la façon.
C'est à la lui donner que la dame s'applique.
Au fond d'un antre obscur, loin du monde et du bruit,
C'est à lécher sans cesse et relécher son fruit

Qu'elle met son étude unique.
Ses efforts n'ont pas été vains.
Ainsi qu'on voit la molle argile,
Sous les doigts d'un artiste habile,
Prendre un buste, un visage, et des pieds et des mains;
Grâce aux soins qui le débarbouillent,
Du petit monstre, en peu de jours,
Les traits tour à tour se débrouillent,
Et c'est, s'il n'a changé, le plus joli des ours.

Sa mère, je le crois, ne lisait point Horace;
Mais nous qui le lisons, nous autres beaux-esprits,
Pourquoi, moins qu'elle, user de ses sages avis?
Cent fois sur le métier remettez vos écrits,
A dit le maître du Parnasse.
Vains préceptes! nos vers sont à peine ébauchés,
Que de les mettre au jour rien ne peut nous distraire;
Aussi sur le théâtre, aussi chez le libraire,
Mes amis, que d'ours mal léchés!

ÉPILOGUE.

Tandis que sur l'herbe étendu,
Au bord d'une onde enchanteresse,
Fuyant et la molle paresse
Et le travail trop assidu,
Je ris de l'humaine faiblesse,
Et j'use mes momens perdus
A médire de notre espèce,
Mais non pas des individus;
Qui peut troubler la paix du monde?
Contemplant les plaines de l'onde,
L'Europe a réclamé ses droits.
Napoléon s'arme, il se lève;
Et dans sa main brille le glaive
Qui fait et qui défait les rois.
Dans les secrets de sa colère,
Imprudent qui veut pénétrer!
J'ignore en quels lieux de la terre
Albion va le rencontrer;
Mais quels honneurs, mais quelle gloire
Seraient promis à ma mémoire,

Si je pouvais croire aujourd'hui,
Que mes rivaux, dans l'art des fables,
Ne me sont pas plus redoutables
Que l'univers entier pour lui! (60)

FIN DU LIVRE QUATRIÈME ET DERNIER.

NOTES.

(1) *Fabuliste.*

Ce mot vient de *Fable*, mot fait avec le mot latin *fabula*, conte, récit; *fabula* dérive du mot *fari*, parler.

Ce mot *fabula* a passé dans presque toutes les langues de l'Europe moderne. Les Anglais, les Allemands et les Français en ont tiré le mot *Fable*, qui leur est commun; les Italiens, *favola*; les Espagnols, *fabla*, synonyme chez eux du mot *fabula*, qui est aussi un mot de leur langue.

Fable, dans le sens primitif, a la même signification que *conte*; mais l'usage a donné à ces deux mots des valeurs très-distinctes. Le *conte* est un récit inventé dans le but de divertir; et quand par hasard le conte est moral, on a grand soin de l'annoncer par le titre; ce qui prouve que le conte *moral* est une exception dans le genre. La *fable*, au contraire, est un récit fait dans l'intention d'instruire. La *fable* doit offrir une moralité; celles qui s'écartent de cette règle, rentrent dans la classe des *contes*.

Le mot *fabuliste* fut, dit-on, créé par *La Fontaine*. Tout porte à le croire. A l'époque où ses Fables parurent, *Fabuliste* n'était pas un mot de la langue; il ne se trouve ni dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie de 1684, ni dans la seconde de 1718; c'est dans celle de 1740 qu'il a été admis pour la première fois.

Si *La Fontaine* a inventé le mot *Fabuliste*, qui s'applique à tout compositeur de Fables, il a fait inventer le mot *Fablier*, qui ne s'applique qu'à lui. Le *Fabuliste* fabrique des *Fables*; le *Fablier* en produit.

Ce n'est pas en composant une fable, mais une collection de fables, qu'on a droit au nom de *fabuliste*; d'après cela, je n'ai pas hésité a designer *Esope* et *Phèdre* comme les premiers *fabulistes* de l'antiquité, quoiqu'il y ait évidemment des fables plus anciennes que les leurs.

(2) *La Bible en offre plusieurs exemples.*

Tout le monde connait la fable *des Arbres assemblés pour élire un roi*, fable dont M. *Andrieux* a fait une imitation si heureuse et une application si piquante. Elle est tirée du livre des Juges. Peut-être est-ce plus par amour-propre que par discrétion que je ne la transcris pas ici.

Dans le troisieme livre des Rois, chap. 20, un prophète se sert aussi de l'apologue pour faire sentir à Achab quelle faute il a commise envers Dieu en épargnant Bénadab, roi de Syrie : « en laissant échapper de vos mains, dit le Seigneur, *un homme que j'avais soumis à l'anathème.* »

Ailleurs, Joas, roi d'Israël, répond par un apologue à la sommation qu'Omasias, roi de Judas, lui fait de venir le trouver. Le cœur d'Omasias était enflé de quelques succès remportés sur les Iduméens. « Le chardon du Liban, lui répond Joas, envoya vers le cèdre qui est au Liban, et lui fit dire : donnez-moi votre fille afin que mon fils l'épouse; mais les bêtes de la forêt du Liban passerent et foulèrent aux pieds le chardon. » Rois, liv. 4, chap. 14; et Paralipomenes, liv. 2, chap. 25.

On se piquerait aujourd'hui d'établir des rapports un peu plus exacts entre les personnages mis en action; on ne croirait pas pouvoir marier le fils d'un chardon avec la fille d'un cèdre.

(3) *Il y avait, dit Nathan à David.*

On n'inventera pas un apologue plus heureux que celui-ci; on n'en écrira jamais un d'une manière plus simple et plus touchante.

J'ai cru devoir conserver à ce récit la forme naïve qu'il a dans la bible de Cologne; en prenant plus d'élégance, il me semble qu'il aurait perdu de ses charmes.

(4) *Le dragon à plusieurs têtes et le dragon à plusieurs queues.*

Le sujet de cette fable est emprunté aux Orientaux, qui en attribuent l'invention à *Gengiskan*. C'est une fiction ingénieuse par laquelle ce prince démontrait les avantages de la nature de son pouvoir, auquel tous les princes de son empire étaient soumis, sur la nature de celui du Grand Mogol, continuellement contrarié dans son action par la puissance de ses grands vassaux.

Je ne vois pas pourquoi *Chamfort* refuse à ce récit le nom de *fable ; c'est*, dit-il, *une petite histoire allégorique qui conduit à une vérité morale*. La fable est-elle autre chose ?

(5) *Les membres et l'estomac.*

Cette fable est bien ancienne ; on la trouve dans *Lokman* et dans *Esope*. D'après le témoignage de *Tite-Live* et de *Florus*, *Ménénius Agrippa* s'en servit très-ingénieusement pour faire entendre raison au peuple romain. (Voyez Tite-Live, liv. 2, chap. 32, et Florus, liv. 1, chap. 23.) *Shakespear* a mis ce trait d'histoire en action dans la seconde scène du premier acte de sa tragédie de Coriolan.

Tout le monde connait l'imitation de cette fable par *La Fontaine*.

(6) *La lyre avec une corde d'argent perdit son harmonie.*

Voyez l'Histoire de l'Académie française, par *Pélisson* et *d'Olivet*, tom. 2, pag. 165, article *Conrard*.

(7) *L'ombre de l'âne.*

Voici le conte. Un jeune homme, dit *Démosthènes*, avait loué un âne pour aller d'Athenes à Mégare ; c'était un jour d'été. Vers le midi, lorsque le soleil était dans toute sa force, le maître de l'âne et le voyageur se disputaient à qui profiterait de l'ombre que donnait le corps de l'animal. Je vous ai loue mon âne, et non pas l'ombre. Non, disait l'autre ; j'ai fait marché pour la bete toute entière....... Ici, l'orateur se tait, et fait mine de s'en aller. Les Athéniens l'arrêtent : on veut savoir le dénoûment. L'ombre de l'âne vous occupe, dit *Démosthènes* ; et les matières les plus

graves, vous ne les entendez qu'avec peine. (Dan. Heinsius, *Laus Asini.*) M. *Le Bailly* a mis cette fable en vers, et ce n'est pas la moins agréable de son charmant recueil.

Cette fable, et celles que l'on vient de citer, ont été faites par des hommes libres, et plusieurs d'entre elles sont antérieures à celles de *Phèdre* et d'*Esope* même. Cela suffit, je crois, pour prouver que c'est à tort qu'on attribue à l'esclavage l'invention de l'apologue; opinion toutefois accréditée par *Phèdre* qui, étant esclave, et trouvant cette manière d'habiller la vérité d'une utilité fréquente pour les hommes de sa condition, en conclut trop facilement qu'ils en sont les créateurs, et dit à *Eutyque*, auquel il fait hommage du troisième livre de ses fables :

Nunc fabularum cur sit inventum genus,
Brevi docebo : servitus obnoxia,
Quia quæ volebat non audebat dicere,
Affectus proprios in fabellas transtulit,
Calumniamque fictis elusit jocis.

(8) *En dépit de lui-même* (La Fontaine) *il s'est placé au dessus d'eux* (Phèdre et Ésope).

La Fontaine se croyait véritablement inférieur aux anciens fabulistes. Voici ce qu'il dit de ses fables, comparativement à celles de *Phèdre* : « On ne retrouvera pas ici l'élégance ni l'extrême » brièveté qui rendent Phedre recommandable ; ce sont des qua- » lités au-dessus de ma portée. »

Cette injustice du génie envers lui-même faisait dire à Fontenelle : « *C'est par bêtise qu'il préfère les fables de Phèdre* » *aux siennes.* »

(9) *M. Ginguené.*

Membre de l'Institut, également célèbre comme savant et comme écrivain, comme littérateur et comme poëte. Ses rapports sur les travaux de la classe de la littérature ancienne n'attestent pas moins l'étendue et la variété de ses connaissances, que l'élégance et la flexibilité de son style. La France lui doit,

sur la littérature italienne, un ouvrage plus complet que ceux que l'Italie possède sur cette matière.

De plus, nous lui devons plusieurs morceaux de poésies écrits avec autant de goût que de sentiment; une élégante traduction du poëme de *Catulle*, intitulé les Noces *de Thétis et de Pélée*; et un volume de fables pleines de philosophie et d'esprit, imitées de l'italien, mais imitées avec ce talent qui invente.

Nous engageons les personnes qui désirent se faire une idée juste du talent et des principes de M. *Ginguené*, à lire la fable intitulée *le vieux pêcher*; c'est la vingt-unième de son recueil. Cette fable contient d'excellens avis pour les vieillards, avis utiles (car à tout âge l'homme a besoin de leçons), et leur trace la conduite qu'ils doivent tenir avec les jeunes gens appelés à les remplacer dans la carrière que leurs forces ne leur permettent plus de suivre. Elle se termine par ces vers :

Aidons nos successeurs, c'est le conseil du sage;
Ainsi de mon pêcher quinteux,
Je sais mettre à profit la leçon pour moi-même.
Tel vieillard savant et hargneux,
Qui me traite en jeune homme et fait le dédaigneux,
En profitera-t-il de même ?

(10) *A un seul près j'ai inventé tous mes sujets.*

J'ai trouvé dans un recueil d'apologues en prose le sujet de la fable intitulée *la Statue renversée*; les autres fables insérées dans ce volume sont de mon invention. Je ne serais pas surpris cependant que les rapports que j'ai aperçus entre certains objets n'aient été saisis avant moi par d'autres personnes. Cela m'est déjà arrivé pour la fable *du fer et de l'aimant*, sujet traité par l'abbé *Mangenot*. Mais, j'espère qu'on ne s'autoriserait pas de ces rencontres, qui ne peuvent au reste avoir lieu que dans des sujets simples, pour se croire en droit de douter de la véracité de ma déclaration.

(11) *Je me suis appliqué à conserver aux acteurs que j'ai*

mis en scène, les mœurs qui leur ont été données par la nature, ou tout au moins par l'opinion.

Les animaux, indépendamment de leurs mœurs réelles, observées et décrites par les naturalistes, ont des mœurs qui leur sont prêtées par le préjugé. Le fabuliste ne doit pas hésiter à profiter des ressources que lui offrent ces mœurs fictives, réelles en définitif pour ses lecteurs.

Le chant du cygne mourant a fourni un sujet de fable à *La Fontaine*, qui adoptait cette erreur en faveur de la moralité qu'il espérait en tirer. A son exemple, et dans le même intérêt, j'ai profité de la vieille opinion qui accordait au crocodile le don des larmes, à l'aigle la faculté de regarder fixement le soleil, à l'ours le talent de former la figure de ses petits en les léchant. C'est user de la liberté que comporte le genre. Ce serait en abuser que de donner aux acteurs de l'apologue des mœurs opposées à celles qu'ils tiennent de la nature ou du préjugé. La faute du fabuliste, en ceci, ne serait pas moins grave que celle du poëte comique qui mettrait son personnage en contradiction avec le caractère qu'il lui aurait donné sur l'affiche.

(12) *En dépit d'Aristote.*

« *Aristote*, dit *La Fontaine*, n'admet dans la fable que les » hommes et les animaux; il en exclut les hommes et les plantes. » Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni » *Ésope*, ni *Phèdre*, ni aucun des fabulistes, ne l'ont gardée »....

Quel que soit le poids d'une opinion d'*Aristote*, on peut oser la contrarier, quand on a pour soi *Esope*, *Phèdre* et *La Fontaine*.

(13) *L'Olive.*

Dans l'eau propice où l'art le baigne;

(Ce fruit.)

De ses défauts un jour se voit débarrassé.

En effet, les olives n'ont pas sur l'arbre cette saveur qui leur fait trouver place sur les tables les plus délicates. C'est à l'aide de

la préparation suivante, dit l'*Encyclopédie*, qu'elles perdent l'amertume insupportable qui leur est naturelle.

« Quand les olives sont en état d'être confites, c'est-à-dire, en juin ou en juillet, bien long-tems avant qu'elles soient propres à fournir de l'huile, on les cueille et on les met tremper quelques jours dans l'eau fraîche. Après les en avoir tirées, elles sont remises dans une autre eau préparée avec de la cendre de barille, ou de la soude, et de la cendre de noyaux d'olives brûlées, ou de la chaux; on les fait passer ensuite dans une seconde saumure faite d'eau et de sel, avec laquelle on les met dans les petits barils dans lesquels on les envoie; mais pour leur donner cette pointe agréable qu'elles ont, on jette par-dessus une essence ordinairement composée de girofle, de cannelle, de coriandre et de fenouil.

» La composition de cette essence est une espèce de secret parmi ceux qui se mêlent de confire les olives, et l'on peut dire que c'est en cela que consiste toute l'habileté de ce commerce, le reste étant assez facile à faire. »

(14) *Le fer et l'aimant.*

Il y avait plus de dix ans que cette fable était faite, quand un de mes amis, M. *Auger*, littérateur non moins recommandable par la pureté de son goût que par l'étendue de son érudition, me fit connaître celle que l'abbé *Mangenot* a composée sur le même sujet. La voici :

Un jour l'aimant tint au fer ce langage :
Ne m'aimez plus, ou craignez mon courroux.
Ah ! dit le fer, si mon feu vous outrage,
Mon cher aimant, pourquoi m'attirez-vous ?

(15) *Actéon.*

Petit-fils de Cadmus. Il eut un jour le malheur de surprendre Diane au bain; la déesse indignée, lui jeta de l'eau au visage, et le chasseur, métamorphosé en cerf, fut dévoré par ses propres chiens. Sa coiffure rappelle aujourd'hui des malheurs un peu moins tragiques.

(16) *Polichinelle.*

Grands et petits, tout le monde connait ***Polichinelle***, mais tout le monde ne connait pas son origine.

Polichinelle est dans les farces napolitaines un personnage aussi important qu'Arlequin dans les farces vénitiennes. C'est un paysan calabrois, souvent très-fin, sous l'apparence de la balourdise. Il est vêtu d'une casaque et d'une longue culotte blanches. Il porte un demi-masque brunâtre, remarquable par un très-long nez aquilin. Sa coiffure est un haut bonnet de feutre gris, non pointu et sans bords.

Il parle en jargon et ne bredouille pas. Son nom est ***la Pulcinella.*** Il y a, comme on voit, quelque différence entre ce polichinelle et le nôtre, couvert de dorures, chamarré de mille couleurs, décoré de deux bosses, et débitant ses turlupinades d'une voix qu'il ne peut se faire qu'à l'aide d'un instrument appelé ***pratique***. En gardant ses sabots, notre ***polichinelle*** prouve qu'il n'a pas oublié son origine. Il est estimable sous ce rapport du moins. C'est la preuve d'un bon cœur et d'un bon esprit, que de ne pas rougir de la condition de ses pères.

(17) *Socrate.*

Le plus sage des hommes. Il fut persécuté par les trente tyrans, joué en plein théâtre par ***Aristophane*** et condamné à mort par le sénat d'Athènes, sur l'accusation de ***Mélitus*** et d'***Anitus***. C'est au sujet de la mort de ***Socrate*** que Phedre a dit :

> » *Cujus non fugio mortem si famam adsequar,*
> *Et cedo invidiæ dummodo absolvar cinis.* »

Ces admirables vers ne font pas moins l'éloge du poëte qui les a faits, que du sage qui les a inspirés.

Voltaire dit :

> *Socrate, enfant de la sagesse,*
> *Martyr de Dieu dans la profane Grèce.*

Le théisme semble en effet avoir été la religion de ce grand homme qui, par la force et la rectitude de son esprit, s'est élevé

à la connaissance des plus hautes vérités morales. Cette force est une espèce de révélation.

(18) *Galilée* (Galileo, Galilei).

Ce philosophe naquit à Pise en 1564. Il adopta le système de *Copernic*, et, plus hardi que lui, osa enseigner publiquement le mouvement de la terre autour du soleil. On n'attaque pas impunément le premier de vieilles erreurs. Socrate avait été condamné à Athènes pour avoir démontré l'absurdité du polythéisme; *Galilée* fut condamné à Rome, pour avoir démontré l'erreur du système de Ptolémée. Bible en main, l'inquisition le condamna, comme hérétique, à être incarcéré, et à réciter, chaque semaine, pendant trois ans, les sept psaumes de la pénitence. Socrate n'en avait pas été quitte à si bon marché. Après de mûres réflexions, faites en prison, il est vrai, le physicien crut pouvoir condescendre aux désirs des sept cardinaux qui l'avaient condamné, et, les genoux en terre, il se rétracta en ces termes: *Corde sincero et fide non fictâ, abjuro, maledico et detestor supra dictos errores et hereses.*

L'inquisition dut lui savoir d'autant plus de gré de cet effort, qu'il ne partait pas d'une intime conviction; car en se relevant, le philosophe relaps ne put s'empêcher de dire, en frappant du pied la terre qu'il avait rendue à son ancienne immobilité: *e pur si move!* et pourtant elle tourne!

Le système professé par *Galilée*, d'après *Copernic*, était, comme beaucoup d'autres choses, renouvelé des Grecs; fondé sur les opinions de *Pythagore*, il avait été soutenu par *Ecphantus*, *Seleucus*, *Aristarcus*, *Philolaus*, *Cleanthès*, *Heraclidès Ponticus*, et enfin par *Archimède*, dans son livre intitulé *Arenarius*.

Nicolas Krebs, cardinal de *Cusa*, essaya de le faire revivre vers le milieu du quinzième siècle, dans son livre *De Doctâ Ignorantiâ*. Dans le seizième siècle, *Copernic*, chanoine de Thorn, sembla ne l'adopter que comme une hypothèse commode pour ses calculs, et par ses calculs fit de cette hypothèse une réalité, dans un livre dédié au Pape *Paul III*.

N'est-il pas singulier que les opinions pour lesquelles *Galilée* fut si rudement tancé en 1633 par sept cardinaux, soient précisément celles qu'un cardinal avait impunément ressuscitées vers 1450, et

qu'en 1543, un pape semblait avoir adoptées, en acceptant la dédicace d'un livre où leur évidence était démontrée par un chanoine?

(19) *L'Anitus du jour.*

Voilà de ces traits qui ne regardent personne, parce qu'ils peuvent chaque jour changer d'application. Je renouvelle ici ma profession de foi : *Parcere personis, dicere de vitiis.*

Anitus était un rhéteur ennemi déclaré de Socrate. Les rhéteurs, dès ce tems, n'aimaient pas les philosophes. Celui-ci est à jamais exécrable par la mort du sage qu'il dénonça de concert avec *Mélitus*, autre rhéteur. Le sang du juste retomba sur eux. *Anitus*, obligé de s'expatrier, par suite de l'horreur que les conséquences de sa calomnie avaient attirée sur lui, fut assommé à Héraclée, et *Mélitus* périt à Athènes en expiation du même crime dont la majorité de ses concitoyens avait été complice. Il n'y a pas toujours de l'honneur à être absurde, et du profit à être atroce.

(20) *Fréron.* (Catherine).

Il a été pendant trente ans l'*Anitus du jour.*

(21) *Voltaire.*

Le génie le plus étonnant qui ait existé. Il est pour l'exécution ce qu'Aristote est pour le conseil. Le philosophe grec a donné des principes sur tout; le français a laissé des modèles en tout. La collection de ses œuvres est un recueil complet en poésie, en littérature et en philosophie. C'est probablement pour consoler les nations qui nous l'envient, que certaines personnes s'acharnent après la mémoire de ce grand homme, relèvent avec exagération ses défauts, ses erreurs, car il n'en est pas exempt, et atténuent, autant qu'elles le peuvent, l'éclat des beautés innombrables dont ses ouvrages en tous genres sont semés. La gloire de *Voltaire* n'est donc pas pour elles une gloire nationale? Le moment est venu où l'on doit s'entendre sur un objet d'un si grand intérêt. De quelque opinion que l'on soit, on ne peut prétendre qu'il faille tout louer ou tout condamner dans *Voltaire*. La foi n'exclut pas le goût. Soyons bons Chrétiens, mais soyons aussi bons Français.

(22) *Les* Roussels *passeront, les* Janots *sont passés.*

Roussel (Cadet) est le héros de quelques farces auxquelles une originalité bouffonne et le jeu non moins bouffon d'un acteur ont donné de la vogue aux boulevarts. *Janot* avait joui, il y a trente ans, sur les mêmes théâtres, d'une faveur non moins grande, et presque aussi méritée. Il n'est plus connu que des érudits. *Sic transit gloria mundi.*

On n'a pas cru devoir mettre de notes relativement à *Racine* et à *Corneille*; mais une note sur *Cadet-Roussel* et sur *Janot* peut être de quelque utilité pour nos neveux.

(23) *Les trois zones.*

Il y en a proprement cinq qui tirent leur dénomination de leur degré d'éloignement ou de proximité du soleil. La zone torride est l'espace compris entre les deux tropiques, et partagé par l'équateur. Les zones tempérées sont les espaces compris entre le tropique du cancer et le cercle polaire arctique, et entre le tropique du capricorne et le cercle polaire antarctique. Les deux zones glaciales sont les espaces circonscrits par les deux cercles polaires, et dont les pôles sont les centres.

Les noms des différentes zones indiquent la différence de leur température.

(24) *M. Andrieux.*

Auteur de plusieurs comédies remarquables par un talent non moins naturel que spirituel; auteur aussi de plusieurs contes, moraux sans pédanterie, ingénieux sans recherche, et gais sans licence.

M. *Andrieux* est membre de l'Institut, et professeur de littérature à l'école polytechnique. Les leçons qu'il donne en cette dernière qualité, n'ont pas moins pour objet de former la raison que l'esprit de ses élèves. Il serait difficile de trouver un littérateur qui alliât un jugement plus sain à un goût plus sûr.

(25) *Sibérie.*

Vaste contrée d'Asie située sous la zone glaciale.

(26) *Cafrerie.*

Pays des Cafres, contrée d'Afrique située sous la zone torride.

(27) *Colin-Maillard.*

Une note à ce sujet serait inutile, si le hasard ne pouvait faire tomber ce livre entre les mains de quelque étranger. Ce jeu, dont l'origine se perd dans la nuit des tems, consiste à bander les yeux à une personne qui court ainsi à travers une société qui l'agace. *Le Colin-Maillard* se fait remplacer par le joueur qu'il attrape, et qu'il nomme, les yeux fermés s'entend. *Casse-cou*, *Pot-au-noir*, sont les mots par lesquels on l'avertit du risque auquel il s'expose en dirigeant sa course vers un meuble ou un objet contre lequel il pourrait se blesser. Ce jeu d'enfant qui ne déplaît pas aux grandes personnes, est moins du goût des mères que de celui des filles ; ce qui donne quelques présomptions contre son innocence.

(28) *Momus.*

Dieu de la raillerie et des bons mots. Les Dieux mêmes n'étaient pas à l'abri de ses traits satiriques. Choisi par Neptune, Minerve et Vulcain, pour juger de l'excellence de leurs ouvrages, il les critiqua tous les trois. Neptune aurait dû mettre au taureau les cornes devant les yeux pour frapper plus sûrement, ou du moins aux épaules, pour porter des coups plus forts. La maison de Minerve lui sembla mal entendue, parce qu'elle était trop massive pour être transportée, en cas de mauvais voisinage. Quant à l'homme de Vulcain, il aurait voulu qu'on lui eût fait au cœur une petite fenêtre par le moyen de laquelle on pût lire dans ses plus secrètes pensées. Vénus même ne put échapper à sa causticité ; mais comme

elle était trop parfaite pour que sa personne pût donner prise à la censure, c'est sa chaussure qu'il attaqua. Les critiques depuis n'ont pas toujours été si réservés, en littérature surtout. Or, vu les titres de la plupart de ceux qui, de tout tems, ont jugé les autres, en est-il beaucoup à qui l'on ne soit en droit de dire : *Sutor ne ultrà crepidam !*

(29) *En oût ce fut tout autre chose.*

J'ai cru pouvoir écrire *oût* au lieu d'*août*, et en cela je suis autorisé par l'usage. On dit aussi communément *oût* qu'*août*.

Ce mot *oût* est employé dans les campagnes pour le mot moisson. La Fontaine s'en est servi dans ce sens :

> *Je vous paierai, lui dit-elle,*
> *Avant* l'oût, *foi d'animal.*

Avant la moisson qui se fait au mois d'*août*.

Oût et *août* dérivent d'*Augustus*, nom que portait le sixième mois de l'année dans le calendrier de Romulus, et qui lui fut donné par le sénat en honneur d'Auguste, lequel avait triomphé trois fois, et subjugué l'Egypte dans ce même mois où il était parvenu au consulat, avant l'âge. Ce mois, jusqu'alors, avait été appelé *Sextilis*.

(30) *Les trésors de la Beauce.*

La Beauce, ancien nom d'une province de France. Elle contenait le Pays Chartrain, le Dunois, le Vendômois, et faisait partie de l'Orléanais ; c'est aujourd'hui le département d'*Eure et Loir*.

La Beauce est très-fertile en blé, ce qui la fait appeler *le grenier de Paris*.

(31) *Rollin* (Charles).

Né à Paris le 30 janvier 1661. Il était fils d'un coutelier. C'est à un bénédictin des Blancs-Manteaux qu'il fut redevable de son éducation. Ce moine ayant reconnu dans le jeune *Rollin*, qui lui servait

la messe, d'heureuses dispositions pour les lettres, lui procura une bourse au collége du Plessis. Le jeune homme y fit ses humanités sous le célèbre *Hersan*, qui ne crut pas pouvoir se donner un plus digne successeur que son élève. *Rollin* le remplaça dans les chaires de seconde, de rhétorique, et dans celle de professeur d'eloquence au collége Royal. Nommé recteur de l'universite en 1694, il régénéra l'instruction, non-seulement en remettant en honneur l'étude du grec, mais en faisant marcher de front l'étude de la langue nationale avec celle des langues anciennes. En reconnaissance de ses services, il fut conservé deux ans dans cette dignité, à laquelle on l'éleva de nouveau en 1720.

Rollin avait quitté dès 1712 l'administration du collége de Beauvais, pour consacrer tout son tems à la composition de ses ouvrages. Ils ont mis le sceau à sa réputation. C'est par eux qu'il ne mérite pas moins de la jeunesse présente, que de celle qui lui fut contemporaine; c'est par eux qu'il a été et qu'il sera l'instituteur de la jeunesse, tant que l'instruction sera puisée dans les sources du goût, et reposera sur les bases de la morale.

Rollin, érudit sans être pédant, doux sans être faible, était remarquable par la candeur et la naïveté de son caractère. Persuadé de l'utilité de ses ouvrages, il en parlait comme il en pensait, et les louanges qu'il se donnait partaient moins de son orgueil que de sa franchise.

Voltaire qui détestait toute pédanterie, loin d'en accuser *Rollin*, dont il relève plusieurs erreurs, en fait assez l'éloge, en lui conservant, dans le *Temple du goût*, les fonctions qu'il remplissait dans l'Université :

Non loin de lui (*) *Rollin* dictait
Quelques leçons à la jeunesse ;
Et quoiqu'en robe on l'écoutait,
Chose assez rare à son espèce.

Entre les ouvrages les plus recommandables de *Rollin*, on distingue son *Histoire Ancienne*, son *Histoire Romaine*, et le *Traité*

(*) Le Dieu du goût.

des Études. *Rollin* était membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il mourut en 1741, à l'âge de quatre-vingts ans.

(32) *M. Delille* (Jacques).

Qui ne connaît pas ce poëte, non moins étonnant par son élégance que par sa fécondité ? Ses nombreux ouvrages sont entre les mains de tout Français et de tout étranger qui aime la langue de *Racine* et de *Voltaire*. Personne, depuis ces deux grands hommes, n'a manié cette langue avec plus d'habileté et de succès.

(33) *Les Guèbres.*

Sectateurs de *Zoroastre*. Ils passent pour adorer le feu et le soleil, auxquels ils ne rendent un culte que parce qu'ils les regardent comme des images de l'Etre Suprême. Les *Guèbres* croient à un Dieu unique, et n'ont été accusés d'idolâtrie que par les ignorans qui les ont jugés sur des pratiques extérieures. Les *Guèbres* sont doux, charitables, hospitaliers. Leurs mœurs sont la conséquence des préceptes qui leur sont tracés dans le *Zendavesta*, livre qui, disent-ils, a été donné à *Zoroastre* par Dieu même. Ces préceptes, quant à la morale, ont quelque analogie avec ceux du christianisme, et respirent la plus douce philanthropie.

(34) *Un Clément.*

Il fut aussi quelque tems l'*Anitus du jour*. Semblable à l'incendiaire qui détruisit le temple d'Ephèse, ce *Clément* obtint quelque célébrité en attaquant les plus illustres de ses contemporains. Si violentes et si injustes que soient ses diatribes, avouons pourtant que depuis on a fait mieux ou pis.

Quand ce critique a voulu se produire comme auteur, ses essais n'ont pas été heureux. Sa réponse à *Voltaire* au nom de *Boileau*, est une satire au-dessous du médiocre.

Sa tragédie de *Médée* n'est connue que par le bruit de sa chute; et peu de personnes savent qu'il a traduit en vers la *Jérusalem dé-*

livrée. Après un long repos, *Clement* rentra dans l'arène, mais sans succès. Des coups de mâchoire ne sont pas des coups de dents; il parut lourd et usé, et mourut oublié ou éclipsé.

On l'appelait *Clément* l'*inclément*. Il était de Dijon. Il ne faut pas le confondre avec l'auteur des *nouvelles littéraires*, autre critique qui mourut fou à Charenton. Ce *Clément*-là était de Genève. Ses écrits sont des modèles d'urbanité, de modération même, comparés à ceux de son *homonyme*, et pourtant il ne pèche pas par excès d'indulgence.

(35) *Au tems où les bêtes parlaient,*
Non pas hier pourtant.

Ce trait a quelque ressemblance avec ce passage d'une fable de l'abbé *Le Monnier* :

« *Au tems que les cruches parlaient ;*
C'était, s'il m'en souvient, la semaine dernière. »

Ce n'est pourtant pas à *Le Monnier* que je l'ai emprunté, mais bien à maître *Rabelais*, à qui notre abbé peut bien avoir aussi quelque obligation.

Au temps où les bêtes parlaient, il n'y a pas trois jours, dit le curé de Meudon. (Pantagruel, liv. 2, chap. 15.)

Il serait assez curieux de dresser un état des emprunts faits à cet inépuisable prêteur. Il se trouverait d'assez beaux noms sur la liste de ses créanciers, parmi lesquels figureraient *Molière*, *La Fontaine* et *Voltaire* lui-même, qui décrie un peu trop dans *Rabelais* la monnaie qu'il pille.

(36) *Nestor.*

Roi de Pylos. Il était du nombre des capitaines grecs qui suivirent Agamemnon au siége de Troie. Son grand âge et sa longue expérience lui donnaient une grande influence dans les conseils; on l'écoutait avec déférence, quoiqu'il traitât souvent avec assez peu de ménagement Agamemnon, roi des rois, et Achille égal aux Dieux. *Nestor* avait l'habitude de sacrifier la génération présente à

la génération passée. Les héros au milieu desquels il finissait sa vie ne valaient pas, disait-il, ceux au milieu desquels il l'avait commencée. Dès ce tems-là, aux yeux de la vieillesse, la jeunesse n'était qu'une race dégénérée. Cette manière de voir durait encore du tems d'Auguste :

Difficilis, querelus : laudator temporis acti,
Se puero, censor castigatorque minorum.

Dit Horace en faisant le portrait du vieillard, portrait fait d'après des observations si justes, qu'il ressemble aux *Nestors* de nos jours.

Le caractère de *Nestor* tracé avec une naïveté souvent sublime, ne dépare point l'Epopée dans Homère ; mais placé dans des circonstances moins graves, ne serait-il pas essentiellement comique ? Il y a peu d'assemblées, de sociétés, et même de compagnies, où l'on n'acquière journellement la preuve de cette vérité.

(37) *Tel, déjà capitaine au milieu des marmots,*
Guesclin, dans un enfant, faisait voir un grand homme.

Bertrand Du Guesclin, gentilhomme breton, l'homme le plus brave et le plus brave homme de son tems. Il était né pour les combats. Dès sa plus tendre enfance, il bataillait avec des guerriers de son âge. *Il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde*, disait sa mère ; *il est toujours blessé, toujours déchiré, toujours battant ou battu.*

Il fit toute sa vie la guerre aux Anglais avec des succès divers, mais avec une intrépidité toujours égale. Vainqueur à Cocherel, vaincu à Navarette, il fut héros dans les revers comme dans la prospérité. Une maladie l'enleva devant Château-Rendan, qu'il assiégeait, et dont les clefs, rendues à sa mémoire, furent déposées sur son cercueil par le gouverneur de la place.

Du Guesclin était connétable de France et de Castille ; il fut enterré à Saint-Denis avec les rois.

(38) *Dans le comptoir, Fabert ne rêvait que combats.*

Fabert (Abraham) était fils d'un libraire de Nancy. Son père le

destinait à l'église ou au barreau ; la nature l'avait fait pour la guerre. Il se signala bientôt par des exploits si surprenans, qu'on les attribuait à un pouvoir surnaturel, et au diable plutôt qu'à Dieu, ce qui est tout simple. Un jugement solide et profond, une intrépidité à toute épreuve, avaient seuls produit ces miracles, et ceux qui leur succédèrent pendant la longue carrière qu'a fournie ce guerrier. Louis XIV, en considération de tant de services, voulut décorer *Fabert* du cordon bleu, en le dispensant des preuves de noblesse exigées par les statuts de l'ordre. *Fabert* refusa le cordon, par cela même qu'il ne pouvait faire ses preuves. *Je ne veux pas*, disait-il, *que mon manteau soit décoré d'une croix, et mon âme déshonorée par une imposture*. *Fabert* mourut en 1662, à Sedan, dont il était gouverneur. Il était Maréchal de France.

(39) *Le mulot.*

Mus sylvaticus. Ce quadrupède plus petit que le rat, et plus gros que la souris, se retire comme eux dans des trous; il habite les bois et les champs.

Le fait que je raconte est vrai, aux discours près. L'éléphant du jardin des Plantes écrasa par mégarde un *Phascolome* qui, très-imprudemment, avait fait son terrier dans la cour où ce colosse se promène.

Le *Phascolome*, dont on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici la description, est un quadrupède nouvellement découvert dans les parties méridionales de la nouvelle Hollande, et qui a des rapports avec les animaux à bourse et avec les rongeurs. Sa taille est égale à celle du blaireau ; il est gros et bas sur jambes ; son poil épais et grossier est d'un gris plus ou moins brun ; il n'a pas de queue, ses oreilles sont courtes ; sous son ventre est une poche où il porte ses petits tant qu'ils n'ont pas acquis le développement nécessaire pour se mouvoir par leurs propres forces. Sa bouche est armée de quatre incisives, et ses pieds de devant d'ongles forts et propres à fouir. Le *Phascolome* est très-lent dans ses mouvemens ; il habite les terriers et ne se nourrit que de végétaux. On dit sa chair excellente à manger. Ce nom *Phascolomis* signifie un rat, ou en général un rongeur pourvu d'une poche ; les naturels de la nouvelle Hollande l'appellent *Wombat*.

(40) *Folliculaire.*

C'est le nom que l'on donne à cette espèce de critiques qui rend ses arrêts sur des feuilles isolées, ou plutôt sur une portion de ces feuilles, de là appelées *feuilleton*.

Le nom de *folliculaire* marque peu de considération pour la personne à laquelle on l'applique, et ne peut pas, sans injustice, être donné indifféremment à quiconque écrit dans les journaux.

Les *feuilletons* même qui ont été trop souvent déshonorés par les plus injurieuses diatribes, par les plus grossières turlupinades, offrent souvent des articles qui sont des modèles de goût et de modération. Il existe entre les auteurs de ces articles et les *folliculaires* la même différence qu'entre *Aristarque* et *Zoïle*, *Boileau* et *Gâcon*.

(41) *Confucius.*

Nom latin donné par les missionnaires à un philosophe chinois qui s'appelle *Confutzée*, dans la langue de son pays. Ce sage, qui ne cessa pas de l'être à la cour où il a rempli les plus honorables fonctions, finit par renoncer au ministère pour se livrer à l'enseignement de la philosophie. Il eut de nombreux disciples; mais il paraît que ses leçons étaient plus écoutées que pratiquées. *Hélas!* disait-il quelque tems avant sa mort, *il n'y a plus de sages, il n'y a plus de saints; les rois méprisent mes maximes; je suis inutile au monde, il ne me reste plus qu'à en sortir.*

Il en sortit à l'âge de soixante et treize ans, et, comme de raison, fut beaucoup plus honoré après sa mort qu'il ne l'avait été de son vivant. *Confucius*, suivant MM. *Chaudon* et *Landine*, vivait 550 ans après la naissance de J. C., et 551 ans avant la même époque, suivant *Langlet-Dufrenoy* et M. *Deguigne*, d'accord sur ce point avec les chronologistes susdits, à onze cent et un an près.

(42) *Philosophes.*

Mot dont on a étrangement abusé; dans son sens primitif, il signifie ami de la sagesse. D'apres cela, ce nom respectable n'appartient pas plus aux réformateurs imprudens qu'aux fanatiques défenseurs d'institutions surannées.

(43) *Arachné.*

Habile ouvrière qui prétendait l'emporter sur Minerve dans l'art de la broderie. La déesse, piquée de se voir en effet surpassée dans un défi que cette imprudente avait osé lui porter, déchira les trames, brisa les métiers de sa rivale, et la frappa sur la tête avec sa navette. Arachné se pendit de désespoir, et Minerve la changea en araignée.

Ce fait nous apprend jusqu'où peuvent nous mener les jalousies de professions. Minerve est ici dans son tort. La sagesse même ne peut donc pas répondre d'elle en toute circonstance.

(44) *La Statue renversée.*

Le fond de cette fable, ainsi que je l'ai dit, n'est pas de mon invention. Je l'ai trouvé dans un recueil en prose, intitulé *Apologues modernes*, imprimé à Bruxelles en 1789.

Il est une autre fable imprimée sous mon nom dans quelques recueils, qui m'appartient encore moins que celle-ci; c'est une fable intitulée l'*or et le fer*. Ne l'avoir point placée dans ce volume, c'est prouver suffisamment, je crois, que je n'en suis pas auteur.

(45) *Jamais une esquisse, une ébauche,*
Un simple trait peut-il sortir de ma main gauche ?

Il n'y a pas de règle sans exception. *Jouvenet* devenu paralytique de la main droite, dessinait et peignait de la main gauche. Entre autres morceaux admirés, il exécuta de cette main le tableau appelé le *Magnificat*, tableau que peu de peintres eussent exécuté de leur main droite.

(46) *Allons, flatteurs, faites des vôtres.*

Tout homme aime à être flatté, c'est un malheur. Mais un malheur plus grand, c'est qu'il y ait des gens assez lâches pour flatter.

Le *flatteur* est l'homme qui n'a pas honte de chercher à se rendre agréable, soit en louant sciemment, avec exagération, dans les autres les qualités qu'ils peuvent avoir, soit en leur prêtant sciemment aussi les qualités qu'ils n'ont pas. La pire espèce de *flatteurs* est celle qui érige les vices en vertus.

Il ne faut pas confondre l'éloge avec la flatterie; l'éloge est le prix dû aux bonnes et aux grandes actions. Celui qui refuse l'éloge à l'homme qui l'a mérité, n'est pas moins injuste que le *flatteur*, et il est quelquefois aussi lâche; car, s'il est toujours lâche de flatter, il est souvent courageux de louer.

Cette différence entre l'éloge et la flatterie est peut-être exprimée d'une manière assez sensible dans les vers suivans; et c'est ce qui me détermine à les rapporter. Ils sont extraits d'une comédie inédite intitulée *le retour de Trajan. Pline le jeune* les adresse à un *libelliste* qui l'accuse d'avoir flatté l'Empereur.

Je ne l'ai pas flatté; c'est le métier d'un lâche;
Ce ne sera jamais le mien.
Je l'ai loué quand il a fait le bien.
Je l'ai loué souvent; et d'un bon citoyen
C'est remplir la plus noble tâche.
Chacun à son devoir veut être encouragé
Par l'attrait d'une récompense;
Par l'espoir des grandeurs tel s'y trouve engagé,
Tel par l'espoir de la puissance.
Vous-même, sans l'espoir du gain,
Vous persisteriez moins, je pense,
Dans le plus vil métier du plus vil écrivain.
Mais ces objets de nos désirs extrêmes,
L'or, les rangs, les grandeurs si chéris des humains,
Que sont-ils pour les souverains
Qui les possèdent par eux-mêmes?
Nous devons donc à leurs vertus
Un prix mille fois plus sublime.

C'est l'amour général, c'est la publique estime,
Qui, d'un jour bien rempli, récompensait Titus !
L'éloge encourageait cette bonté féconde,
Qui sur le genre humain chaque jour s'exerçait;
Et la voix qui le prononçait
Acquittait la dette du monde.
Sous un autre Titus j'ai rempli ce devoir, etc.

(47) *Eau de Dupleix,*

L'eau de *Dupleix* est une essence dite *vestimentale*, et qui porte le nom de son inventeur.

M. *Denis* dont il est question dans la fable à laquelle cette note se rapporte, est un personnage qu'une chanson pleine d'originalité, de gaieté et de naturel, a rendu célebre. Cette chanson est de M. *Désaugiers*, qui est né pour faire des couplets comme *La Fontaine* était né pour faire des fables.

(48) *Par un carme ou par un sonnet.*

On écrit encore *sonnet*, et l'on prononce *sonnet*; on prononçait *sonnés* du tems de Boileau, si l'on en juge par ces vers :

. . . . « Tes biens au sort abandonnés,
Devenir le butin d'un pique ou d'un *sonnés*. »

SATIRE XI.

Il paraît qu'insensiblement l'usage a substitué dans ce mot *sonnez* le son de l'*et* à celui de l'*é* fermé. De là, matière à dispute. Si l'on rime pour l'oreille, *sonnet* ne rime plus avec *abandonnés*; mais comme on rime aussi pour l'œil, *sonnez* ne rime pas avec *cornet* : voilà donc un mot mis hors du dictionnaire des rimes, pour peu que l'on s'obstine à lui conserver son ancienne orthographe.

Peut-être les rimes ne sont-elles pas assez nombreuses dans notre

langue pour qu'on renonce à l'emploi d'un mot qui peut rimer ; peut-être, dans le doute où nous sommes, est-ce l'oreille qu'il faut consulter de preférence à l'œil. Ces réflexions, je l'avoue, m'ont déterminé à employer le mot *sonnez*, d'apres le son que lui donne la prononciation générale. Mais pour ne pas blesser l'œil en satisfaisant l'oreille, j'ai ecrit ce mot conformément à la prononciation *Sonnet*. Boileau a pris une licence bien plus grande que la mienne, quand il a fait de *chèvrefeuille* *chèvrefeuil* dans les vers suivans :

Antoine, gouverneur de mon jardin d'*Auteuil*,
Qui dirige chez moi l'if et le *chèvrefeuil*.

Il me semble qu'ici Boileau sacrifie un peu trop l'intérêt de l'étymologie à celui de la rime, et n'est pas, comme moi, excusé par l'usage. Je ne serais pas étonné cependant de me voir condamné par ceux-là même qui le justifient. Aux tribunaux littéraires comme à d'autres, ce n'est pas toujours pour le plus faible que l'on montre le plus d'indulgence.

(49) *Chaudet* (Jean Denis).

Membre de l'Institut, de la section de sculpture, mort à Paris en 1810, dans la force de l'âge et celle de son talent.

Les compositions de cet habile artiste sont remarquables par leur simplicité et leur naïveté. Tels sont les caractères qui appellent d'abord l'attention sur son *OEdipe* et son *Cyparisse* ; attention qui se change bientôt en douce pitié, en profond attendrissement. *Son nid d'amours*, autre morceau d'une exécution charmante, et dont les mauvaises imitations ont été si multipliées, même en Italie, le dispute à ce que les anciens ont laissé de plus ingénieux ; il est impossible de l'étudier sans sourire ; comme il est impossible de ne pas soupirer en contemplant le *berceau de Paul et Virginie*.

Entre les ouvrages d'une plus grande dimension qui sont sortis du ciseau de *Chaudet*, on distingue le bas-relief qui décore le fronton du palais du Corps Législatif, et la statue de NAPOLÉON *Législateur*, placée dans la salle où s'assemblent les députés.

Chaudet a laissé une veuve qui continue par ses tableaux l'honneur d'un nom aussi cher à la peinture qu'à la sculpture.

(50) *La Reynière* (Grimod de).

Auteur de l'Almanach des Gourmands, seul ouvrage de cette époque qui plaise à tous les partis, et concilie tous les goûts.

(51) *Je n'aime pas ces paladins femelles.*

Voltaire était du même avis:

> *J'aimerais mieux,* .... dit-il, je ne sais où,
> *Une beauté douce comme un mouton.*

Et, je ne sais où non plus,

> « Ciel! que je hais ces créatures fières,
> Soldats en jupe, hommasses chevalières,
> Du sexe mâle affectant la valeur,
> Sans posséder les agrémens du nôtre,
> A tous les deux prétendant faire honneur,
> Et qui ne sont ni de l'un ni de l'autre. »

Ces vers-là sont, comme on le voit, dans la bouche d'une femme, et d'une femme de sens.

(52) *La plume en main, burlesques Bradamantes,*
Ne voit-on pas les Saphos guerroyer?

Il était réservé à notre âge de nous montrer dans certaines femmes l'oubli des bienséances porté presque aussi loin que certains hommes ont porté l'oubli des principes. Je suis loin d'approuver la rigueur avec laquelle le poete *Lebrun* défend au beau sexe de prendre la plume. Un pareil arrêt ne blesse pas moins la justice

que la galanterie. Celui qui l'a rendu ne connaissait probablement pas les vers de mesdames de *Salm*, de *Beaufort*, *Dufrenoi*, et *Babois*, les romans de mesdames *Ducos*, *De Souza*, et ceux par lesquels madame *Cottin* s'est placée à côté de nos meilleurs écrivains dans ce genre, si facile pour quiconque borne ses prétentions à se faire lire, si difficile pour quiconque a l'ambition d'être relu. A l'époque où *Le Brun* écrivait, n'était-il enfin de femmes célèbres par leur esprit que celles que nous citons? Ce sexe n'a-t-il pas donné, dans une seule personne, des *rivaux* au nôtre, dans tous les genres d'érudition, de philosophie et de littérature, y compris le polémique?

Bellatrix, audetque viris concurrere virago.

Il eût été fâcheux pour les lettres que tant d'illustres contemporaines se fussent laissé décourager par notre *Pindare*, qui n'a été que trop souvent notre *Alcée*; mais ne serait-il pas à souhaiter de voir revenir à des occupations plus douces et plus décentes certaines femmes qui, entre tant de branches de littérature auxquelles leur esprit pouvait s'appliquer, ont choisi celle qui répugne le plus aux grâces de leur sexe, et aiment mieux *hurler avec les loups*, à l'imitation de *Fréron* et de *Desfontaines*, que de *paître les moutons* avec *Deshoulières*?

Je ne conçois pas comment une femme peut se décider à faire la guerre, même en littérature; à provoquer un combat dont le résultat ne peut jamais être entièrement satisfaisant pour sa fierté. Ou l'adversaire dédaignera la provocation, et cette modération ne peut pas tout-à-fait s'attribuer à la crainte; ou il rendra *œil pour œil et dent pour dent*. Or, dans le premier cas, le refus n'est-il pas un outrage? et dans le second, où est l'honneur? La victoire se déclarera-t-elle pour l'amazone? On l'attribuera moins à sa force qu'à la faiblesse du champion; d'ailleurs, elle n'aura pas ferraillé sans prendre quelque attitude peu séante, sans recevoir quelques-unes de ces atteintes qui appellent sur les héroïnes plus de ridicule que de pitié.

Une femme douée de plus de jugement que d'imagination, aimera mieux ne point écrire que de grossir la liste des faiseurs de libelles. Si, pourtant, écrire est pour elle un besoin, comme il n'est pas donné à tout le monde de réussir dans les genres de

composition par lesquels se sont illustrées les dames ci-dessus nommées, qu'elle cherche la gloire dans l'utilité; à l'exemple de madame *Gacon-Dufour*, ou de mademoiselle *De Meulan*, qu'elle consacre ses loisirs à écrire sur l'économie domestique, ou sur l'éducation. Après le mérite de bien conduire un ménage et de bien élever les enfans, le talent de rédiger le résultat de ses observations, est, j'en conviens, un de ceux que l'on peut souhaiter à la mère de famille qui, ne cultivant ni la musique ni le dessin, ne sachant manier ni l'aiguille ni la navette, après avoir fait le wisk ou le boston, et donné un tems raisonnable à la lecture, se trouve avoir des momens à perdre.

(53) *Cuistre, Coquus, Coquister.*

Ce mot, peu noble par lui-même, puisqu'il désigne ce qu'il y a de plus infime dans les employés de la cuisine, est appliqué depuis long-tems à ces pédans ridicules par l'affectation de la science et par l'ignorance des bienséances.

Molière se sert du mot *cuistre* dans les Femmes Savantes; c'est une des galanteries que *Vadius* adresse à *Trissotin*:

« Allez, *Cuistre*. »

Voltaire dit quelque part:

« Un *cuistre* en robe avec bonnet carré. »

Ils ont quelquefois porté ce costume.

(54) *Zoïle.*

Rhéteur né à Amphipolis en Thrace, 259 ans avant J. C. Il a laissé un nom tristement célèbre. *Zoïle* tenta contre Homère ce que de nos jours on a tenté contre Voltaire. Ce métier-là ne lui a pas réussi. Au lieu de le conduire à la fortune, il le conduisit au gibet. Ptolémée Philadelphe fit mettre *Zoïle* en croix; c'était porter un peu loin l'amour des lettres. Il suffisait d'abandonner ce misérable au mépris public, qui tôt ou tard fait justice de la sottise et de la méchanceté. C'est à l'opinion à pu-

nir les tentatives qu'un présomptueux a faites pour pervertir l'opinion. Soyons de l'avis de l'*homme aux quarante écus*. Ce bon monsieur *André* veut de la proportion en tout, et surtout entre les délits et les peines. C'est aussi l'avis de *Beccaria*.

(55) *Despeautère* (Jean).

Latiniste flamand. On a de lui un grand *in-folio* qui, sous le titre de *Commentarii grammatici*, contient un rudiment, une syntaxe, une grammaire, une prosodie et un traité des Tropes. Il fut long-tems l'oracle des colléges Ce laborieux grammairien était borgne. Il mourut en 1520. Sa latinité n'est pas du goût de la comtesse d'*Escarbagnas*.

(56) *Les doigts salis de l'encre de Gâcon.*

Gâcon, poëte satirique. Il serait tout-à-fait oublié, si son nom ne s'était conservé dans la langue usuelle comme une injure par laquelle on désigne ces libellistes à qui leur talent ne fait pas pardonner leur malignité.

« On peut à Despréaux pardonner la satire ;
» Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
» Le miel que cette abeille a su tirer des fleurs,
» Pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs.
» Mais pour un lourd frelon, méchamment imbécile,
» Qui vit du mal qu'il fait, et nuit sans être utile,
» On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
» Qui fatigue l'oreille, et qui choque les yeux. »

VOLTAIRE, *Discours sur l'envie.*

Le poëte *Lebrun*, dans ses stances aux femmes auteurs, dit :

L'encre sied mal aux doigts de roses.

Cela est trop absolu pour être juste. C'est avec de l'encre que *Sévigné* et *Deshoulières* traçaient les écrits qui nous en-

chantent, et qui vivront autant que notre langue. Je ne sache pas de *doigts de roses* que cette encre puisse gâter. Mais est-il *griffes de harpies* que ne puisse enlaidir l'encre de *Gacon*? C'est dans cette encre que toute femme doit craindre de tremper même sa plume.

(57) *Lovelace.*

Séducteur de *Clarisse* dans le célèbre roman de ce nom. Il est difficile de porter plus loin que lui l'art de plaire et de tromper. Malgré sa fin tragique, il a plus perverti de jeunes gens qu'il n'en a converti. Son nom, qui se donne à ses imitateurs, n'est pas toujours reçu par eux comme une injure.

(58) *Pour ennuyer leur Compagnie.*

Compagnie, *société*, *bande*, *association*. Il se dit des hommes et des animaux. Une *compagnie de cavalerie*, une *compagnie de perdreaux*. Appliqué aux hommes, ce mot indique quelquefois une *association* qui établit solidarité entre ses membres, quelquefois aussi une *société* d'une nature tout opposée, puisque l'*Académie française*, dont les membres n'étaient point solidaires les uns pour les autres, a toujours affecté de s'appeler *compagnie*. Les hommes qui ennuient leur *compagnie*, n'étaient pas, comme on sait, de cette *compagnie*-là.

Troupe et *compagnie* ne sont pas synonymes. *Baron*, de la Comédie française, ayant complimenté le parlement au nom de sa *compagnie*, le premier président *De Harlay* l'en remercia au nom de sa *troupe*.

(59) *Ours mal léchés.*

Cette fable, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est fondée sur une vieille opinion. Les anciens croyaient non-seulement que l'*ours*, mais les quadrupèdes en général, formaient à coups de langue la figure de leurs petits. C'est ce que Virgile exprime

si élégamment dans la peinture qu'il fait des soins que la louve donne à *Rémus* et à *Romulus* :

Fecerat, et viridi fœtam Mavortis in antro
Procubuisse lupam : geminos huic ubera circum
Ludere pendentes pueros, et lambere matrem
Impavidos : illam tereti cervice reflexam
Mulcere alternos, *et corpora fingere linguâ.*

(60) *Mes rivaux dans l'art des fables.*

Ils sont nombreux. *La Fontaine* mis à part, on compte au moins deux cents *fabulistes* français, et la cinquième partie de ces auteurs est vivante. Entre ces derniers, tous, il est vrai, ne sont pas des rivaux aussi redoutables que MM. *Ginguené*, *Le Bailly* et *Aubert*, noms à côté desquels se place celui de M. *Grenus*, non moins recommandable par l'ingénieuse philosophie qui domine dans ses fables, que M. *Du Tremblay*, par la naïve simplicité qui caractérise les siennes. C'est par justice plus que par galanterie, que l'on croit devoir rappeler ici le nom de madame *Joliveau.*

FIN.

MES SOUVENIRS,

OU

RECUEIL

DE POÉSIES FUGITIVES

DE HOFFMAN.

MES SOUVENIRS,

OU

RECUEIL

DE POÉSIES FUGITIVES

DE HOFFMAN.

Beatus ille qui procul negotiis. . . .
HORACE.

A PARIS,

CHEZ { HUET, libraire, rue Vivienne, n°. 8;
CHARRON, libraire, passage Feydeau.

AN 10.

MES SOUVENIRS,

OU

RECUEIL

DE POÉSIES FUGITIVES.

L'HERMITAGE.

IDYLLE.

J'HABITE sous un toît rustique,
Des ans et des vents respecté,
Et couvert d'un tilleul antique
Que mes bons aïeux ont planté.

Ma demeure n'est pas brillante,
Mais je trouve dans ma maison
Le frais, dans la saison brûlante,
Le chaud, dans la froide saison.

Du nectar et de l'ambroisie
J'ignore le charme enchanteur ;
Mais j'ai ce qu'il faut pour la vie,
Et peut-être pour le bonheur.

De mon lit j'apperçois l'aurore
S'éveiller et sourire aux cieux :
Mes rideaux blancs qu'elle colore,
Se teignent de pourpre à mes yeux.

Près de mon asyle champêtre,
Un parterre de mille fleurs
Étend le long de ma fenêtre
Un tapis de mille couleurs.

De ces fleurs récemment écloses,
Zéphyre m'apporte l'odeur ;
Je ne respire que fraîcheur,
Je ne respire que des roses.

Bientôt je savoure le lait
Qu'une jeune Io me procure ;

Simple et frugale nourriture :
Mais c'est Claudine qui le trait.

Claudine est blonde, jeune et belle ;
Toujours elle chante, elle rit :
Claudine n'a pas grand esprit,
Mais ses yeux bleus en ont pour elle.

Elle touche à cet heureux tems
Où l'on aime si bien la vie :
C'est la fleur que seize printems
N'ont point encore épanouie.

Claudine éveille le desir,
Claudine..... chut, muse indiscrète :
Elle n'est pas le seul plaisir
Que je goûte dans ma retraite.

Quand le soleil, du haut des cieux,
A doré les monts et la plaine,
Je vais d'un regard curieux
Visiter mon petit domaine.

L'œillet, la rose, l'oranger,
La vigne, la simple fougère,
Le petit bosquet, le verger,
Tout reçoit un coup-d'œil de père.

Je vais par un soin amusant,
Qui du tems passé me console,
Épier si le fruit naissant
Paroît sous la fleur qui s'envole.

Satisfait de voir qu'à mes yeux
Tout rit et promet l'abondance,
Je réfléchis sur l'espérance,
Et je m'en retourne joyeux.

Repas simple, mais délectable,
Qu'assaisonne la liberté,
Appelle bientôt à ma table
Trois convives pleins de gaîté.

Ces convives, on les devine;
Malgré ma médiocrité,

Trois amis ne m'ont point quitté :
Bacchus, l'Amour et ma Claudine.

Après midi, quand la chaleur
Du zéphyre a tiédi l'haleine,
Près du bassin de ma fontaine
Je vais respirer la fraîcheur.

C'est là qu'une onde caressante
Qui sort en fuyant du rocher,
M'offre sur la mousse naissante
Doux repos que j'y vais chercher.

Avant que son gentil murmure
Dans le sommeil plonge mes sens,
Je jette des yeux languissans
Sur les charmes de la nature.

Bientôt mon œil plus assuré
S'élève aux cieux; il les mesure,
Et parcourt ce dôme azuré
Qui couronne un lit de verdure.

Déjà mes regards échappés
Percent au séjour du tonnerre;
Mais trop d'éclat les a frappés,
Ils redescendent vers la terre.

J'y vois les détours du ruisseau
Que forme l'eau de ma fontaine,
Et qui se perd sous le berceau
D'une caverne souterraine.

C'est là qu'une foule d'échos,
Cachés sous la grotte profonde,
Répète le chant des oiseaux
Et le gazouillement de l'onde.

Cette eau qui fuit loin de ces bords
M'inspire un peu de rêverie ;
Je pense au cours de notre vie...
Mais heureusement je m'endors.

Dans le tourbillon d'un doux songe
Mes yeux ont vu mille beautés :

Songe n'est pas toujours mensonge,
Claudine étoit à mes côtés.

Je m'éveille et la vois sourire...
Quel feu soudain vient m'embrâser !
J'ai mille choses à lui dire...
Mille choses ! c'est un baiser.

L'ombre de la forêt voisine,
Avant-courière de la nuit,
En s'alongeant vers mon réduit
Me dit d'y ramener Claudine.

Mes amis, tel fut le destin
Du jour qui vient de disparoître ;
Sera-t-il aussi beau demain ?
L'espérance me dit : Peut-être.

Ainsi le tems, d'un vol léger,
M'offre chaque jour ce que j'aime ;
Mon plaisir est toujours le même,
Mais je n'en voudrois pas changer.

CHANSON.

Un jour sous la coudrette,
L'Amour
S'en vint dire à Lisette
Bonjour !
La jeune bergerette
Le vit,
Et sitôt la pauvrette
Rougit.

Le dieu qui voit son trouble
Subit,
D'empressement redouble,
Et dit :
Vous savez bien, bergère,
Charmer ;
Il faut encor, ma chère,
Aimer.

Avec un doux sourire,
Un mot,
Rend un cœur qui soupire
Bien sot;
La jeune bachelette
Se tut,
Mais son ame jeunette
S'émut.

Tandis qu'elle palpite
De peur,
L'Amour saisit bien vite
Son cœur:
Dès qu'il en fut le maître,
Il rit,
Et puis le petit traître
Partit.

Tandis que la victime
Gémit,

L'ingrat, fier de son crime,
S'enfuit.
Plaignez, jeune fillette
Lison;
Et profitez de cette
Leçon.

A ROSE.

AIMABLE fleur à peine éclose,
Défiez-vous de Cupidon;
Il regrettera le bouton,
Quand il aura fané la rose.

ÉPIGRAMME.

J'AIME l'esprit, j'aime les qualités,
Les grands talens, les vertus, la science
Et les plaisirs, enfans de l'abondance ;
J'aime l'honneur, j'aime les dignités ;
J'aime un ami presque autant que moi-même,
J'aime une amante un siècle et par delà ;
Mais, dites moi, combien faut-il que j'aime
Le maudit or qui donne tout cela ?

QUATRAIN.

FEMMES, que le plaisir enchante,
Vous ne redoutez pas les ravages du tems ;
La vanité vous dit encor vingt ans,
Quand l'almanach vous dit quarante.

L'AMOUR-PROPRE
ET
LA MODESTIE.
FABLE.

Dans les tems reculés de la mythologie,
Au beau milieu de la céleste cour,
On vit naître le même jour
L'amour-propre et la modestie.
Ce couple, dit Jupin, nous vient fort à-propos :
La modestie avec les sots
Ira toujours de compagnie ;
L'amour-propre, au contraire, ira chez le génie,
Et le consolera de ses nombreux travaux.
Mais le destin à barbe grise,
En décida bien autrement.
Ah ! vous le devinez, sans que je vous le dise :
La modestie épousa le talent,
Et l'amour-propre épousa la sottise.

L'avis de Jupiter étoit plus consolant.

ROMANCE.

En voyant fuir le tems de ma jeunesse,
Sans m'attrister, je disois l'autre jour :
Plus de l'amour n'aurai la douce ivresse;
Mais plus n'aurai cuisans chagrins d'amour.

Amour m'entend, d'un nouveau trait me blesse,
Et le malin vient me dire à son tour :
Plus tu n'auras de ma tant douce ivresse,
Mais bien encor cuisans chagrins d'amour.

Le petit traître! il tient bien sa promesse,
Et j'aime, hélas! sans espoir de retour :
Mais si d'amour n'ai plus la douce ivresse,
Gardons au moins tant doux chagrins d'amour.

Qui sut aimer au tems de la jeunesse,
Voudroit aimer jusqu'à son dernier jour.
Qui sut aimer, même dans sa vieillesse,
Regrette encor tant doux chagrins d'amour.

LE SONGE DES DEUX BERGERS.

FABLE.

Au beau milieu d'un champ que le soleil brûloit,
L'autre jour en sursaut deux bergers s'éveillèrent,
Et tous deux ils se racontèrent
Le songe qui les agitoit.
Quelle frayeur ! dit l'un ; dans une nuit profonde
J'ai cru voguer sur le vaste Océan,
Quand tout-à-coup un terrible ouragan
M'a fait aller dormir jusques au fond de l'onde.
Et moi, répondit l'autre, armé comme un soldat,
Je crus aller, j'allois tout tremblant à la guerre ;
Mais un coup de mousquet m'a fait mordre la terre
Dans le premier feu du combat.
Licas les écoutoit, passant par aventure :
Mes amis, leur dit-il, vos rêves sont fort beaux ;
Mais si vous ne songiez qu'aux paisibles travaux
Que vous a prescrits la nature,

Vous ne rêveriez que troupeaux,
Que moutons, chiens et pâturages,
Et les combats ni les naufrages
Ne troubleroient votre repos.

QUATRAIN.

Si vous êtes dans la détresse,
O mes amis! cachez-le bien;
Car l'homme est bon, et s'intéresse
A ceux qui n'ont besoin de rien.

L'ORIGINE DU DRAME.

QUAND de Sapho les jeunes prosélytes,
Au cœur brûlant, aux regards hypocrites,
Par les douceurs d'un art tout féminin
Charmoient l'oubli du sexe masculin,
On n'a point vu leur fureur libertine
Se féconder dans leurs baisers menteurs,
Et de tout tems la matrone Lucine
A dédaigné leurs stériles ardeurs.
Mais de nos jours au milieu du Parnasse,
De deux tendrons le couple fortuné,
Au grand regret de Phœbus étonné,
Vient de donner un germe de sa race.
Au seul récit de cet étrange hymen,
Mon cher lecteur, sans beaucoup d'examen,
A reconnu Melpomène et Thalie;
L'une si belle, et l'autre si jolie,
Et pour leur fils ce drame bazanné,
Rieur amer et pleureur forcené.

Le nouveau né suivit la double trace
De ses parens, et leurs diverses lois;
Mais voulant rire et pleurer à-la-fois,
On dit qu'il fit une horrible grimace.
A son aspect tout le Pinde frémit;
A ses accens, Apollon le maudit:
Ses deux mamans de honte se cachèrent,
Et pour leur fils trois fois le renièrent.
Mais un conseil qui bientôt s'assembla,
Fixa le sort du nouveau phénomène;
Sous les lauriers qui bordent l'hipocrène,
Le blond Phœbus en ces termes parla:
Puisque ce monstre, enfant de deux pucelles,
Est né chez nous, qu'il y reste avec elles.
Mais en vertu de notre autorité,
Nous l'excluons de l'immortalité;
Et si jamais une muse facile
S'amourachoit de ce drame éhonté,
De par le Styx! elle sera stérile:
Monstre jamais n'eut de postérité.

ROMANCE.

N'avoir qu'une seule pensée,
N'éprouver qu'un seul sentiment,
Avoir toujours l'ame oppressée
Par un chagrin plein d'agrément;
Voir et sentir toujours de même
Matin et soir et nuit et jour:
Voilà comme on est quand on aime,
Voilà le mal qu'on nomme amour.

Quitter sa mie avec tristesse,
Et vouloir être au lendemain;
La revoir avec douce ivresse,
Trembler en lui prenant la main;
Ne parler que pour dire j'aime,
Le répéter le long du jour,
Le lendemain dire de même:
Voilà le mal qu'on nomme amour.

Regarder comme un bien suprême.
La plus légère des faveurs,

Ressentir un tourment extrême
A la moindre de ses rigueurs ;
Pleurer, rire, espérer et craindre,
Jouir et souffrir tour-à-tour :
Si c'est un mal, faut-il s'en plaindre ?
C'est le doux mal qu'on nomme amour.

QUATRAIN.

J'ENTENDS toujours l'homme crier misère,
Et chaque jour accuser le destin ;
Mais chaque jour, on attend, on espère,
Et chaque jour, nous vivons pour demain.

A CELLE QUI S'Y RECONNOITRA.

Il ne faut plus songer à moi,
Me dit hier dame Lucrèce :
A l'hymen j'ai donné ma foi,
Je lui dois toute ma tendresse.

Recevez ce baiser bien doux,
Pour prix de votre amour sincère ;
Mais par respect pour mon époux,
Oubliez que je vous fus chère.

Baisez encor, baisez ces yeux
Qui vous causent tant de souffrance ;
Mais que ce soit pour nos adieux,
Et que ce soit sans espérance.

Ah ! si jamais je m'enflammois,
L'amour me tourneroit la tête,
Et j'aimerois trop si j'aimois :
Mais, grace au ciel ! je suis honnête.

Comme elle péroroit ainsi,
J'entends du bruit à la fenêtre;
Voilà mon pauvre cœur transi:
Fuyons, c'est le mari, peut-être.

Non, messieurs, c'étoit un amant
Qui venoit..... vous devez m'entendre,
Et qui toussoit impoliment,
Parce qu'il s'ennuyoit d'attendre.

LES ADIEUX.

ROMANCE.

Je souffre, hélas ! sans espérance,
D'un mal que rien ne peut dompter ;
Mon seul remède est dans l'absence :
Faut-il partir ? faut-il rester ?
Mais desirer toute sa vie,
Et ne jamais rien obtenir ;
Toujours aimer ingrate amie,
C'est trop de mal : il faut partir.

Pourtant un jour, m'a dit Glycère,
Mon cœur ne peut te résister :
Amitié tendre est ton salaire.
Ah ! répondis-je, il faut rester.
Mais soupirer toute sa vie
Sans faire naître un seul soupir ;
Brûler d'amour pour froide amie,
C'est trop de mal : il faut partir.

Si pourtant cette amitié tendre,
A chaque jour peut s'augmenter,
Et si l'amant peut s'y méprendre,
Ah! je crois, moi, qu'il faut rester.
Non, non, mon cœur en vain l'espère,
Et dès demain il faut partir;
Mais aujourd'hui, dis-moi, ma chère,
Quand ton ami doit revenir.

LISE,

OU

LE PETIT ROMAN.

Sous une paupière innocente,
Elle cachoit un œil malin;
Elle étoit lascive et décente,
Son esprit étoit simple et fin.
Toujours maîtresse de sa tête,
Caressant ou piquant le goût,
Avec adresse elle étoit bête,
Elle étoit vierge et savoit tout.

Le doux aveu, le *je vous aime*,
Bien sagement fut reculé;
Le délire du baiser même
Par la raison fut calculé.

Quand elle m'eut tourné la tête,
Croyant encor mieux m'attacher,
Elle feignit d'être plus bête :
Moi je l'étois sans y tâcher.

Tout bienfait a sa récompense ;
Le moment fatal arriva :
Je vis de tout près l'innocence,
Et notre roman s'acheva.
Hélas ! au premier tête à tête,
Tout le prestige disparut :
Soudain, je cessai d'être bête,
Mais c'est la belle qui le fut.

POUR ELLE.

ROMANCE.

SOMBRE et douce mélancolie
M'occupe la nuit et le jour;
Ne dites pas que c'est folie :
Tristesse est aimable en amour.
Fille sensible autant que belle,
En me blessant m'a su charmer :
Je veux enfin vous la nommer.....
Eh bien, oui : mes amis, c'est elle!

Oui, c'est elle! c'est elle-même!
Eh! pourrois-je la nommer mieux!
Le nom de celle que l'on aime
Ne se lit-il pas dans les yeux?
Ah! voyez ma peine mortelle,
Voyez mon trouble à chaque instant :
Souffrirois-je, aimerois-je autant.....
Si j'en aimois une autre qu'elle?

Je ne fus pas toujours à plaindre,
Un baiser paya mon amour ;
Mais le destin va nous contraindre
A nous séparer sans retour.
Trop malheureux et trop fidèle,
Je l'aime, hélas ! et je la fuis :
Mes tristes jours, mes longues nuits.....
Il faudra les passer loin d'elle.

Aisément vous pourrez connoître
Celle qui cause mon tourment,
Si par fois vous voyez paroître
Fille au regard triste et charmant :
Dans sa douleur encor plus belle,
Se trahissant par un soupir,
Et regardant sans voir venir.....
Mes amis, vous direz : c'est elle.

LE MÈNAGE TROUBLÉ.

FABLE.

Après six ans de mariage,
Blaise, avee sa femme Isabeau,
Faisoit encore bon ménage.
Pour prix d'un exemple si beau,
Dans la maison chacun fut sage,
L'enfant, le chien, le chat, l'écureuil et l'oiseau.
Noé quand il sauva de l'eau
Les restes de l'humaine engeance,
Ne vit jamais régner si bonne intelligence
Dans l'enceinte de son bateau.
Or il advint qu'un jour de fête,
Blaise but tant qu'il en perdit la tête.
Devinez-vous ce qu'il fit en rentrant?
Notre ivrogne battit sa femme:
Pour calmer son dépit, le soir la belle dame

A son tour étrilla l'enfant ;
L'enfant pinça le chien, le chien mordit la chatte ;
La chatte à l'écureuil riposta de la patte,
Et l'écorcha je ne sais où :
Enfin d'un coup de dent l'écureuil en colère
Au pauvre oiseau tordit le cou.

Ainsi la faute d'un seul fou
Trouble une république entière,
Et le forfait du coupable puissant,
Est toujours expié par le foible innocent.

ROMANCE.

LAISSE-MOI mon repos,
Trop aimable ennemie,
Ou partage mes maux,
Ou guéris ma folie.
Ah! dis-moi de te fuir,
Donne m'en le courage:
C'est assez pour souffrir
D'emporter ton image.

Chaque jour je te vois,
Je languis, je soupire;
Si je parle, ma voix
Sur mes lèvres expire:
De cesser de souffrir
Puis-je avoir l'espérance,
Quand je crains de guérir
De si douce souffrance?

Par le fer du chasseur,
Une biche blessée,
Va portant dans son cœur
Le trait qui l'a percée :
Pareil sort loin de toi
Me menace en ma fuite,
Car je porte avec moi
Ce qu'il faut que j'évite.

Le serment de chérir
Cette douce ennemie,
Le serment de la fuir,
De la fuir pour la vie,
Sont gravés de ma main;
(Mais par un sort contraire :)
Le premier sur l'airain,
L'autre sur la poussière.

MES REGRETS.

STANCES.

De l'âge heureux de l'innocence,
J'ai perdu le calme enchanteur;
Douces erreurs de mon enfance,
Vous ne charmerez plus mon cœur.

Au lieu du plus riant mensonge,
J'ai vu la triste vérité:
Malheureux! j'ai vu fuir le songe;
Le regret seul m'en est resté.

Hélas! il m'en souvient encore;
L'haleine des légers zéphyrs,
Le tendre incarnat de l'aurore,
Étoient moins purs que mes desirs.

Un arbre étoit une Dryade,

Dont les bras m'offroient un berceau;
Mon œil cherchoit une Naïade
Au fond du plus petit ruisseau.

Plein d'une imposante magie,
Quand j'entendois siffler les vents,
C'étoit toujours quelque génie
Qui maîtrisoit les élémens.

La nuit avoit sa jouissance ;
Tous ses fantômes me plaisoient :
J'aimois son ombre, son silence ;
J'aimois l'horreur qu'ils me causoient.

J'aimois l'histoire extravagante
D'un loup-garou, d'un revenant ;
A son récit, mon ame errante
Suivoit l'esprit en frissonnant.

Mais l'heure sonne, mon enfance
Va s'éclairer d'un nouveau jour.

Mon cœur s'émeut, un dieu s'avance;
J'ouvre les yeux: je vois l'amour.

O prestige! ô magique ivresse!
Dans cet âge délicieux,
Une amante est une déesse,
Qui pour nous seuls quitte les cieux.

Ainsi je caressois l'image
De ce bonheur qui s'envoloit:
Il a passé comme un nuage;
L'amour m'a paru tel qu'il est.

Ce n'est plus cet enfant aimable,
Si vrai, si naïf et si doux:
Ce n'est plus qu'un dieu de la fable,
Et la fable n'est rien pour nous.

Tu n'es plus, heureuse ignorance;
Avec toi j'ai vu fuir l'amour:
Hélas! n'ai-je plus l'espérance
Avec toi de renaître un jour?

Quand le cercle des destinées,
Au tombeau nous aura conduits,
Reviendrez-vous, jeunes années,
Dont je n'ai pas connu le prix ?

QUATRAIN.

L'AUTRE jour un auteur demandoit à Florville :
Pourquoi me sifflez-vous ? Le siffleur répondit :
Monsieur, c'est qu'il est plus facile
D'acheter un sifflet que d'avoir de l'esprit.

LE BAISER.

ROMANCE.

Sur le gazon, dans la prairie,
Licas au déclin d'un beau jour,
Demandoit à sa douce amie
Le salaire de son amour.
Elle se tait; c'est faire entendre
Que son ami peut tout oser :
Licas aimoit d'amour bien tendre;
Il se contenta d'un baiser.

O volupté, bonheur suprême !
Combien leur cœur furent émus !
Un baiser vaut mieux quand on aime,
Que tout, si-tôt qu'on n'aime plus.
Couple charmant, dans ton délire
Garde-toi bien de tout oser;
Ce doux moment doit te suffire :
On est heureux par un baiser.

Mais plein du feu qui le dévore,
Licas heureux et non content,
Se plaint, demande et veut encore...
Hélas! nous en ferions autant.
De Cloris l'œil humide et tendre,
Lui dit qu'il peut encore oser:
Mais cette fois ce qu'il sut prendre
Ne se nomme pas un baiser.

Depuis ce jour, j'entends la belle
Dire par-tout avec douleur,
Que son Licas est infidèle,
Qu'il l'abandonne à son malheur.
Je plains l'ennui qui te dévore:
Mais, hélas! pourquoi tant oser?
Ton Licas t'aimeroit encore
S'il n'avoit reçu qu'un baiser.

Et vous, si près d'une maîtresse,
Vous sentez croître le desir,
Ah! prolongez sa douce ivresse;
Sachez qu'attendre c'est jouir.

Malgré le feu qui vous dévore,
Gardez-vous bien de trop oser :
Vous aimerez demain encore
Si vous n'obtenez qu'un baiser.

QUATRAIN.

La mort est bien épouvantable,
Me disoit-on ; je le sais bien ;
Elle a pourtant ceci d'aimable :
Quand on est mort, on n'en sait rien.

L'ORIGINE DU MAL.

Sur les religions, quand je réfléchis bien,
Parmi les contes bleus, dont l'histoire nous berce,
Je m'arrête toujours au dogme de la Perse,
Et je serois manichéen,
Si je ne préférois encor d'être chrétien.
La belle invention que ce manichéisme !
Comme il sait rendre compte et des biens et des maux !
Que j'aime à voir ce fameux schisme,
Entre deux tout-puissans, l'un de l'autre rivaux !
De là vient que de ces deux êtres
Le mauvais fit le mal, et le bon fit le bien;
Le mauvais fit le chat, et le bon fit le chien,
Du moins c'étoit ainsi que pensoient nos ancêtres;
Et je me suis toujours douté
Que cet article-là de la bible persane
Fut jadis chez nous transporté;
Car les fils de Zerdust appeloient Arimane.

Ce que nous nommons Diable, Astharot ou Satan,
De l'empire infernal invisible Sulran.
En un point seulement notre dogme diffère :
Dieu règne, nous dit-on, de toute éternité;
Le diable, c'est une autre affaire,
Sa noblesse n'a pas la même antiquité,
Et chez Zoroastre, au contraire,
Il existoit entr'eux parfaite égalité,
Si ce n'est que le diable a toujours su mieux faire
Ce qu'il avoit prémédité.
Mais au lieu des grands noms d'Arimane, Oromase,
Qu'un pédant mettroit en tout lieu,
Approuvez, cher lecteur, que, bannissant l'emphase,
Je dise bonnement, le diable et le bon dieu.
Or, le bon dieu fit l'homme; et cet ouvrier sage,
Le fit si bien à son image,
Que les anges émerveillés,
Prenant le mortel pour dieu même,
Devant lui saintement se sont agenouillés,
Le saluant, en chœur, du nom d'être suprême.

C'est ainsi qu'autrefois, par une illusion,
Sysigambis la vieille, et Statira la tendre,
Tombèrent à genoux devant Héphestion,
Qu'elles prenoient pour Alexandre.
Mais le diable voyant, du fond d'un soupirail,
Du dieu, son ennemi, le chef-d'œuvre céleste,
Il emporte soudain l'infernal attirail,
Il traverse les airs, d'un vol rapide et leste,
Il frappe, il entre, il crie, au monarque des cieux :
Tout beau! si tu fis bien, je prétends faire mieux.
Le très-haut rioit dans son ame,
Et croyant être le vainqueur,
Il disoit d'un souris moqueur :
Que diable fera-t-il? Le diable fit la femme;
Il anima son corps d'une subtile flamme,
Et pour mieux différer de l'autre créateur,
Il la fit en dedans semblable à son auteur.
L'œuvre fait, il fallut décider la querelle;
On recueillit les voix du brillant comité :
L'angélique sénat, sans partialité,

Jugea la femme la plus belle ;
Et dieu fut bien confus, lorsque l'homme enchanté,
Quitta son créateur pour courir après elle.
Hélas! depuis ce jour, il n'eut plus de repos ;
Il maudit, mais suivit sa compagne infernale,
Jusqu'à ce qu'il trouva cette pomme fatale
D'où nous sont venus tous nos maux.

Enfans célestes que nous sommes,
A quoi nous a servi ce titre précieux ?
L'homme devoit un jour mener la femme aux cieux,
Et la femme a damné les hommes.

UN PRÉMIER AMOUR.

ROMANCE.

L'HOMME, selon son caractère,
Cherche à varier ses destins :
Mille plaisirs sont sur la terre,
Mille fleurs sont dans nos jardins.
Plus d'une agréable folie,
Vient nous séduire tour-à-tour ;
Mais il n'est rien dans cette vie
De plus doux qu'un premier amour.

Il est des amours de tout âge ;
L'homme est inconstant et léger :
Quel que soit le nœud qui l'engage,
Dès qu'il possède, il veut changer.
Une nouvelle fantaisie
Viendra l'occuper quelque jour ;
Mais que je le plains, s'il oublie
L'objet de son premier amour !

L'autre soir, la beauté que j'aime,
Sous un berceau, dans un jardin,
Pour prix de ma tendresse extrême,
M'abandonna sa belle main.
Baïser une main qu'on adore
Est un grand plaisir; mais un jour,
Un regard m'en fit plus encore:
C'étoit à mon premier amour.

Hier, à l'heure où tout sommeille,
Cloris, lasse de refuser,
Sur sa bouche humide et vermeille,
Me laissa cueillir un baiser.
Baiser la bouche qu'on adore
Est un grand plaisir; mais un jour,
Une main m'en fit plus encore:
C'étoit à mon premier amour.

D'une beauté plus indulgente,
J'obtins dans de plus doux momens,
Pour prix de ma flamme éloquente,

Ce tout desiré des amans.
Ce tout de celle qu'on adore
Est un grand plaisir ; mais un jour,
Un baiser m'en fit plus encore :
C'étoit à mon premier amour.

Comme un autre je fus volage,
Comme un autre je fus heureux :
Plus d'une a reçu mon hommage ;
Pour plus d'une j'ai fait des vœux.
Ces souvenirs de ma jeunesse
Pourront s'effacer pour toujours ;
Mais je veux, jusqu'en ma vieillesse,
Chanter mes premières amours.

PARIS DÉTRUIT.

IDYLLE.

Un jour, sur les bords de la Seine,
Le vieillard Philémon conduira ses enfans ;
Et l'heureuse famille assise sous un chêne,
Du père écoutera les chants.

« Vous voyez, mes enfans, ce fleuve si tranquille
Dont l'onde rafraîchit le pied de ces forêts :
Aujourd'hui, grace au ciel ! son rivage est l'asyle
De la candeur et de la paix.
Sur ses paisibles bords règne un profond silence :
Nous pouvons librement, dans ces rians déserts,
Elever jusqu'aux cieux notre reconnoissance ;
Un calme saint protège nos concerts,
Et le cri des méchans ne vient point dans les airs
Troubler les vœux de l'innocence.
Ce bois religieux, ce bois dont le regard

Perce à peine la nuit obscure,
Semble dire que la nature
L'a toujours défendu des outrages de l'art.
Tout semble retracer l'image
De cette auguste antiquité;
Tout semble nous offrir de l'heureux premier âge
L'imposante simplicité;
Tableau touchant, tableau sublime
De ces jours de paix où le crime
N'étoit point encore inventé.
Ces chênes surannés, ces masses de verdure,
Ce limpide ruisseau qui gazouille, murmure
Et qui serpente en liberté,
L'homme exempt de méchanceté,
La femme exempte d'imposture,
De nos pasteurs la rustique gaîté,
De nos enfans l'ingénuité pure,
Feroient croire à mon cœur qu'en ce lieu respecté,
La nature encor vierge étale sa parure
Et sa première majesté.

Comme tout a changé ! Jadis sur ces rivages
La main de l'homme éleva des palais ;
Les palais ne sont plus ; et ces vastes forêts,
Et ces délicieux ombrages
Qui du tems semblent des bienfaits,
Du tems attestent les ravages.
Jadis ce séjour enchanté,
Dont la richesse nous étonne,
Ce côteau blanchissant où l'œil est arrêté,
Ce pré vaste et fleuri que l'horison couronne
S'enfermoient dans les murs d'une seule cité :
Espace trop étroit pour un peuple innombrable !
O mes enfans ! ce n'est point une fable :
A nos pères, jadis, nos aïeux l'ont conté.
Là s'étaloient le luxe et la magnificence,
La molle oisiveté, l'indolente opulence :
C'est ici qu'une digue, ouvrage des humains,
Resserroit l'onde fugitive ;
C'est là qu'un arc de pierre arrondi par leurs mains,
Marioit l'une à l'autre rive,

Et des chars fastueux voloient rapidement,
Suspendus sur ce fleuve où la rame craintive
Ose à peine agiter un perfide élément.
Ici, dans des jardins où l'onde prisonnière
Dormoit en de larges canaux,
Les tilleuls odorans, les flexibles ormeaux
Se dépouilloient de leur forme première,
Et leurs fronts inclinés se courbant en berceaux,
Prêtoient à la paresse une ombre tutélaire.
Hélas! que reste-t-il de tant d'objets si beaux?
Le tems a moissonné cette cité superbe;
Ses vestiges épars se dérobent sous l'herbe,
Et les fleurs des gazons tapissent des tombeaux.

Sous ces arbres touffus et sombres,
Si je m'égare quelquefois,
Mon œil d'un peuple entier croit voir errer les ombres;
Je crois entendre encor leurs gémissantes voix.... »

A ces mots règnera le plus morne silence.
Saisis d'un saint effroi, les enfans, le vieillard,

Soulevant jusqu'aux cieux un timide regard,
Adoreront du tems l'invisible puissance.
Enfin, les yeux lassés d'un si triste tableau,
Ils quitteront ces lieux, théâtre des ravages;
Et le cœur accablé de ces sombres images,
Ils prendront en pleurant le chemin du hameau.

LA SEMAINE.

LUNDI, je vis, j'aimai Colette;
Mardi, je déclarai mes feux;
Mercredi, je fus malheureux;
Jeudi, je plus à la folette:
Vendredi, pleura la pauvrette;
Samedi vit combler mes vœux;
Et dimanche.... j'aimois Lisette.

LES ADIEUX.

ROMANCE.

Le sort commande, il veut que je te quitte;
Il faut céder à son injuste loi :
Console-moi, dis-moi que dans ma fuite
Ton cœur s'échappe et s'éloigne avec moi.

Songons, Eglé, dans les maux de l'absence,
Au seul moyen qui peut les adoucir ;
De nos beaux jours gardons la souvenance,
Et que nos pleurs soient encore un plaisir.

Moins malheureux, je verrai ton image
Dans un climat qui ne te vit jamais ;
Puisse des vents le rapide message
Te rapporter les vœux que j'aurai faits !

Quand les oiseaux annonceront l'aurore,
Levons au ciel nos regards inquiets ;

Et nos regards se confondront encore
En se fixant sur les mêmes objets.

Quand de Phébé la lumière tremblante
D'un voile pur aura blanchi les cieux,
Regardons-la : sa clarté bienfaisante
Me renverra tout l'éclat de tes yeux.

Belle Phébé, si jamais l'inconstance
De mon Eglé vient m'enlever le cœur,
Ne m'ôte pas la douce confiance ;
Ah ! par pitié laisse-moi mon erreur.

Que chaque nuit ta clarté lui rappelle
Tous les plaisirs que nous avons perdus :
Ces doux momens où tu me vis près d'elle,
Dis à son cœur qu'ils nous seront rendus.

Daigne sourire, indulgente déesse,
A tous les vœux que nous t'adresserons :
Tu recevras, tu nous rendras sans cesse
Tous les baisers que nous nous enverrons.

L'HISTOIRE DU LUXE.

Le luxe, un jour, nâquit de l'abondance.
Chacun se réjouit ; on le trouvoit charmant,
Mais on eut un pressentiment
Qu'on se repentiroit de la réjouissance.

Enfant, il fut criard ; jeune, il fut libertin ;
Le tems développa son méchant caractère :
A ses vices bientôt il ne mit plus de frein,
Et finit par tuer sa mère.

Ne croyez pas que ce brutal
Ait long-tems joui de son crime :
De ses vices bientôt il devint la victime,
Et mourut dans un hôpital.

L'ABSENCE.

ROMANCE.

J'y songerai toute ma vie ;
Voilà le lieu
Où ma tant belle et douce amie
Me dit adieu :
Chaque jour au même bocage
Je viens exprès,
Et ne trouve sous le feuillage
Que des regrets.

Pourtant, moi qui suis tant à plaindre,
Je fus heureux ;
Trop heureux j'étois loin de craindre
Ce coup affreux.
Toujours auprès de ce que j'aime
Sous ce berceau,

Mon plaisir fut toujours le même,
Toujours nouveau.

En vain, touchante souvenance,
Vous me flattez :
Au lieu d'adoucir ma souffrance,
Vous l'augmentez.
Quand on est loin de ce qu'on aime,
Plus de plaisir !
Le souvenir du plaisir même
Coûte un soupir.

L'IDOLE DU SIÈCLE.

Il est un dieu que tout mortel encense ;
Aucun de nous n'échappe à sa puissance ;
Il est charmant, et tous les autres dieux
Sans celui-là déserteroient les cieux.
C'est pour lui seul que l'amoureuse Flore
S'épanouit, se pare, se colore ;
C'est pour lui seul que l'ardente saison
Brûle nos champs, fait mûrir la moisson ;
C'est pour lui seul que la jeune bergère
Prend en secret le chemin de Cythère ;
C'est par lui seul, enfin, que nous vivons,
Faute de lui, lecteur, nous périssons.
Quel est son nom ! je l'ai lu dans l'histoire,
Car nos savans parlent beaucoup de lui :
On l'a nommé, si j'ai bonne mémoire,
L'Amour jadis, et Plutus aujourd'hui.

L'ERREUR
ET
LA VÉRITÉ.
FABLE.

La Vérité, fille des cieux,
Descend quelquefois sur la terre;
L'Erreur, d'un vol audacieux,
S'élève quelquefois au séjour du tonnerre.
Après plus d'un voyage, un jour chez les mortels
Ces deux divinités ensemble descendirent,
Et toutes les deux prétendirent
Qu'on leur élevât des autels.
Aussi-tôt, grand débat. L'enfant de la folie,
L'homme, du merveilleux amateur empressé,
Trouvoit l'une plus belle et l'autre plus jolie,
Et dans son choix flottoit embarrassé.
L'Erreur s'en apperçut, et dit à sa rivale :

Voyons qui de nous deux méritera le mieux
Les honneurs et l'encens que l'on réserve aux dieux
Disputons ce grand prix, et que chacune étale
Ses qualités, ses droits et ses dons précieux.
Vérité, c'est à vous de parler la première.
La Vérité parla : Mortels, écoutez bien,
Dit-elle ; vains mortels, hélas ! vous n'êtes rien.
Bizarre composé d'orgueil et de poussière,
Le néant vous attend au bout de la carrière ;
Vous allez disparoître, et malgré vos efforts,
Chaque instant, même heureux, nous conduit chez les morts.
Insensés, vous vous croyez sages ;
Toujours enfans, toujours sourds à ma voix,
Vous n'agissez que par de sots usages,
Que vous osez nommer des loix.
Vous vous trompez tous à-la-fois ;
Infidèles époux de femmes infidelles,
Mauvais fils ou mauvais parens,
Victimes ou bourreaux, esclaves ou tyrans,
De ce que vous blâmez vous offrez les modèles ;

Vains atômes. . . . L'Erreur interrompt brusquement :
Mortels, n'en croyez rien, la Vérité vous ment ;
Vous êtes tous parfaits, admirables, sublimes,
Grands dans tous vos projets et même dans vos crimes ;
Charmans dans vos plaisirs, superbes dans vos maux,
Vous êtes tous des dieux parmi les animaux.
Amans, aimez d'adorables amantes,
Vos feux sont purs, ils sont constans ;
Vos amis sont tous vrais, vos femmes sont charmantes.
A compter d'aujourd'hui vous serez tous contens ;
Si ce n'est pour toujours, du moins c'est pour long-tems.
Ne songez à la mort qu'avec indifférence :
Elle est si loin de vous ! Peut-être désormais
Ne viendra-t-elle plus, car ma sœur l'Espérance
Va trouver le secret de ne mourir jamais.
Non, vous ne mourrez point. . . . A ces mots, le vulgaire,
Qui de la Vérité ne se soucioit guère,
Avec un sot transport se prosterne aux genoux
De l'Erreur, qui dès-lors habita parmi nous.
La Vérité s'indigne ; elle fuit et s'envole

Vers la voûte azurée où le tems la console.
On la regrette en vain ; nos vœux sont superflus :
La déesse est au ciel, et n'en descendra plus.

A LISE.

Aimer est doux, plaire l'est davantage ;
Le premier est mon lot, le second est à vous ;
Mais je préfère mon partage :
Je n'aime que vous seule, et vous plaisez à tous.

LE PILOTE
ET
LES MATELOTS.
FABLE.

Ce que je vais conter, et que je nomme fable,
Est pourtant une vérité :
Pour toucher, aujourd'hui, c'est peu du vraisemblable ;
Il faut de la réalité.

Sur un vaisseau chargé d'un nombreux équipage,
Commandoit un pilote sage :
A tous ses matelots il ne prescrivoit rien
Qu'avec douceur, et réfléchissoit bien
Avant que de rien entreprendre.
Différent des autres marins,
Il avoit le cœur droit, pieux, sensible et tendre,
Et les sentimens plus humains
Que d'un homme de mer on n'en devoit attendre.

Mais un pilote, hélas! doit-il être si doux?
Aux yeux des matelots, cette extrême sagesse
Étoit ignorance, ou foiblesse :
Cette funeste erreur fut la perte de tous.
Par lui désobéir, d'abord ils commencèrent;
Bientôt après le méprisèrent
Et l'outragèrent;
Puis, comptant sur leur nombre et sur l'impunité,
Après l'avoir noirci d'un forfait inventé,
Les scélérats l'assassinèrent.
Lui mort, les matelots, sans honte et sans regrets,
Chantèrent son trépas, en buvant à longs traits.
Pour jouir promptement des revenus du crime,
Chacun s'appropria les biens de la victime,
Et le droit du plus fort leur servant de raison,
Ils pillèrent la cargaison.
Tant que la mer fut calme, ils firent grande chère,
Buvant, jurant, sacrant selon leur caractère,
Et du défunt dévorant les trésors,
Non sans frayeur, mais sans remords.

Le bonheur des méchans passe comme un nuage.
Le ciel devint obscur, l'océan s'agita,
Et contre ces brigands, Eole suscita
Le plus épouvantable orage.
Il falloit manœuvrer : mais dans tout l'équipage,
Chacun se croit pilote, aucun ne veut servir;
Du gouvernail chacun court se saisir;
Jusqu'au mousse, chacun prétend régler l'ouvrage;
Tous veulent commander, et personne obéit.
Ils avoient force bras; mais n'ayant plus de tête,
Ils font tant et si mal, que le pauvre vaisseau,
Sans voiles et sans mâts, battu par la tempête,
Ouvert par-tout, et faisant eau,
Sous l'abîme des mers va trouver son tombeau.

CHANSON.

QUAND Lise étoit encore enfant,
Et c'étoit la saison dernière ;
Quand Lise étoit encore enfant,
On la caressoit tant et tant !
A présent elle est déjà fière,
Et la friponne s'en défend :
  Ah ! Lise, l'heureux moment,
  Quand tu n'étois qu'un enfant !

Je cueillois un si doux baiser
Sur les lèvres de l'innocence,
Je cueillois un si doux baiser,
Qui sembloit alors t'amuser.
Il te plairoit encor, je pense ;
Eh ! pourquoi donc le refuser ?
  Ah ! Lise, l'heureux moment,
  Quand tu n'étois qu'un enfant !

Quoi, déjà cet air de hauteur
Au sortir de la simple enfance !
Quoi, déjà cet air de hauteur
Dément ton heureuse candeur !
Hélas ! en perdant l'innocence,
On a donc perdu le bonheur !
  Ah ! Lise, l'heureux moment,
  Quand tu n'étois qu'un enfant !

Crains les zéphyres séducteurs,
Charmant bouton qui vient d'éclore ;
Crains les zéphyres séducteurs,
Conserve tes vives couleurs.
Sois bouton, s'il se peut encore ;
Le tems, le tems fane les fleurs.
  Ah ! *Lise*, l'heureux moment,
  Quand tu n'étois qu'un enfant !

LE PROVINCIAL A PARIS.

STANCES.

Enfin, j'ai vu la ville immense
Où les Provinciaux vont chercher le bonheur ;
J'ai dit, en la voyant : quelle magnificence !
Le monde est un grand corps dont Paris est le cœur.

J'ai vu ces tours où l'art insulte à la nature :
Temples saints que l'orgueil bâtit ;
J'ai vu ces longs bosquets, colosses de verdure,
Et ces palais si grands où l'homme est si petit.

Dans des chars transparens, où le luxe se joue,
J'ai vu des dieux nonchalamment portés ;
J'ai mieux fait que les voir, ils m'ont couvert de boue :
Noble émanation de leurs divinités.

J'ai vu multiplier les muses et les graces ;
J'ai vu, sur quatre ou cinq parnasses,

Le chaste Chérubin et le décent Jeannot ;
Les prisons de Sed... et les cercueils d'Ar....

Dans un temple de la magie ,
Où les arts alliés joignent leur énergie ,
J'ai vu des paladins , (rare et sublime effort !)
Danser à l'agonie et même après la mort.

J'ai vu des nymphes surannées
Inscrire sur leurs fronts le chiffre de vingt ans ;
J'ai vu des fleurs d'hiver et des roses fanées
Disputer la fraîcheur aux filles du printems.

J'ai vu mainte Laïs , en habit de bergère ,
Afficher le plaisir , le chagrin dans le cœur ;
Et des Vénus dans la misère ,
Crier : venez ici , nous vendons le bonheur.

Dans ce Paris , enfin , chacun veut aller vivre ;
Cest le rendez-vous des souhaits :
Cependant je n'y vis jamais
Un seul homme content , à moins qu'il ne fût ivre.

LA ROSE
ET
L'IMMORTELLE.
FABLE.

Dans un bosquet, la rose et l'immortelle
Prirent dispute un beau matin.
Vous qui de ces deux fleurs ornez votre jardin,
Écoutez leurs raisons, et jugez la querelle.

La rose disoit : je suis belle.
Fille de Flore et du Zéphyr,
Je m'ouvre en saluant l'aurore ;
Je vois à mon aspect tout le ciel s'embellir,
Et les rayons du jour me recherchent encore
Lorsque dans l'onde ils vont s'ensevelir.
Des doux pleurs du matin, mes feuilles imbibées,
Et vers mon sein vermeil mollement recourbées,
Forment une grotte d'amour
D'où s'exhale une odeur qui parfume le jour.

J'accompagne Vénus, je flotte à son corsage;
Et lorsque dans Paphos on lui vient rendre hommage,
Les amours ont souvent douté
Laquelle plaisoit davantage
Ou de la fleur ou de la déité.
Enfin, mon doux parfum, mon éclat, ma verdure,
Fixent autour de moi les amours du canton,
Et j'orne du plus beau fleuron
La couronne de la nature.
Ma sœur, vous vous vantez toujours,
Reprit l'humble immortelle, et vous n'êtes pas sage.
Plus que moi, je le sais, vous plaisez aux amours,
Mais j'ai sur vous un bien grand avantage:
Vous mourez avec les beaux jours,
On me voit briller à tout âge.

O vous! en qui la vanité
Fait préférer à tout la gloire d'être belle,
Retenez bien cette moralité:
Sexe charmant, la rose est la beauté,
Mais le talent est l'immortelle.

LE TOMBEAU.

ROMANCE.

Dans un désert loin du hameau,
Sous un peuplier solitaire,
Hilas éleva ce tombeau,
Et sa main grava sur la pierre :
« Quiconque en ce lieu passera,
» De douces larmes versera ».

Assis au pied du monument,
Fidèle à l'ombre qu'il adore,
Hilas lui conte son tourment,
Il lui parle, il l'appelle encore :
Ecoutons ce qu'il va chantant,
Croyant que sa Lise l'entend.

Hélas ! tout près de nous unir
Par le saint nœud du mariage,

J'ai vu ma belle se mourir,
Encore au printems de son âge.
Moi qui vivois pour l'adorer,
Je reste ici pour la pleurer.

Ici j'ai reçu pour adieux,
Pour dernier gage de sa flamme,
Le dernier regard de ses yeux,
Le dernier soupir de son ame.
Cette ame pure s'exhala,
Et puis vers le ciel s'envola.

Voici le lieu de son trépas;
C'est là que j'enfermai moi-même,
Celle qui mourut dans mes bras,
Et mourut en disant je t'aime.
Le monde n'a plus rien de beau,
Plus rien pour moi que ce tombeau.

Je vous demande une faveur,
Dieux qui m'avez séparé d'elle,

Au moins laissez-moi la douceur
D'expirer où mourut ma belle.
Amour ! Amour ! quand je mourrai,
Dis-moi si je la reverrai.

QUATRAIN.

QUAND on n'a rien obtenu de sa mie,
On est rêveur, mais on espère avoir ;
Et quand l'amour a comblé notre envie,
On est heureux, mais que devient l'espoir ?

MON BONHEUR.

MA foi ! j'aurois tort de me plaindre
Quand tout me dit d'être joyeux :
A quoi sert d'espérer ou craindre,
Puisqu'ici tout est pour le mieux ?
Si je pense à la politique,
Que de gloire ! que de profit !
Je vis dans une république,
Et je suis libre, à ce qu'on dit.

Si je sors, vingt fois dans la rue
L'on s'informe de ma santé ;
Bien poliment on me salue ;
De me voir on est enchanté ;
De plus, maîtresse que j'adore,
Bien sincèrement me chérit :
Et puis, quelle maîtresse encore !
Elle est fidelle, à ce qu'on dit.

Si de l'orgueil j'ai la foiblesse,
J'ai bien de quoi me contenter :
En tout lieu je trouve sans cesse
Quelque sot qui vient me flatter.
Je fais mille et mille distiques
Dont par hasard l'un réussit ;
On m'accable de cent critiques :
C'est de l'honneur, à ce qu'on dit.

Il est vrai que j'avance en âge,
Et que par un sort affligeant,
Chaque jour trouve en mon ménage
Plus de soucis et moins d'argent.
Je vois s'enfuir à tire d'aîles,
Amours, santé, plaisirs, esprit ;
Mais qu'importent ces bagatelles !
Je suis heureux, à ce qu'on dit.

Enfin, même en perdant la vie,
Lecteur, je n'aurai rien perdu :
Un article *Nécrologie*

Vous apprendra que j'ai vécu ;
Mais la mort en coupant ma trame
Ne pourra rien sur mon esprit,
Et j'en rirai, puisque mon ame
Est immortelle, à ce qu'on dit.

TRIOLET.

Si j'aime encore, et j'aimerai,
Ferai-je encore une folie ?
Tout me dit que je souffrirai,
Si j'aime encore, et j'aimerai.
Vous pour qui seule je vivrai,
Répondez-moi, belle Zélie :
Si j'aime encore, et j'aimerai,
Ferai-je encore une folie ?

LE SINGE
ET
LE BŒUF.
FABLE.

DEVANT un bœuf fort sérieux,
Un singe gambadoit, faisoit mainte grimace,
Et se tourmentoit de son mieux.
A tous ces jolis tours le bœuf est tout de glace,
Et sur le baladin fixant ses deux gros yeux,
Il ne laissa pas même échapper un sourire.
Le stupide animal, disoit le bateleur!
Voyez comme il ressent la gaîté que j'inspire.
Très-sot, répond le bœuf, j'en conviens de bon cœur:
Tu veux pourtant que je t'admire.

AUX FEMMES.

VOUS savez mieux plaire et séduire,
Vous savez mieux aimer que nous;
Vous avez un parler plus doux,
Vous avez un plus doux sourire;
Mais pour compléter votre empire
Et nous mettre en tout après vous,
Mes dames, il faut encor dire:
Vous savez mieux tromper que nous.

LA MORT.

STANCES.

Cette mort dont la main sûre
Met un terme à nos travaux,
Est l'abri que la nature
Nous donna contre les maux.
Quoi! son aspect t'épouvante!
Ah! mortel, songes-y bien:
Future elle te tourmente,
Présente elle n'est plus rien.

Les frayeurs qu'elle a données
En font l'unique tourment;
Crainte depuis tant d'années,
Elle passe en un moment.
Tout meurt, tout fuit, tout s'écroule,
Tout a souffert, expiré:
Du sable que mon pied foule,
Chaque atôme a respiré.

Hélas ! notre tems se passe
A mesurer notre tems ;
C'est en raccourcir l'espace
Que d'en conter les instans.
Moissonnons les fleurs écloses,
Et le bandeau sur les yeux,
Prenons un chemin de roses
Pour rejoindre nos aïeux.

Vois-tu l'onde fugitive ?
C'est l'image de nos jours :
Ni la digue, ni la rive
Ne peut arrêter son cours ;
Là, coulant sur la verdure,
Là, fuyant dans les déserts,
Elle porte son murmure
Dans le vaste sein des mers.

Dans l'aurore de la vie
Les jeux font tous nos plaisirs ;
A cette heureuse folie

Succèdent d'autres desirs :
Bacchus, dans notre vieillesse,
Fait oublier les amours ;
La mort vient, le charme cesse,
Et nous dormons pour toujours.

Bravons la parque ennemie,
Vivons. Eh ! ne sais-je pas
Que le sentier de la vie
Doit me conduire au trépas ?
Cent jours passés de notre âge
Ne sont pas cent jours perdus,
Mais cent pas vers le rivage
Où nous ne souffrirons plus.

Pense à cette nuit charmante,
Où dans les bras du repos
Ton ame assoupie, absente,
Te laisse oublier tes maux :
N'est-elle pas préférable
Aux plus délicieux jours ?... .

Ce moment si desirable,
Meurs, il durera toujours.

Fuyez de mon cœur paisible,
Sentimens tumultueux ;
Bercez mon ame sensible,
Abandon voluptueux :
Que chaque jour de ma vie,
Heureux jusqu'à son déclin,
Soit une rose cueillie
Qui s'effeuille dans ma main.

LA FAUSSETÉ.

CONTE.

DANS les tems si vantés, où le séjour céleste
Étoit peuplé de trois cents dieux,
Les plus doux passe-tems des habitans des cieux,
Étoient le vol, l'adultère et l'inceste.
Dans ces jours fortunés d'innocence et de paix,
On bâtit des temples aux vices,
Et les hommes dans leurs forfaits,
Avoient toujours des patrons pour complices.
Vous pensez que la vérité,
Chez ces messieurs étoit fort incommode,
Aussi par-tout la fausseté
Étoit la déesse à la mode.
Mais le père des dieux, l'inexorable tems,
Qui dévore tous ses enfans,
Lassé de leurs mauvais exemples,
Anéantit ce peuple de brigands,

Renversa leurs autels, dispersa leur encens,
Et laissa seulement subsister quelques temples,
De sa fureur antiques monumens.
Ainsi périt cette race immortelle.
On m'a dit cependant, je ne l'assure pas,
Que dans la chûte universelle,
La fausseté put seule échapper au trépas :
Quand elle vit le tems s'avancer pas à pas,
Et lever l'arme meurtrière,
On dit qu'elle sut s'y soustraire
Par un beau compliment que ce dieu crut sincère,
Et fit tomber la faulx de son terrible bras.
Mais elle abandonna la céleste contrée :
Seule elle s'ennuyoit sous la voûte azurée,
Et vint se loger à Paris,
Qui fut pour elle un nouvel empirée.
Chez les grands et chez les petits,
Chez les sots et les beaux esprits,
Aussi-tôt elle fut admise ;
A son accent, à son souris,

Chacun la prit pour la franchise.
Ceux qui m'ont fait ce conte ont encore ajouté,
Que pour régner en sûreté
Sur les habitans de Lutèce,
La déesse quitta le nom de fausseté,
Et se nomma la politesse.

LA SOIRÉE D'ÉTÉ.

IDYLLE.

Volez, soufflez sur ces vertes fougères,
Galans zéphyrs, ministres de l'amour,
Rafraîchissez le sein de nos bergères,
Et, balancés sur vos aîles légères,
Opposez-vous à la chaleur du jour.

Du midi la brûlante haleine
A tiédi le crystal des eaux ;
Couchée au pied de ses roseaux,
La naïade respire à peine ;
Les feux qui dévorent la plaine
Font cesser le chant des oiseaux.
Sortez de vos grottes humides,
Zéphyrs légers, accourez tous ;
Soufflez sur ces ondes limpides,
De vos aîles caressez-nous.

J'entends déjà leur troupe obéissante
Murmurer doucement dans le feuillage épais ;
Je sens du soir la fraîcheur renaissante :
Le jeune ormeau de ces forêts
Agite sa cîme tremblante ;
Un air pur, un vent doux et frais
Frémit autour de mon amante.
C'est ici, ma Mirthé, qu'habite le bonheur.
C'est pour nous seuls que la nature
Orna cet asyle enchanteur ;
L'amour étend pour nous ce tapis de verdure ;
Ce ruisseau dont l'onde est si pure,
Pour nous seuls de ces bords entretient la fraîcheur ;
C'est pour nous que son eau si doucement murmure.
Le mystère a courbé ces arbrisseaux en fleur,
Pour former cette voûte obscure.
C'est ici, ma Mirthé, qu'habite le bonheur,
Hâtons-nous d'en jouir : quand la saison cruelle
De ses tristes frimats couvrira le gazon,
Nous ne foulerons plus l'herbe tendre et nouvelle ;

Nous ne le verrons plus, le galant papillon,
Voler à Flore qui l'appelle;
Nous ne l'entendrons plus, la voix de Philomèle;
Nous ne l'entendrons plus, la naïve chanson
Que fredonne Licas assis près de sa belle.
L'hiver blanchira les côteaux
Où l'arbre de Bacchus étale un verd feuillage;
L'hiver enchaînera les flots
Qui murmurent sous cet ombrage;
Les fruits, les roses passeront,
Les bergers, les agneaux rentreront au village,
Et les plaisirs disparoîtront.
Nous te perdrons aussi, fugitive jeunesse;
Comme un éclair léger tu vas t'évanouir:
Nous voyons dans ces fleurs l'image du plaisir;
Nous verrons dans l'hiver l'aspect de la vieillesse.
Saisissons le bonheur, et mortels imprudens;
N'attendons pas l'hiver pour jouir du printems
Vois-tu l'astre qui nous éclaire,
Vers l'occident précipiter son cours?

Mirthé, c'est l'heure où les amours
Dans les bois de Paphos accompagnent leur mère.
Suivons-les, hâtons-nous de voler sur leurs pas;
Marchons au doux son de leurs lyres....
Mais, que dis-je, insensé! Le bonheur n'est-il pas
Par-tout où je te vois, par-tout où tu respires?
Ce ne sont point les bosquets de Vénus
Qui dispensent le bien suprême:
O mon amante! on a tout quand on aime;
On perd tout quand on n'aime plus.

LA ROSE
ET
LE BOUTON.
FABLE.

UNE rose encor nouvelle
Disoit un jour au bouton :
Voyez, petit avorton,
Voyez, comme je suis belle !
Moi, dont s'exhale toujours
Une odeur suave et pure ;
J'étale aux yeux des amours
L'ornement de la nature,
Et vois croître tous les jours
Le luxe de ma verdure,
Et l'orgueil de mes atours.
Mais vous, qui commencez d'être,
Dans un berceau resserré,

Vous végétez ignoré
De zéphyr, qui vous fit naître.
Le bouton ne répond rien
A ce superbe langage ;
Mais le tems le vengea bien
De la rose et de l'outrage.
Déjà, déjà la chaleur
A fait fuir la douce aurore :
Le soleil le fait éclore,
Le soleil flétrit sa sœur.

La rose est la jouissance,
Le bouton est l'espérance.:
Choisissez, ami lecteur.

LA NOUVEAUTÉ.

FABLE.

Aux lieux où règne la folie,
Un jour la nouveauté parut :
Aussi-tôt chacun accourut ;
Chacun disoit : Quelle est jolie !

Ah ! madame la nouveauté,
Demeurez dans notre patrie ;
Plus que l'esprit et la beauté
Vous y fûtes toujours chérie.

Lors la déesse à tous ces fous
Répondit : Messieurs, j'y demeure ;
Et leur donna le rendez-vous
Le lendemain à la même heure.

Le jour vint. Elle se montra
Aussi brillante que la veille :
Le premier qui la rencontra
S'écria : Dieux ! comme elle est vieille !

L'ORAGE.

La campagne languissoit,
Aride, embrâsée,
Et Flore dépérissoit
Faute de rosée.
D'Aurore les tendres pleurs
Ne pouvoient suffire,
Tout brûloit l'émail des fleurs,
Même le Zéphyre.
Enfin le ciel se couvrit,
On reprit courage;
Mais une autre frayeur prit,
C'étoit un orage.
Déjà le vent déchaîné
Fait frémir la terre;
Dans le nuage entraîné
Gronde le tonnerre;
Le crêpe affreux de la nuit

Cache la lumière ;
Le voyageur tremblant fuit
Sous une chaumière ;
Mais la peur qui l'y conduit
Entre la première.
Cependant de longs torrens
D'une fraîche pluie,
Humectent les prés mourans,
Leur rendent la vie ;
Déjà Flore a soulevé
Sa tige flétrie,
Et le gazon abreuvé
Rit dans la prairie.

Hier de même il m'advint
Que près d'Aspasie,
Une querelle survint,
C'étoit jalousie.
Dame discorde entre nous,
Crioit, faisoit rage ;

Mais l'Amour à nos genoux,
Rioit de l'orage.
Enfin ce dieu prévalut ;
Douce paix fut faite,
Et l'orage me valut
Récolte complète.

ÉPITAPHE

D'UN ENFANT MORT AU BERCEAU.

CI-GÎT, qui bien digne d'envie,
Mourut exempt de nos douleurs,
Et trouva le repos aux portes de la vie,
Sans l'acheter par des malheurs.

L'HOMME

QUI COURT APRÈS LE BONHEUR.

FABLE.

Un homme heureux, autant que l'on peut l'être
Le plus heureux de tous peut-être,
S'ennuyoit de son sort. L'homme est capricieux,
Le bien-être constant lui paroît ennuyeux ;
Il faut qu'il craigne ou qu'il espère ;
S'il est bien, il veut être mieux.
Hélas ! par un destin contraire,
Quand le plaisir vient sur la terre
Les desirs remontent aux cieux.
Bref, notre impatient se fourra dans la tête
Que le bonheur gissoit dans un endroit caché,
Et qu'il vouloit être cherché.
Plein de ce fol espoir, il part, rien ne l'arrête ;
Il marche, il marche, il marche, et parcourt au hasard,
L'Afrique, l'Amérique, et l'Europe, et l'Asie,

Pays blanc, pays noir, voire la Barbarie :
Peine et plaisir par-tout, de bonheur nulle part.
Il n'est pas rebuté. Chacun avoit beau faire,
Et beau dire : Restez chez nous,
Le bonheur est ici, notre climat est doux ;
Nous dansons, nous buvons, nous faisons bonne chère;
Nous connoissons l'amour, nous ignorons la guerre;
Nos maris ne sont pas jaloux ;
Nos femmes ne sont pas mégères ;
Nos amis sont francs et sincères ;
Nos poëtes ne sont pas fous ;
Et mieux que tout cela, nos sots savent se taire.
Damis (c'étoit son nom) Damis les croyoit tous ;
Le lendemain il croyoit le contraire.
Enfin après maint gros labeur,
Après maint et maint long voyage,
Damis devenu vieux n'en devient pas plus sage,
Et tout près du cercueil croit encore au bonheur.
Un jour qu'il s'égara dans une forêt sombre,
Il crut appercevoir, il apperçut dans l'ombre,

Un objet qui sembloit se dérober aux yeux.
Damis se hâte, approche, et voit un ancien temple
Qu'environnoit un bois silencieux.
Saisi d'un saint effroi, le voyageur contemple
Ce dôme suranné, dôme majestueux,
Dont le faîte sembloit se perdre dans les cieux.
Par un voile mystérieux,
Une main invisible en a caché l'entrée,
Et sur cette toile sacrée,
Le tems grava ces mots : *Point de maux en ces lieux.*
Dieux ! s'écria Damis ; je vais donc être heureux !
Soudain, plein d'un brûlant délire,
D'une main empressée, il soulève, il déchire
Le secret et fatal rideau :
Le temple s'ouvre... Ciel ! Damis voit un tombeau.

Que de petits Damis je vois dans ce bas-monde !
Légers, impatiens, jouets d'un fol orgueil,
Ils vont courant les mers et la machine ronde,
Et travaillent cent ans à gagner un cercueil.

BONHEUR
ET
MALHEUR.
CONTE.

Bonheur et Malheur sont deux frères,
Mais ennemis ;
Fortune et Hasard sont leurs pères,
Mais sont amis.
Malheur à la figure noire,
Fut peu fêté ;
Bonheur fut, comme on le peut croire,
L'enfant gâté.
Le couple eut à peine atteint l'âge
Où l'on s'instruit,
Qu'au collége du voisinage
Il fut conduit.
Malheur avoit fort bonne tête
Et de l'esprit.

Mais Bonheur étoit un peu bête,
Et rien n'apprit.
Malheur à travailler sans cesse
Fut condamné ;
Monsieur Bonheur à la paresse,
Fut destiné.
Pourtant dame Philosophie,
S'en enticha,
Et pour époux toute la vie
Le rechercha.
Mais las, Bonheur de la Folie
S'amouracha.
Malheur ne plaisoit à personne,
Il étoit laid ;
Mais l'orgueil que le savoir donne
L'en consoloit.
Qu'arriva-t-il ? Bonheur peu sage,
Bientôt vieillit ;
Il devint timide, volage,
Il s'amollit ;

Mais Malheur en butte à l'orage,
Point ne foiblit,
Il vainquit tout, et son courage
L'énorgueillit.
Pourtant, enfin, au mariage
Chacun pensoit,
Pour charmer les ennuis de l'âge,
Qui s'avançoit,
Bonheur épousa l'Inconstance,
Il dépérit;
Malheur, qui plut à l'Espérance,
Enfin sourit.

LA VIE ET LA MORT DE L'AMOUR.

FABLE.

L'AN, je ne sais combien, la dame de Cythère
Accoucha d'un petit poupon,
Bien joli, bien gentil : Amour étoit son nom.
Demander quel étoit son père,
C'est indiscrète question,
Jamais la chose n'est bien claire ;
Mais très-certainement Vénus étoit sa mère.
En naissant, le petit poupon
Fit à tous un malin sourire,
Qui fit bien soupçonner qu'il ne seroit pas bon ;
Mais il étoit joli, cela devoit suffire :
Belle bouche a toujours raison.
Dans un moment cette naissance
Fit du bruit dans les environs :

Jeunes filles, jeunes garçons,
Hommes, femmes de tous cantons
Accoururent en diligence.
Le petit drôle fut fêté
Pendant une semaine entière,
Puis fut élevé dans Cythère
En véritable enfant gâté.
Pour sa nourrice on choisit l'Espérance,
Fort bonne femme, et qui berçant très-bien,
Endormoit le petit vaurien
Dans ses momens d'impatience.
Le voilà grand. Il faut un précepteur.
Qui prit-on ? un derviche, un philosophe, un mage ?
Non, sans doute. Eh! qui donc ? On choisit le Malheur.
Le Malheur pour l'Amour ! hélas ! c'est bien dommage!
Dit mainte fillette en son cœur.
N'en dites point de mal, le Malheur est fort sage.
Si du jeune homme on eût suivi le goût,
Je crois que le Malheur n'eût pas été son maître;
Mais c'eût été tant pis peut-être.

Bref, il fut fouetté ; mais il apprit beaucoup.
Voici son printems qui s'avance ;
Ne fuyez pas, moment flatteur.
Moment plus heureux qu'on ne pense :
Le printems de l'Amour est l'âge du bonheur.
Amour, fripon d'Amour, que tu fais de conquêtes !
Combien tu vas troubler de cœurs !
Combien tu vas tourner de têtes !
Combien tu vas faner de fleurs !
Ses coupables succès augmentoient sa licence :
Sûr de ses funestes appas,
Le petit scélérat a trompé la Prudence ;
A la naïve et timide Innocence
Il vient de causer le trépas,
La Vertu même est tombée en ses lacs.
Mais enfin chez la Jouissance
Des dieux, des justes dieux l'attendoit la vengeance :
Il trouve la mort dans ses bras.
Hélas ! que devint Cythérée,
Quand elle apprit ce triste évènement ?

L'Amour n'est plus ! Sort cruel, quel tourment !
Soudain cette belle éplorée
Se jette dans son char, et les aîles du vent
La transportent dans l'empirée.
Jupiter attendri, commande qu'à l'instant
Le char brillant de l'Espérance
Ramène Vénus dans sa cour,
Et le maître des dieux envoya l'Inconstance
Qui rendit la vie à l'Amour.
Mais pourtant qu'elle différence !
Vous ne reviendrez plus, délicieux momens
Qu'Amour passoit dans son enfance :
Age du vrai bonheur, vous n'avez qu'un printems.
L'aimable enfant vieillit, car tout vieillit au monde.
Après avoir volé de la brune à la blonde,
Abreuvé de dégoûts, épuisé de desirs,
Chez la Débauche enfin il chercha les plaisirs.
Je ne sais pas ce qu'il a fait chez elle ;
On m'a dit seulement que dans une querelle
Où la Débauche s'échauffa,

Cette bacchante l'étouffa.
Vénus veut se tuer ; mais elle est immortelle :
Elle eut beau se répandre en regrets superflus,
L'Amour pour cette fois ne ressuscita plus.

DISTIQUE

SUR L'HISTOIRE ANCIENNE.

L'ANTIQUITÉ des tems ressemble en ses effets,
Au disque de crystal qui grossit les objets.

L'OEIL ET L'OREILLE.

FABLE.

Un jour l'œil disoit à l'oreille :
Écoutez bien ;
Vous vous croyez une merveille :
Il n'en est rien.
Quand un sot parle, pour l'entendre
Faut vous prêter ;
Qu'un son soit aigre, dur ou tendre,
Faut l'écouter.
Je suis, soit dit sans vous déplaire,
Bien mieux construit,
Et ne crains pas d'être en colère
Au moindre bruit.
Je puis m'ouvrir à la lumière
Pour un tendron,
Et vîte fermer ma paupière

Sur un laideron.

Quand vous êtes près de Zélie,
Ne voyez pas
Combien elle est fraîche et jolie,
Qu'elle a d'appas;
Ne voyez pas son teint d'albâtre,
Cet œil fripon,
Ces dents, ce cou que j'idolâtre,
Ce pied mignon.....
Lasse de ce vain étalage,
L'oreille dit:
Ami, songe donc qu'avec l'âge
Tout s'enlaidit.
Profite bien près de Zélie
De son printems;
Mais tout se fane; tout s'oublie
Avec le tems.
Un jour son air sera moins tendre,
Son teint moins beau;
Mais j'aurai plaisir à l'entendre
Jusqu'au tombeau.

LE MIROIR
ET
LE PORTRAIT:
FABLE.

Au tems jadis une femelle
Sans agrémens, sans esprit, sans beauté,
Et pourtant pas sans vanité,
Desira son portrait. Vint un enfant d'Appelle,
Qui l'orgna, dessina, mais sur-tout qui vanta
Toutes les graces du modèle.
Vous êtes charmant, lui dit-elle;
Mais ne me flattez point. Le peintre la flatta.
Le portrait fait, il l'apporta.
Dieux! quel plaisir! ô surprise charmante!
Mais c'est bien moi! mais, mais j'y suis parlante!
Parens, voisins sont accourus,
Qui répétèrent en chorus:
Il est parlant! mais c'est à s'y méprendre.
Si ce n'est que madame a l'air encor plus tendre,

Le coloris plus frais, plus de feu dans les yeux;
A cela près, le portrait est au mieux.
Ainsi dans l'art croyant voir la nature,
L'original admiroit la peinture
Sans se lasser de la revoir,
Quand par malheur la folle apperçoit un miroir.
Ciel! quelle horreur, dieux! quelle glace impure!
Que ce verre est mauvais! que ce miroir est faux!
Il m'a renversé la figure.
Vîte au miroir elle tourna le dos
Et caressa la miniature.

On chérit le flatteur qui cache nos défauts,
On fuit l'ami qui les censure.

L'AUTOMNE
ET
LE PRINTEMS,
FABLE.

L'AUTOMNE disoit au Printems:
Ne vantez plus les agrémens
Que vous procurez à la terre;
Vous faites naître les desirs,
Et moi je donne les plaisirs:
Lequel des deux vaut mieux, mon frère?
— Ma sœur, vous avez bien raison
De préférer votre saison,
Plus que la mienne elle est féconde:
Mais si je suis plus cher au monde,
C'est que les fleurs sont dans mes mains
L'espérance de la nature.

Je ressemble à l'amour, qui plaît plus aux humains
Par les biens qu'il promet, que par ceux qu'il procure.

THÉMIS, L'AMOUR ET LA RAISON.

FABLE.

Au tems de la gaîté, l'Amour et la Raison,
En manière de badinage,
Parièrent un ducaton
A qui péseroit davantage.
Le marché fait, les parieurs sont mis
Dans la balance de Thémis.
Cette déesse, alors, pesoit en conscience
Elle avoit un bandeau. La Raison l'emporta,
Et l'emporta si bien que Cupidon sauta
Au plus haut bout de la balance.
La Raison prit l'enjeu : Cupidon disputa,
S'écria, tempêta ; mais sur-tout inventa
Un plaisant moyen de vengeance.
Le lendemain il court chez la Raison :
Ah ! ah ! dit-il, ma belle dame,
Vous trichez donc ainsi le pauvre Cupidon !...

Ah ! je sais de vos tours ! Allons, tricheuse infâme ;
Qu'on me rende mon ducaton.
La Raison répondit, vous plaisantez, je pense.
— Non, non, je ne ris pas, vous aviez mis du plomb
Dans un de vos souliers. — Bon ! quelle extravagance !
— Eh bien ! ce plomb-là vous confond.
— Allons, mon bon ami, vous êtes en démence ;
Et pour prouver mon innocence,
Si vous voulez, nous recommencerons.
Et bien ! répond l'Amour, nous nous repéserons :
Voyons, mettez au jeu, madame ;
Et pour que vous ne trichiez plus,
Je veux qu'on nous pèse tout nuds.
Je le veux encor bien, reprit la bonne femme ;
Et je prends à témoin votre mère Vénus.
Vénus sourit ; mais on voit qu'elle est mère.
Enfin les voilà nuds, chacun dans son plateau.
Avant de commencer, dit l'enfant de Cythère,
Thémis ôtera son bandeau
Pour mieux décider de l'affaire.

La raison y consent sans se douter du tour.
Thémis ouvre les yeux; elle apperçoit l'Amour.
Elle veut être juste ; hélas ! sans qu'elle y pense,
L'Amour a fait tourner la chance.

L'Amour tout nud, pèse plus qu'on ne croit.
Enfin en rougissant, Thémis du bout du doigt,
Du côté du fripon fait pencher la balance.

---

h

STANCES

A L'ESPÉRANCE.

Eh quoi! vous me trompez, séduisante Espérance,
Qui faisiez luire au loin les éclairs du plaisir!
Hélas! je n'ai que vous pour calmer ma souffrance:
Vous montrez le bonheur, laissez-moi le saisir.

Bonheur tant desiré, n'êtes-vous qu'un mensonge?
Ne charmerez-vous pas le printems de mes jours?
Bonheur trop peu connu, si vous n'êtes qu'un songe,
Heureuse illusion, fais-moi dormir toujours.

Vous ressemblez, hélas! à l'heure fugitive;
L'instant qu'elle promet de loin nous réjouit:
Mais dès qu'elle a frappé mon oreille attentive,
C'en est fait, pour jamais elle s'évanouit.

Ainsi vous nous bercez dans l'aurore de l'âge;
Ainsi vous nous bercez au déclin de nos ans:

Vous promettez toujours, Espérance volage,
Et vos appas trompeurs sont toujours séduisans.

Le jeune ambitieux, heureux à son aurore,
Dans le cours de cent ans ne voit aucun écueil;
Et l'infirme vieillard croit voir errer encore
Le fantôme d'un siècle autour de son cercueil.

Espoir consolateur, tout ressent ta puissance!
Veillant dans les palais, veillant dans les hameaux;
Appaisant la douleur, doublant la jouissance,
C'est ton bras qui soutient la chaîne de nos maux.

Ne m'abandonne pas; l'éclat de ta lumière
Pour être mensonger n'en sera pas moins beau;
Et quand je serai près de fermer la paupière,
Que je te voie encore, assis sur mon tombeau!

ÉLÉGIE.

PLUS ne verrai,
C'est pour la vie,
Plus n'entendrai
Ma douce amie :
Plus ne vivrai.
Tant doux bocage,
Qu'elle enchantoit ;
Joli rivage,
Où son image
Se répétoit ;
Oiseaux volages
Qu'elle appeloit ;
Tendres herbages
Qu'elle fouloit ;
Écho sauvage
Qui murmurois
Son doux langage ;

Gentil feuillage
Qui la couvrois
De ton ombrage,
Plus ne verrez,
C'est pour la vie,
Plus n'entendrez
Ma douce amie :
Vous périrez.
Adieu ! zéphyre :
Bientôt la mort
Va me conduire
Au sombre bord
Que je desire.
Chêne orgueilleux,
Roi du bocage,
Dont le feuillage
Couvroit nos jeux ;
Abri tranquille,
Qui tous les jours,
A nos amours

Servois d'asyle ;
Vaste berceau ,
Retraite sombre ,
Prêtez votre ombre
A mon tombeau.
Plus de la vie ,
Plus ne verrai ,
Plus n'entendrai
Ma douce amie. . .
Plus ne vivrai.

EPITRE

A MA CRUELLE.

Que tu te trompes, ma Sylvie,
Quand tu penses que ta froideur
Fait le désespoir de ma vie !
Est-ce donc un si grand malheur
Que d'adorer une maîtresse,
Qui ne veut de nous que le cœur,
Et dont l'éternelle rigueur
Éternise notre tendresse ?
Que je plains ces heureux amans
Qui n'ont plus de souhaits à faire !
Ils n'ont plus ces troubles charmans
Que nous donne l'espoir de plaire ;
Ils regretteront ces tourmens,
Enfans de la beauté sévère ;
Et ces chagrins pleins d'agrémens,

Qu'on ne connoît plus à Cythère.
Troubles divins ! que je préfère
A ce délicieux moment
Qu'on me refuse, et que j'espère,
Et qui fuit si rapidemenr.
C'est ce charmant desir, ma chère,
Toujours trahi, jamais éteint,
Qui prête aux roses de ton teint
L'éternel moyen de me plaire.
Oui, celui-là seul est heureux
Qui n'a pas tout ce qu'il desire :
Mon bonheur est d'être amoureux,
Mon plaisir est de te le dire.
Lisandre est aimé de Thémire,
Il n'a plus rien à desirer ;
Plus de trouble, plus de délire,
L'ingrat la voit sans soupirer.
Philis, le cœur rempli d'alarmes,
Près de Damis se désoloit ;
L'heureux Damis la regardoit,

Je n'ai pas vu couler ses larmes.
Philinte, en maître impérieux,
Règne sur la tendre Glicère;
Le perfide semble honteux
D'avoir trop aimé sa bergère.
Ah! si de l'excès du bonheur
On voit naître l'indifférence,
Combien ma pénible constance
Doit-elle être chère à mon cœur!
Va, ne crains pas que je t'accuse
De la rigueur de mes destins;
Je chéris jusqu'à tes dédains,
Ils ont la vertu pour excuse:
Trop heureux de baiser ta main;
Content si ta main s'y refuse:
Le fol espoir d'un lendemain
Me console, quoiqu'il m'abuse.
L'espoir, qui me trompe toujours
Sans fatiguer ma confiance,
Se plaît à nourrir mes amours

Des glaces de l'indifférence.
Hélas ! on ne peut réunir
Le plaisir de la jouissance
Au doux espoir de l'obtenir :
Ils nous faut être à l'avenir
Sans bonheur ou sans espérance.
Insensé qui se réjouit
D'avoir vaincu la beauté fière !
Le prompt moment dont on jouit
Vaut-il le moment qu'on espère ?
En vain, Tircis, me vantez-vous
Une félicité divine ;
Vos plaisirs sont toujours moins doux
Que les plaisirs que j'imagine.
Mon sort est plus cher à mon cœur
Quoique rempli d'inquiétude ;
Je vais lentement au bonheur,
Et vous courez à l'habitude.
Les vœux de Tircis sont remplis ;
Mais voyez le bel avantage,

Quand les miens seront accomplis,
Tircis sera déjà volage.
Achève, cruelle beauté,
De m'accabler de ta fierté ;
Mes maux flattent ta vanité,
Je les chéris, loin de m'en plaindre ;
Semblable à la Divinité,
Pour te faire aimer, fais-toi craindre.
Va ! quand nous sommes tous les deux,
Moi rempli d'amour et d'ivresse,
Toi sans desirs et sans tendresse,
Ne suis-je pas le plus heureux ?

LES TROIS AGES DE L'AMOUR.

J'AIME l'amour dans son enfance,
Il est timide et caressant :
Le petit fripon en blessant
Imite si bien l'innocence !

Mais après les tendres aveux,
Tout-à-coup vous le voyez croître ;
C'est un jeune homme audacieux,
Qui d'esclave est devenu maître.

Hier enfant, homme aujourd'hui :
Mais demain, quelle différence !
C'est un vieillard qui meurt d'ennui
Dans les bras de la jouissance.

L'AMOUR
ET
CUPIDON.
CONTE.

L'Amour et Cupidon sont deux dieux différens,
Quoique n'en dise rien la fable :
L'un est ce bel enfant, doux, caressant, affable,
Véritable ami des amans ;
L'autre est cet effréné, libertin, indomptable,
Capable des excès les plus avilissans.
Ainsi dans l'amoureuse flamme
L'Amour est le tyran de l'ame,
Cupidon est celui des sens :
Notez bien ces deux points, ils sont intéressans.

Cupidon soupiroit pour la jeune Glicère,
Et n'osoit demander sa main ;
Il avoit bien raison, car son air libertin

Eût effarouché la bergère.
Il pria donc l'Amour, son frère,
De faire de sa part la déclaration.
Le petit séducteur se chargea de l'affaire,
Et s'acquitta fort bien de la commission :
Son air doux, innocent et tendre,
Prévînt Glicère en sa faveur ;
Elle consentit à l'entendre ;
Bref, le fripon gagna son cœur.
Vous savez qu'il promit à Cupidon, son frère,
Qu'il ne séduiroit la bergère
Que pour la remettre en ses mains ;
Tout dépend des marchés et de l'art de les faire,
Entre les dieux comme entre les humains :
Et c'étoit par délicatesse
Qu'il en manquoit à sa maîtresse.
Il introduit dans la maison
Le vif et bouillant Cupidon.
Dans tout autre moment l'aspect du téméraire
Auroit fait frissonner la timide Glicère ;

Elle eût fermé les yeux sur ses atours trompeurs,
Elle eût fermé l'oreille à ses discours flatteurs;
Du vilain Cupidon la fourbe eût été vaine:
Présenté par l'Amour on le reçut sans peine.
Que dis-je? on eut bien du plaisir.
Familiarisée avec son air farouche,
Glicère ouvrit l'œil, l'oreille, la bouche,
Le cœur enfin, ce cœur d'où sortoit un soupir
Que Cupidon savoit bien recueillir.
On devoit épouser monseigneur de Cythère,
On nommoit Cupidon le cher petit beau-frère,
Et vous verrez qu'il sera le mari.
Il plaisoit pour le moins autant que l'Amour même,
Es sitôt qu'il se vit chéri,
Il voulut régner seul en monarque suprême.
La jeune Glicère après tout
Eût voulu conserver les deux amans ensemble:
L'un d'eux disoit tout d'or, l'autre prouvoit beaucoup.
Et c'est bien doux quand on rassemble
Le sentiment, l'amour et la preuve sur-tout.

Hélas ! voici la fin de votre belle histoire,
Pleurez, Glicère, pour toujours,
La fuite de vos jolis jours;
C'est bien assez pour votre gloire
D'avoir enchaîné deux amours.
Entre les deux amans il s'élève une guerre;
Plus de fraternité, plus de douce amitié;
O mes amis, croiriez-vous que Glicère
Y contribua de moitié ?
En vain le tendre dieu de l'ame
Voulut rallumer son flambeau;
Le dieu des sens en éteignit la flamme,
Il lui déchira son bandeau;
Et tout dieu qu'il étoit, il l'eût mis au tombeau,
Pour peu que l'eût voulu madame.
Dès ce jour délogea l'escorte
Des ris, des jeux, des soupirs, des attraits;
Et comme le plus fort, sans honte et sans regrets,
Le brutal Cupidon mit son frère à la porte. -
Mesdames, Cupidon s'en fut bientôt après.

L'AIGLE
ET
LE SERPENT.
FABLE.

Un aigle avoit quitté le séjour du tonnerre ;
Modestement il marchoit sur la terre.
A peine y marche-t-il, qu'il rencontre un serpent.
Aussi-tôt l'animal rampant,
Au favori des dieux veut déclarer la guerre.
Déjà le reptile insolent,
Bouffi d'envie et de colère,
Se dresse sur sa queue et s'élance en sifflant.
Le roi du peuple volatile
Peut se venger : mais d'un air dédaigneux,
Il prend un vol sublime et se perd dans les cieux,
Où ne peut s'élever le regard du reptile.

LA DOULEUR
ET
L'ENNUI.
FABLE.

Mourant de faim, un pauvre se plaignoit ;
Rassasié de tout, un riche s'ennuyoit.
Qui des deux souffroit davantage ?
Ecoutez sur ce point la maxime d'un sage :
De la douleur et de l'ennui
Connoissez-bien la différence :
L'ennui ne laisse plus de desirs après lui,
Mais la douleur près d'elle a toujours l'espérance.

LE RUISSEAU.

FABLE.

Dans la plus belle des prairies,
Le plus beau des ruisseaux couloit paisiblement;
Sur ses rives toujours fleuries
Les zéphyrs amoureux se berçoient mollement.
Dans le miroir de son onde argentée,
On admiroit des cieux l'image répétée;
Enfin son crystal toujours pur
Lui fit donner le nom d'Azur.
Il eût en vain couru jusqu'au bout de la terre,
Qu'il n'eût jamais trouvé de séjour plus charmant;
Aussi demeura-t-il dans ce lieu solitaire,
Qu'il ne quitta pas d'un moment.
Notre gentil Azur, toujours pur et tranquille,
Caressant tour-à-tour l'œil, l'oreille et le goût,
Circuloit, serpentoit dans ce charmant asyle;
Et seul en ce séjour il s'y trouvoit par-tout.

Or il apprit qu'une grande rivière,
Non loin de lui rouloit son onde altière.
Ciel ! le voilà jaloux ! adieu tout son repos.
Funeste ambition ! Crédules que nous sommes,
Que tu nous a causé de maux !
Tu viens de corrompre les hommes,
Tu vas corrompre les ruisseaux.
Flatteuse et terrible nouvelle !
De notre ambitieux déjà l'onde étincelle ;
Il s'agite, il se gonfle, il veut franchir ses bords
Pour braver un rival qui rit de ses efforts,
Qui ne le connoît pas peut-être.
Azur, mon cher Azur, ton sort étoit si beau !
Pourquoi vas-tu chercher un maître ?
Il foule sans pitié les fleurs qu'il a fait naître
Pour arriver à son tombeau.
Il se presse, il l'atteint, il y mêle son eau,
Qui s'y perd bientôt toute entière.
Qu'arriva-t-il ? chacun parla de la rivière,
Mais on oublia le ruisseau.

LE TEMS
ET
LE JEUNE HOMME.
FABLE.

Un vieillard, armé d'une faulx,
Portant des aîles à son dos,
Alloit fauchant les parterres de Flore.
Une rose venoit d'éclore,
Il la coupa. Dieux! lui dit un Zéphyr;
Cruel! peux-tu bien sans frémir,
Ravir à mon amour la rose que j'adore?
Je venois de l'épanouir
Pour en faire hommage à l'Aurore.
Elle n'est plus! que vais-je devenir?
Elle n'est plus! hélas! si jeune encore....
De tout anéantir si la soif te dévore,
Appesantis ton inflexible bras

Sur ces fleurs sans parfum, sur ces roses fanées,
Filles de Flore abandonnées,
Qui vont mourir demain, et qu'on ne plaindra pas.
Mais respecte du moins la jeunesse et les charmes...
Tais-toi, lui dit le Tems, je sais ce que je fais :
De cette fleur qui te coûte des larmes,
Un jour de plus eût fané les attraits ;
Alors elle eût péri sans te causer d'alarmes,
Sans emporter un seul de tes regrets.
Plus heureuse cent fois, elle meurt regrettée.
Au milieu d'un beau jour, dans la nuit emportée,
Cette fleur à tes yeux sans cesse s'offrira ;
Quand tu seras même infidèle,
Tu surprendras ton cœur à soupirer pour elle ;
A ce doux souvenir, il s'épanouira,
Et tu diras : Elle fut toujours belle.

L'AMOUR
ET
L'HYMEN.
FABLE.

Las de voir usurper ses droits,
L'Hymen se plaignoit à sa mère
Des larcins que l'Amour son frère
Lui faisoit à titre d'exploits.
Je vois, dit-il, à ma puissance
Se dérober tous mes sujets :
L'Amour a-t-il donc tant d'attraits ?
Ou qu'ai-je fait qui les offense ?
Bientôt à cet usurpateur,
Forcé d'abandonner l'empire,
Je vais fuir, et pour son malheur,
Lui laisser le pouvoir de nuire,
Qui semble faire son bonheur.
Du bonheur, lui répond sa mère,
La défiance est le tombeau ;
Pour être heureux comme ton frère,
Il faut en avoir le bandeau.

LE FAUX CALCUL.

De crainte de l'inconstance,
Lison fit choix d'un magot,
Dans la frivole espérance
Qu'un amoureux laid et sot,
Rebuté de chaque belle,
Et trop heureux de son lot,
Lui seroit toujours fidèle.
Hélas! vaine illusion!
Thersite, en quittant Lison,
Fit voir à la pauvre fille,
Que la plus laide chenille
Devient un jour papillon.

FIN.

TABLE DES POÉSIES

CONTENUES DANS CE RECUEIL.

L'HERMITAGE, *Idylle.* pag. 1
Chanson. 8
A Rose. 10
Epigramme. 11
Quatrain. *id.*
L'Amour-Propre et la Modestie, *Fable.* 12
Romance. 13
Le Songe des deux Bergers, *Fable.* 14
Quatrain. 15
L'Origine du Drame. 16
Romance. 18
Quatrain. 19
A celle qui s'y reconnoîtra. 20
Les Adieux, *Romance.* 22
Lise, ou le Petit Roman. 24
Pour Elle, *Romance.* 26
Le Ménage troublé, *Fable.* 28

Romance. 30
Mes Regrets, *Stances.* 32
Quatrain. 35
Le Baiser, *Romance.* 36
Quatrain. 38
L'Origine du Mal. 39
Un Premier Amour, *Romance.* 43
Paris détruit, *Idylle.* 46
La Semaine. 50
Les Adieux, *Romance.* 51
L'histoire du Luxe. 53
L'Absence, *Romance.* 54
L'Idole du Siècle. 56
L'Erreur et la Vérité, *Fable.* 57
A Lise. 60
Le Pilote et les Matelots, *Fable.* 61
Chanson. 64
Le Provincial à Paris, *Stances.* 66
La Rose et l'Immortelle, *Fable.* 68
Le Tombeau, *Romance.* 70
Quatrain. 72
Mon Bonheur. 73

Triolet. 75
Le Singe et le Bœuf, *Fable.* 76
Aux Femmes. 77
La Mort, *Stances.* 78
La Fausseté, *Conte.* 82
La Soirée d'Eté, *Idylle.* 85
La Rose et le Bouton, *Fable.* 89
La Nouveauté, *Fable.* 91
L'Orage. 92
Epitaphe d'un Enfant mort au berceau. 94
L'Homme qui court après le Bonheur, *Fable.* 95
Bonheur et Malheur, *Conte.* 98
La Vie et la Mort de l'Amour, *Fable.* 101
Distique sur l'Histoire ancienne. 105
L'OEil et l'Oreille, *Fable.* 106
Le Miroir et le Portrait, *Fable.* 108
L'Automne et le Printems, *Fable.* 110
Thémis, l'Amour et la Raison, *Fable.* 111
Stances à l'Espérance. 114
Elégie. 116
Epître à ma Cruelle. 119

Les Trois Ages de l'Amour. 124
L'Amour et Cupidon, *Conte.* 125
L'Aigle et le Serpent, *Fable.* 129
La Douleur et l'Ennui, *Fable.* 130
Le Ruisseau, *Fable.* 131
Le Tems et le Jeune Homme, *Fable.* 133
L'Amour et l'Hymen, *Fable.* 135
Le Faux Calcul. 136

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de BALLARD, rue J.-J. Rousseau, n°. 14.

